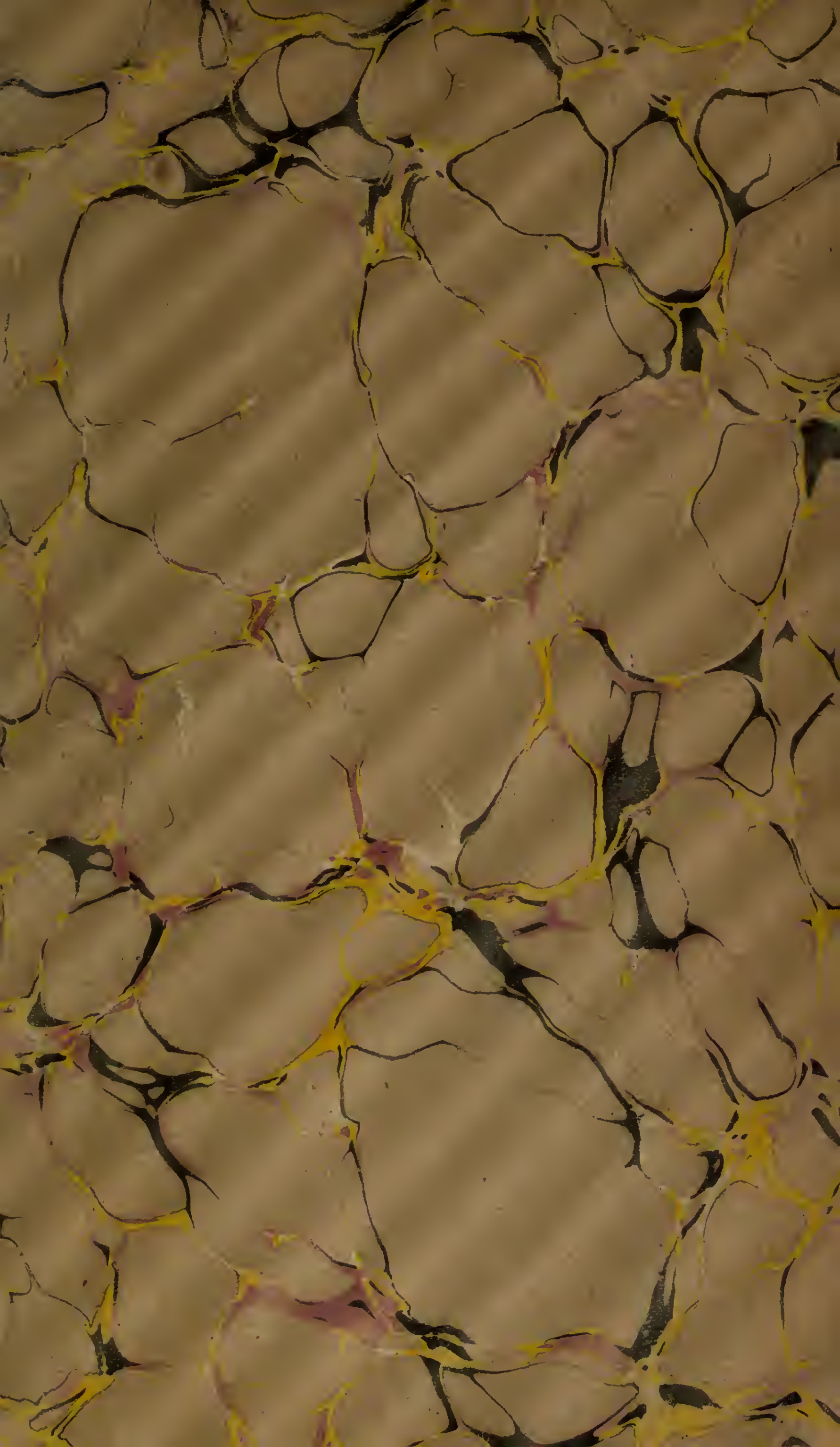

3 1761 03935 1887





L'ÉCUMOIRE

JUSTIFICATION

Il a été tiré de cet ouvrage 15 exemplaires sur papier impérial du Japon et 777 exemplaires sur papier teinté vergé.

CRÉBILLON le Fils

L'Ecumoire

HISTOIRE JAPONAISE

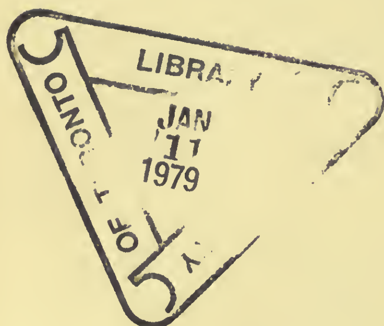
AVEC LES CURIEUSES FIGURES DE L'ÉDITION

A Pékin (1733)



A BRUXELLES
chez HENRY KISTEMAECKERS, *éditeur*
65, rue des Palais, 65

1733-1884


LIBRA
JAN
11
1979
ONTO
OF T



Préface

CHAPITRE I

De l'Origine de ce Livre.

CET Ouvrage est, sans contredit, un des plus précieux monumens de l'antiquité, et les Chinois en font un si grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au célébre Confucius. En effet, pour la sagesse des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la singularité des évenemens, et

l'ordre qui est répandu, ils n'ont pû se dispenser de l'en croire l'Auteur, ou du moins, de souhaiter qu'il le fût. Ce Livre, cependant est de Kiloho-éé, Personnage Illustre, antérieur à Confucius de plus de dix siécles, premier Mandarin de la Loi, revêtu des Emplois les plus grands, et connu à la Chine, par un grand nombre d'Ouvrages Historiques, Politiques et Moraux. Un sçavant Chinois (1), qui a fait il y a quatre cens ans, l'Histoire Litteraire de sa Patrie avec une exactitude admirable, a prouvé par des raisons invincibles, que Kiloho-éé étoit seul l'Auteur de ce Livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un fragment d'une Histoire plus longue, un essai, pour ainsi dire, de celle de tout un Peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet, ne nous sont pas connues. Quelque honneur que Kiloho-éé ait attendu de ce commencement, qui ne forme que l'Histoire particuliere d'un Prince, il n'a pû s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne langue Japonoise, sur un manuscrit très-vieux, et l'Auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la langue des Chéchianiens, peuple qui dès ce tems-là ne subsistoit plus.

---

(1) Cham-hi-hon-chu-ka-hul-chi. *Hist. Litt. de la Chine. Pekin.* 1306, *p* 155. *I. Vol.*

Le Japonois, dans un endroit, assure que sa Nation tenoit à honneur, de descendre des Chéchianiens, mais il dit en même tems qu'il ne restoit aucune preuve de cette descendance, et il croit, en Auteur judicieux, qu'une chose aussi importante, ne peut, pour être crûe, être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une dissertation que Kiloho-éé n'a point traduite, parce que elle n'éclaircissoit rien. Il seroit plus difficile aujourd'hui de sçavoir ce qui en est. Sous le bon plaisir du Lecteur, on passera donc à des faits d'une discussion plus aisée.





CHAPITRE II

Comment ce Trésor a passé en France.

Un Hollandois, homme d'esprit, se trouvant à Quang-ton, il y a près de cent ans, fut obligé par ses affaires, d'y demeurer assez de tems pour pouvoir apprendre passablement le Chinois. Dans le tems que pour s'y former davantage, il cherchoit à faire une traduction, ce Livre lui tomba entre les mains; il l'admira, l'entreprit, et parvint, après un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois; mais très-imparfaitement, selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au Public, il repassa en Europe, et laissa son Ouvrage au sçavant *Jean-Gaspard Crocovius Putridus*, de Leipsik, son ami intime, et connu dans la Littérature par la dispute qu'il a eue

avec *Emmanuel Morgatus*, sur une chose importante. Il s'agissoit de sçavoir si les Meutes de la chaste Diane étoient composées de Chiens et de Chiennes, ou seulement de l'un ou de l'autre sexe de ces animaux. Après des contestations très-vives, la palme demeura à *Putridus*, qui prouva par des raisons tirées de la pudeur de la Déesse, et par les témoignages des plus Grands Hommes de l'Antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des Chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que *Putridus* étoit complimenté par tous les doctes d'Allemagne, sur l'important service qu'il venoit de rendre à la République des Lettres; il le pria de commenter sa traduction Chinoise. *Crocovius* la traduisit en Latin, l'enrichit de notes et de Commentaires et il étoit prêt de la donner au Public, en trois Volumes in Folio, lorsqu'une mort prématurée enleva ce sçavant homme. *Balthasar Onérosus*, et *Melchior Insipidus*, ses neveux, héritiers des biens, et de la science profonde de leur Oncle, augmenterent encore son Livre, le commenterent, éclaircirent ses Notes, en ajouterent des nouvelles, comparerent les leçons, restituerent les passages, et les faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq Volumes in-folio, lorsque la peste les emporta. Leurs enfans, moins érudits, et hors d'état

peut-être de subvenir aux frais d'une Édition de cette importance, vendirent l'Ouvrage de leurs Peres à un Noble Venitien, qui se trouva pour lors à Nuremberg. Ce Seigneur nommé *Annibale Giullio, Scipione, Buz-è-via de gli Tafanari*, de retour à Venise, le traduisit en sa langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très-imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition; aidé par un Frere Servite, et tous deux s'aidant d'un Dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en langue Venitienne. Si son Excellence *Buz-è-via* avoit pû profiter des remarques sçavantes dont les Allemands avoient orné cet Ouvrage, la France l'auroit plus complet, et mille choses qui ont besoin d'eclaircissemens, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réussi à cette derniere traduction. Le Vénitien est un Jargon difficile à entendre, et le Traducteur François avoue que dans le Toscan même il y a bien des termes qui l'arrêtent.

Ce qui ne paroîtra pas extraordinaire, quand on sçaura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, sous un François de ses amis, qui n'avoit été à Rome que six semaines.





CHAPITRE III

ET DERNIER

Inconveniens auxquels il a fallu remédier: Eloge du dernier Traducteur.

On peut aisément inférer des différentes mains par lesquelles ce Livre a passé, qu'il doit lui rester peu de ses graces nationales, et je ne sçais, à tout prendre, s'il en sera moins bon. Les Livres Orientaux sont toujours remplis de fatras, et de fables absurdes. Les Religions des Peuples de l'Orient, ne sont fondées que sur des contes qu'ils mettent par-tout, et qui seroient aussi ridicules

pour nous, qu'ils sont vénérables pour eux. Ces Religieuses folies donnent à leurs écrits, un air bizarre qui a pû plaire dans sa nouveauté, mais qui est trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes sortes de Personnages, ils mettent en œuvre les Génies, et les Diws ; on les trouve dans leurs plus sérieuses Histoires ; et si quelqu'un de leurs Héros est dans quelque grand danger, c'est une Dive qui l'y a plongé, c'est une Ginne qui l'en retire. Ces êtres imaginaires fondent, et dénouent les trois quarts de leurs Contes. Et quoiqu'ils donnent souvent lieu à des évenemens singuliers, on s'ennuie de ne voir jamais sur la Scéne que les mêmes Acteurs, et cela marque une stérilité d'imagination, qui impatiente. D'ailleurs, leur façon de narrer, est remplie de Métaphores, et de certains tours, que la simplicité de notre langue ne permet de rendre ni avec exactitude, ni avec agrément. La traduction d'un Livre Oriental en François, est donc un Ouvrage plus difficile qu'on ne pense : Quoique celui-ci ait été traduit du Vénitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur Annibal a tout confondu, et il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger

les faits, comme on peut croire que Kiloho-éé l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai substitué celui de Fée dont nous faisons communément usage. Où j'ai pû retrancher les noms barbares, je l'ai fait : La Ginne *Hic-nec-sic-la-ki-ha-tipophetaf*, formoit un nom insupportable à prononcer, je l'ai changé ; en un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage parfait, et je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli, en quantité d'endroits, de réflexions également neuves, et judicieuses. Il est écrit avec un soin, une netteté, et une précision merveilleuse, et je suis persuadé que Kiloho-éé est infiniment inférieur à cette traduction, quoique faite d'après une langue que je n'entends presque pas.

Pour le fond, il peut être extravagant ; mais c'est vraisemblablement la faute de l'original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois, la régularité et le goût qui brillent dans nos Auteurs François, qui toujours compassés, sont presque toujours fort raisonnables, et froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sçai quel précepte d'Horace, que de bon cœur, je mettrois ici, si je m'en souvenois parfaitement ; mais cet Horace prétend que la raison soit égayée, et n'ordonne pas qu'on ennuie ses Lecteurs, à force de sagesse. Je suis,

au fond, très-persuadé que ceux de nos Auteurs que nous trouvons si arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, et pécher un peu plus contre les régles. Leurs Ouvrages en seroient moins décents, mais plus agréables, et mieux lûs.



Livre premier



L'Écumoire

HISTOIRE JAPONAISE

CHAPITRE I

Ce que c'est que le Prince Hiaouf-Zélès-Tanzaï.

Dans la grande Chechianée, pays aujourd'hui perdu par l'ignorance des Géographes, régnoit autrefois un Roi nommé Céphaés; nom qui signifiait dans la

langue du pays (aussi ignorée à présent que la langue Punique) *Bonheur du Peuple.* Nom auguste que le hazard et la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce Prince ne se voyoit pour succeder à sa vaste puissance, qu'un seul fils, pour lequel les Chechianiens avoient un respect extraordinaire, et qui, dès ses plus tendres années, faisoit (sans qu'ils sçussent bien pourquoi) leurs plus cheres espérances. En ce tems-là, les Fées gouvernoient l'Univers.

On n'ignore pas que ces intelligences consultant plus le caprice que la raison, en devoient assez mal régler la conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes; et quiconque peut faire tout ce qui lui plaît, ne détermine pas toujours ses volontés sur la Justice. C'est ce qui arrivoit aux Fées: elles étoient en grand nombre, connoissoient peu entr'elles la subordination; leur sexe, les intérêts qui l'animent, peu importans quelquefois, mais toujours vifs; la jalousie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaisie, qui pour des Déïtés femelles est un mobile considérable, faisoient naître entre ces Puissances, les guerres les plus sanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçû en venant au monde par la grande Fée *Barbacela,* Protectrice déclarée de sa maison depuis un tems immémorial. Elle donna au jeune Prince, à cause de sa grande beauté, le nom de *Hiaouf-Zélès-Tanzaï* (*rival du Soleil*) et le doüa en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il sçavoit tout sans avoir rien appris. Chez les personnes d'un haut rang, ce n'est pas chose rare qu'elles croyent tout sçavoir; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là, et ses talens étoient effectifs. Il possédoit à un point égal la Poësie, la Peinture et la

Musique; le Lyrique, l'Epique, le Dramatique ne lui coûtoient pas plus l'un que l'autre; il ne réussissoit pas moins dans le badin et le pueril; et le Madrigal, l'Epigramme, l'Elégie, l'Idylle, l'Eglogue, l'Anagramme et les Bouts rimés, lui étoient aussi familiers que le reste. Cependant, comme il n'est pas de génie universel, il ne put jamais parvenir à faire des Acrostiches. Quoique son goût le plus déterminé fut pour la Poësie, il ne négligeoit pas les autres Arts; tous les Curieux de Chéchian avoient de ses Tableaux dans leurs Cabinets, et tous les *ex voto* du grand Temple n'étoient peints que par lui. On représentoit souvent à Chechian, des Operas dont il avoit fait lui-même la musique et les paroles. On ne sçauroit nier qu'il n'eût le meilleur goût du monde, et rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la Vielle sur tous les autres Instrumens. Il avoit une si vive passion pour elle, que Céphaès, qui adoptoit aveuglement tous les caprices du Prince, avoit fait suspendre dans les tours des temples de Chéchian, au lieu des timballes qui appelloient auparavant les peuples à la priere, des Vielles d'une grosseur énorme. Des Princes du Sang avoient été chargés du soin d'en jouer dans les occasions nécessaires, et pour ce, étoient décorés du titre suprême de grands Vielleurs de l'Etat. Cette charge devint même une des plus grandes du Royaume, et le plus ancien des Vielleurs étoit déclaré Connétable. Le Roi pour donner à cette dignité un plus grand lustre, honora ceux qui en étoient pourvûs, de la culotte de peau d'Ours, garnie de marrons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais qui, selon les préjugés de ce peuple, étoit la marque de la plus particuliere distinction. Tanzaï répondoit aux bontés de son pere avec cet attachement que donne une excellente éducation;

aimé des peuples qu'il devoit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande Fée *Barbacela*, l'admiration de toute la terre, rien ne paroissoit manquer à son bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre, et il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La Fée, sur je ne sçais quels accidens dont le Prince étoit ménacé, s'il aimoit, ou s'il se marioit avant que sa vingtiéme année fut accomplie, lui avoit expressement défendu l'un et l'autre, jusques au tems où le destin le laissoit maître de lui-même : ces ordres étoient précis, et il étoit aussi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y soumettre.

Comment dans une Cour où tout respiroit le plaisir, où les femmes joignoient à leurs agrémens ce que la coquetterie a de plus séduisant, où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les desirs, et de les satisfaire, un Prince jeune, aimable et sensible, pouvoit-il garder long-tems son indifférence? C'étoit en vain qu'il auroit pû s'en flatter. Aussi, Tanzaï sentant combien pour quelqu'un à qui la vertu est recommandée, la Cour est un séjour pernicieux, et accablé par tout, ou de regards tendres, ou de déclarations pressantes, resolut enfin d'en sortir, de se retirer dans un Palais qu'il avoit sur les bords de la mer, et d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette résolution surprit extrêmement : on ignoroit les raisons de cette retraite, et les femmes qui en furent choquées, répandirent des bruits fort desavantageux à Tanzaï qui ne les sçut pas, ou qui ne s'en embarrassa guères. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette solitude, et il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loin de ce sexe charmant qui l'occupoit déjà tout entier, rien ne l'amusoit; les ressources de son esprit lui devinrent inutiles :

moins il connoissoit le plaisir d'aimer, plus il s'en formoit une image flatteuse. Cette union si tendre de deux cœurs, que souvent il avoit peinte dans ses Ouvrages, ces transports, cette volupté si vive de l'amour, devinrent enfin le seul bien dont il voulut jouir. Son ennui ne faisant qu'augmenter, il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit et retourner à Chéchian, et se marier, quelque chose que le destin pût en dire. *Barbacela* n'oublia rien pour le détourner de cette idée; mais malgré ses remontrances, il fixa le jour de son départ. La Fée, sans l'abandonner à son sort, le plaignit, et résolut de se servir de toute sa puissance pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver, ou pour les soulager du moins. Les Lecteurs assez patiens pour continuer cette Histoire, verront dans la suite, combien servirent au Prince les précautions de la Fée.





CHAPITRE II

Retour du Prince : Assemblée du Conseil : Proposition de Mariage : Arrivée des Princesses; leurs agaceries, comme quoi reçues.

Le retour du Prince donna lieu à de nouvelles conjectures, et fut pour les politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnemens et de chimeres. Le peuple qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux actions de son Souverain, que quand elle lui est le plus cachée, s'épuisa en considérations, et ne devina pas plus les motifs du retour, que ceux de l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, et il n'y en eût pas une qui ne crût que Tanzaï, brûlé d'un feu secret que sa fierté avoit en vain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Mais à propos de quoi cette réserve? Dans un rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, et les Princes sont-ils faits pour un amour timide? Leurs idées n'étoient cependant pas sans fondement. Le Prince étoit dévot; les personnes de cette espèce peuvent être

tentées, mais elles voilent leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, et ne s'opposent à leur chute qu'autant qu'elle ne peut point être ignorée. Combien, par exemple, ne doit-on pas de prudes à la crainte de l'éclat !

Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Tanzaï, sa Gouvernante croyoit ses droits le mieux fondés, et ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ses premiers soupirs ou ses premieres fantaisies. Les coquettes les plus expérimentées de la Cour se disputerent aussi sa conquête et étalerent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire, a fait imaginer aux femmes, en mines et en façons. L'indifférence du Prince n'en fut pas ébranlée, il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tint rien de l'art, et qu'il pût, sans l'offenser, voir avant sa toilette. Il proposa même cette épreuve, elle embarrassa les prétendantes, quelque bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes, et elles aimerent mieux renoncer au cœur de Tanzaï que de se montrer à ses yeux, telles que les laissaient les veilles de la Cour et les fatigues de leur état.

Le Roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils, et comme c'étoit une affaire importante, il voulut en conferer avec son Conseil. Les Ministres Etrangers proposerent chacun la Fille de leur Maître; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette alliance : mais Céphaès ne jugeant pas que son fils pût épouser douze Princesses, se trouva irrésolu sur le choix. Les Rois dont on lui offroit les filles, étoient extrêmement puissants, il étoit dangereux de les mécontenter, et l'on n'en pouvoit contenter qu'un ; jamais matiere plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse du Conseil. Celle du Prince,

supérieure à tout, lui suggéra alors un parti convenable au bien du Royaume, et à la Majesté des Rois voisins. Il proposa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian, la Princesse qu'on lui destinoit pour épouse, qu'elles restassent toutes à la Cour treize semaines, qu'il en employeroit douze, tour à tour auprès d'elles, ou pour mieux juger de leur mérite, ou pour leur laisser la liberté de décider sur le sien; que la treiziéme semaine, après avoir pesé mûrement la beauté de leurs personnes, ou la douceur de leur caractere, il déclareroit son choix: Qu'en agissant de cette façon, aucun des Souverains, dont il étoit question, ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur alliance, puisque les seuls agrémens le détermineroient.

Le Conseil applaudit à la résolution du Prince; les Ministres en firent part à leurs Maîtres, qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le Palais les beautés qui alloient l'occuper, et bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus superbes signalerent le plaisir qu'on avoit de les voir; on représenta divers Operas du Prince qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup d'œil, trouvant les Princesses également aimables, auroit bien voulu les épouser toutes; mais le respect des Loix le retint, et il se contenta de leur faire, tant en Prose, qu'en Vers, les plus jolis complimens du monde.

Si les Princesses lui avoient plû, aucune de ses graces ne leur étoient échappées; il plût à toutes, et cette conformité de sentimens augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déja les unes pour les autres.

On sçait assez de quoi les femmes sont capables quand elles ont envie de s'enlever un amant, mais comme on n'a jamais vû un homme seul, être l'objet des vœux et

des adorations de douze femmes, et qu'il seroit assez simple qu'on pût ne pas se faire une idée bien exacte de cette situation, on se croit obligé de dire qu'il y avoit douze fois plus de haine et de médisance entr'elles, qu'on n'en voit d'ordinaire, par conséquent douze fois plus de minauderies, qui tournoient toutes au profit du Prince, que ce manége ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de regarder; les autres pour rencherir, devenoient louches, se faisoient remonter la bouche aux yeux, ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste, car sçachant que Tanzaï se piquoit de toutes sortes d'Arts, elles étoient toutes Poëtes, Peintres, Musiciennes, etc., et l'on ne sçauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottes choses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient crû injuste, voulut que le sort décidât entr'elles de leur rang, et dispensa son tems de façon, que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette, lui donnoit la main par tout, mangeoit avec elle; mais le soir aux spectacles, ou au cercle, il voyoit toutes les autres, et c'étoït alors que ces rivales l'examinant, lui trouvoient un air contraint et ennuyé, et jugeoient à sa physionomie, que la Princesse en place, étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures, et les manieres de Tanzaï, quoique son cœur se fut déja déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.





CHAPITRE III

Amours du Prince : Sagesse inouie de Néadarné.

ONZE semaines s'étoient déja passées, et la Princesse qui échut à Tanzaï pour la derniere, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eut usé, son amour étoit sçu de la Princesse; celui qu'elle se sentoit elle-même, l'avoit éclairée sur les sentimens de Tanzaï, et leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzaï n'auroit pû faire un plus beau choix; le soin que toutes ces Princesses prenoient d'imiter celle qu'il aimoit, la jalousie qu'elles avoient contr'elle, prouvoit assez son mérite. Il l'avoit lui-même remarquée dès le premier jour, mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendît que le sort l'approchât d'elle. Enfin cet instant heureux venoit d'arriver : Pressés tous deux de s'expliquer ce qu'ils sentoient, de sçavoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la premiere fois, du bonheur suprême de s'aimer sans contrainte, ils ne purent dissimuler leur joie.

Néadarné (c'est ainsi que s'appelloit la Princesse) justifioit les desirs de Tanzaï. C'étoit une brune qui possedoit, avec les agrémens particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les blondes : ses yeux noirs étoient extrêmement vifs, mais depuis qu'elle avoit vû le Prince, une tendre langueur en paroissoit modérer l'éclat. Sa bouche qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choses les plus brillantes, ou les plus sensées, étoit agréablement coupée et ornée des plus belles dents du monde; sa taille haute, droite et majestueuse, étoit en même tems, noble et libre; ses jambes et ses mains tournées par les Graces, donnoient sur tout le reste, les préjugés les plus avantageux : toutes ses actions, tous ses discours avoient une grace inexprimable. Elle n'avoit recours, pour plaire, soit pour sa figure, soit pour son esprit, ni à cette pétulance affectée, qui est toujours aux dépens de la raison et de la bienséance, ni à ces mots entortillés, et à ce fade jargon, qui devroient être partout aussi méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fut émûe à cet objet?

Tanzaï ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui per-

mettoit de parler à sa Princesse, que pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné aussi inquiéte que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzaï faisoit en chantant amoureusement des Impromptus qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment, mais craignant que la décence ne fut blessée, si elle paroissoit à la fenêtre, et ne voulant pas d'un autre côté qu'elle lui fît perdre l'occasion de parler au Prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, et se présenta pour entrer. Néadarné qui ne l'avoit vû auprès de ses rivales commencer la journée, que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien de ce commencement. Le Prince l'aborda avec ce trouble et cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la Princesse s'étoient retirées. Comment s'y seroit-elle opposée? La loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide : long-tems ses yeux seuls parlerent de son amour, et la Princesse les entendit mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinens et fades, que la sottise des hommes et la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce silence devoit pourtant cesser. On admire quelque tems, mais enfin on parle de ce qu'on admire; et ce que la Princesse montroit d'appas aux yeux de Tanzaï, lui offroit une source intarissable de plaisirs et de louanges. Enfin, il parla.

Puis-je espérer, lui dit-il en bégayant, et avec une contenance mal-assurée, que vous ne vous méprendrez pas à mes soins, et que vous aurez assez de bonté pour

y répondre? Ah Seigneur! lui répondit-elle, s'ils sont sincêres, que ne devez-vous pas en attendre? S'ils le sont? ma Princesse! ah que ce doute nous est injurieux! En achevant ces paroles, il s'étoit jetté aux genoux de Néadarné, qui contente de son Amant, l'écoutoit avec cette complaisance que donne l'envie d'être persuadée. Eh bien! je vous crois, cher Prince, lui dit-elle tendrement, et comment avec l'amour dont je brûle pour vous, ne vous croirois-je pas? Recevez, ajouta-t-elle en lui tendant la main, les assurances de ma passion, parlez-moi sans cesse de la vôtre; quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement!

Tanzaï accablé de l'excès de ses plaisirs, baisoit la main de sa Princesse. Avec quel transport ne lui parla-t-il pas de la premiere impression, que sa vûe avoit faite sur lui? du dégoût qu'il avoit conçu pour ses rivales; de la peine qu'il avoit eue à se contraindre, et de son impatience. Combien de sermens d'aimer toujours! Que d'amour éclatoit dans ses yeux! Que la Princesse qui attachoit sur eux ses regards avides, y lisoit et y puisoit de tendresse! Tous deux troublés, tous deux ennyvrés de délices, ne sentoient plus que leurs desirs.

Tanzaï animé par tant de beautés, sûr d'être aimé, voulut profiter du desordre où il voyoit Néadarné. Il commença par un soupir qu'il acheva sur ses lévres, où l'Amour lui-même le porta. Elle auroit assurément voulu s'en défendre, mais il est douteux qu'en pareille occasion, on ait toutes les forces qu'on pourroit avoir. Un amant à qui l'on craint de déplaire, et qui n'a pas la même peur, est plus fort par votre foiblesse, que vous n'êtes foible par sa force. Quoi qu'il en puisse être, le Prince exigea qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris. La vertu ne le vouloit pas, mais l'amour l'ordon-

noit, et il semble que l'une n'ait été imaginée, que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre. Plus on a, plus on veut avoir. Un desir satisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un Amant : sur ce qu'on lui permet, il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La Princesse étoit dans un de ces deshabillés si négligés, que par la faute d'une épingle qui vient à sauter, on expose plus de choses, qu'on n'en défendoit auparavant. Une tunique qui s'ouvrit fit voir au Prince une gorge d'une forme si admirable, et d'une blancheur si éclatante, qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Néadarné avoit si long-temps combattu pour un simple baiser, qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet qu'il découvroit, lui seroit sévérement refusée. Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche. Puis, la Princesse et lui ne disant mot, ne se regardant plus, ne revinrent de leur saisissement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-elle fait? Elle avoit de la vertu, mais dans une situation aussi embarrassante, tout ce que peut une femme vertueuse, est moins de mettre un frein aux transports d'un amant : que de se souvenir qu'elle devroit le faire.

La réflexion est alors d'une foible ressource, s'il est vrai encore qu'elle puisse naître dans le sein du plaisir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle sauvé? La Princesse se trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la premiere fois qu'elle l'éprouvoit, et que faute d'expérience, elle ne pouvoit le combattre. La violence des desirs du Prince, commençoit cependant à l'effrayer, et elle le repoussa doucement; mais étoit-il en état de rien comprendre?

Dans ce mouvement, sa jarretiere, peut-être mal attachée, tomba. Tanzaï, poli naturellement, et en qui l'amour augmentoit le sçavoir vivre, s'offrit respectueusement à la placer. Le lui refuser, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence, et lui donner plus d'envie de la ravir. Elle y consentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire. Lui qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque Dame que ce fût, ne sçachant où communement on les plaçoit, et d'ailleurs troublé au point (quand il l'auroit sçu) de ne s'en pas souvenir, mit si maladroitement celle de la Princesse, que pour le coup un cri lui échappa. Ses femmes venant à sa voix, le Prince fut contraint de se retirer.

On demanda à la Princesse ce qui l'avoit obligée de crier, le moyen de le dire? Les Princesses font ce qu'elles veulent, elle ne répondit rien, et l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos, cependant, de prendre des mesures contre les emportemens de Tanzaï; elle ordonna à ses femmes en soupirant de ne la plus laisser seule avec lui, quelque chose que la loi qu'il avoit imposée en souffrît, et résolut par vertu, de prendre contre Tanzaï, toutes les précautions que beaucoup d'autres femmes, après une semblable aventure, ne prennent contre leurs amants, que par coquetterie.





CHAPITRE IV

Choix de Tanzaï : Présent de l'Ecumoire.

CEUX qui ne connoissent que la nature, et ses mouvemens, croiront que si le Prince fut fâché de se retirer, la Princesse ne le fut pas moins de le voir sortir. Peut-être même penseront-ils qu'elle se reprocha d'avoir crié assez haut pour qu'on l'entendit de son antichambre. Ceux qui, moins éclairés, jugent les femmes moins sévérement, diront que sa vertu couroit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du Prince, et pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des Héros dont on transmet l'histoire à la postérité. Le lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils ont pû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que sur ce qu'il pense qu'ils auroient dû faire. Il se met de sang froid à leur place, et dépouillé des passions qui les animoient, les absout ou les condamne, suivant le succès de leurs entreprises, et n'examine point si les circonstances leur permettoient le temps de déliberer, ou si leurs mouvemens leur laissoient seulement celui d'entrevoir la

réflexion. Entre les personnes qui lisent, il en est peu qui discutent les faits avec jugement, et la plus grande partie de celles qui en sont capables, s'en acquittent souvent avec injustice. On ne manquera donc pas ici de raisonner, bien ou mal, sur Néadarné; quoi qu'on en dise qu'elle ait crié trop tôt ou trop tard, il est sûr qu'elle a crié, et que bien des femmes en pareille occasion, s'en tiennent à la menace ou ne l'effectuent que plus tard, et plus bas, que la Princesse.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du Prince lui avoit causée, lorsqu'il revint lui annoncer qu'il sortoit du Conseil, où il avoit déclaré son choix. Enfin, divine Princesse. lui dit-il, vous allez être à moi; mon amour est trop violent pour s'assujétir aux loix qu'une prudence timide, et aujourd'hui hors de saison, m'avoit fait croire nécessaires. On renvoye dès aujourd'hui les Princesses qui prétendoient à ma main. J'abrége mes chagrins de cette cruelle semaine qui devoit me déterminer : je n'ai plus à voir des objets que vous me rendez odieux; tout se prépare pour mon bonheur, et rien désormais ne peut plus le reculer, puisque vous consentez à le faire. Ah! Tanzaï, s'écria-t-elle, pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité? Oubliez-vous que vous faites la mienne? Le Roi qui en ce moment entra chez Néadarné, interrompit la conversation. Il venoit marquer à la Princesse, combien le choix que son fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglerent entr'eux le jour des nôces du Prince, et on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le Prince auroit bien voulu qu'il eut été moins éloigné, mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce tems-là pour que tout fût prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au peuple que

Tanzaï prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand Roi de *Cocapuchullm.* Cette alliance lui fut d'autant plus agréable, que ce Roi étoit en effet très-puissant, que ses Etats touchoient à la Chéchianée, et que, Néadarné en étant l'unique héritiére, ils s'unissoient après la mort de ce Prince, sous Tanzaï, dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au Prince, et l'on attribua à sa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hazard et de l'amour. Ce que le peuple avoit pris si bien, ne le fût pas de même par les Princesses : Leur chagrin fut excessif, et il n'y en eut pas une qui n'en eut pendant huit jours la migraine et les yeux battus. Quelques Auteurs de ce tems-là avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces Princesses, et leur amour pour Tanzaï, allérent si loin, qu'il n'y en eût pas une qui ne lui fît proposer sous main un accommodement. Epris comme il l'étoit de Néadarné, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre; peut-être même ce fait n'est-il pas vrai; ce qui est constant c'est que sa sensibilité pour leur desespoir ne lui fit pas changer de résolution.

Au milieu de tant de joie, des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela, se firent sentir à Tanzaï; il considéra que sans la consulter, il avoit non seulement choisi, mais même annoncé son mariage à tout le monde, avant que de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en cessant de le proteger, du peu d'égards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il est conforme à mes intentions, mais je souhaiterois que vous n'allassiez pas plus loin,

et que vous attendissiez auprès de Néadarné, que vous puissiez la posseder sans risque. Le destin ne vous menace d'évenemens fâcheux, qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtiéme année accomplie, et vous pourriez..... Je sçais, Etre céleste, interrompit Tanzaï, ce que votre prudence et votre bonté vont me conseiller, mais je ne puis attendre.

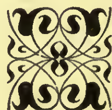
Si je ne possede pas bientôt Néadarné, je meurs. Quelques affreux que puissent être les coups que le destin me reserve, ils me le seront moins que le plus leger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le destin est fâché que je me marie avant vingt ans et je ne sçaurois croire qu'un évenement qui lui importe aussi peu que celui-là, le détermine à me persecuter. Mon fils, répondit la Fée, ma science peut bien aller jusques à prévoir les ordres du destin, mais la cause m'en est toujours inconnue. Vous devez cependant penser qu'il a ses raisons; et obéir sans les chercher, c'étoit ce que je désirois de vous, sans l'esperer. Vos malheurs ne sont que trop réels; il est cependant encore malgré votre mariage, un moyen de les éviter, le voici.

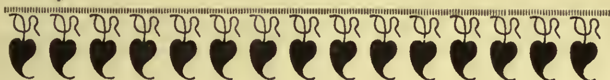
La Fée, à ces mots, tira de dessous sa robe, une écumoire d'or de trois pieds de long, et dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre. Le manche étoit percé, et le trou n'étoit que comme il le falloit pour qu'une chaîne de pierreries le traversât. Quel est ce bijou? demanda le Prince. C'est, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réserve, et voici l'usage que vous en devez faire.

Le jour de vos nôces, vous trouverez auprès du Temple une petite Vieille, saisissez-vous en, et quelque résistance qu'elle vous fasse, de quelque priere qu'elle use, enfoncez-lui, sans pitié, le manche de cette écu-

moire dans la bouche. Mais, Altesse Ethérée, dit le Prince, où trouverai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous, reprit la Fée, aussi ne vous dis-je pas que la Vieille ne souffre pas à soutenir cette operation : ce n'est pas tout. Dans l'instant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette Vieille, vous irez le porter au Grand-Prêtre, à qui vous ferez la même chose. Le Grand-Prêtre! s'écria le Roi, il n'y consentira jamais! Avaler le manche d'une écumoire! je ne sçai, reprit le Prince, ce qu'il fera; mais à sa place, aucune puissance ne m'y forceroit. C'est cependant ce qu'il faut tâcher qu'il fasse, dit la Fée, non par la violence, mais par la persuasion et les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle seroit pourtant plus sûre, reprit Tanzaï, que tout ce que vous dites : Mais supposons qu'il y consente, à quoi cela me servira-t-il? A détourner, répondit la Fée, les malheurs qui vous menacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas! reprit encore Tanzaï. En ce cas, dit la Fée, il faudroit ne pas achever votre mariage, ou vous soumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeste. Oh! en ce cas-là aussi, reprit-il, le Grand-Prêtre avalera l'écumoire. Je vous ai dit, répondit-elle, qu'il ne faut point que ce soit par violence. Mais de bonne foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille proposition, puisse l'accepter? Ce manche est d'une grosseur si monstrueuse, qu'il n'y a point de bouche si enorme, où il ne trouvât encore à fendre : Mais s'il m'est défendu, ajouta-t-il d'user de violence, j'y puis employer l'adresse. Soit, dit la Fée, mais souvenez-vous de ce que je vous recommande: tenez la chose secrete; attachez l'écumoire à votre boutonniere, et soyez sûr que c'est la seule chose

qui puisse vous tirer d'embarras. Assûrément, reprit le Prince, si le destin me prépare des maux rares, il faut avouer qu'il m'ordonne des remedes bien singuliers. Souvenez-vous encore, dit la Fée, s'il vous arrive des choses désagréables, de ne pas m'implorer, et que je ne pourrai rien pour vous. La Fée, en achevant ces paroles disparut, et laissa Céphaès et Tanzaï, l'un dans l'étonnement de l'écumoire, et l'autre dans la résolution de s'en servir, de quelque maniere que ce pût être,





CHAPITRE V

Dépit de Roussa Blaffarda ; sur quoi fondé : Quelle est la consolation qu'on lui promet, et qui.

La nouvelle du mariage de Tanzaï, fut reçûe par les Princesses, en public, avec dédain, en secret, avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité, il leur auroit toujours été cruel ; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit insoutenable, et avoit laissé dans leur cœur, des mouvemens que le dépit n'effaçoit pas. Le séduisant Prince de la Chéchianée, venoit avec tous ses appas se retracer à leur imagination. L'une relisoit des vers qu'il avoit faits pour elle, l'autre se rappeloit une conversation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du sentiment ; celle-ci se souvenoit d'un soupir, celle-là d'un regard ; celle qui n'avoit à se souvenir de rien, ne laissoit pas de se souvenir de quelque chose. Toutes en général s'étoient cru préférées, et toutes mouroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, et sans doute bien piquante pour elles, puisqu'elles

n'osoient pas s'en plaindre. Entre celles qui se distinguoient par leur fureur, étoit l'altiere *Roussa Blaffarda*, Souveraine de l'Isle *Métiffao*.

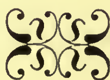
C'étoit la moins belle et la plus fiére de ces Princesses; elle avoit en présomption, tout ce qui lui manquoit en agrémens : un air dédaigneux répandu sur son visage, en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit et quoiqu'en effet elle n'en manquât pas, il étoit si dur et si dénué de graces, qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la secheresse de ses expressions, et de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût, pas une mine qui ne fut une grimace. Elle étoit, à la vérité, d'une blancheur éblouissante, mais cette beauté étoit achetée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les brunes, et trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste, elle étoit cruelle, vindicative, scélerate et perfide. Telle que l'Histoire nous la donne, elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit, on n'a jamais bien sçû sur quoi elle se l'étoit imaginée. Il y a apparence que sa vanité, plutôt que les soins du Prince, lui avoient fait naître cette idée; mais elle s'y étoit si bien accoutumée; qu'elle regarda son amour pour Néadarné comme une infidélité qu'il lui faisoit. Ce qui la desesperoit le plus, étoit d'avoir assez compté sur ses charmes, pour avoir refusé le secours d'une vieille Fée, sa nourrice et son conseil, qui étoit venue à Chéchian avec elle, et qui lui avoit promis de fixer sur elle les vœux de Tanzaï. L'ambitieuse Princesse déchue de ses espérances, fut enfin obligée d'avoir recours à elle.

Vous entendez, lui dit-elle en frémissant de rage, vous entendez les cris de joie de ce peuple, et je ne suis

pas vengée! Le perfide Tanzaï, et mon odieuse rivale triomphent; ma douleur, sans doute, augmente leurs plaisirs. Ah! verrez-vous avec tranquillité, une Fête qui tous deux nous deshonore ? Mon injure n'est-elle pas la vôtre ? Depuis quand nos intérêts sont-ils séparés ? On m'outrage ! que dis-je ? On me porte un coup mortel, et mes yeux n'ont pas encore vû couler le sang de l'ingrat qui me trahit ? Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des supplices ! Toute la nature n'est pas armée pour ma vengeance ! Vous ! qui d'un seul mot confondez les Elemens : Vous ! que j'ai vûe, pour de moindres forfaits, près de replonger le monde dans le chaos, parlez, qui vous retient ? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la terre, cesse-t-il seulement pour moi ? L'ingrat n'a pu m'aimer, et il respire ! Ah ma Mere ! vous ne m'aimez plus. Ma douleur vous auroit touchée; animée de la même fureur que moi, le perfide, ma rivale, ce peuple que je hais, seroient vainement cherchés dans l'Univers. Ah ma Mere ! m'abandonnez-vous ? Que votre douleur est injuste, ma fille ! répondit la Fée. Croyez-vous, si je le pouvois, que je ne vous eusse pas vengée au-delà même de vos desirs ? mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tanzaï.

Barbacela devant qui tout tremble, et qui me fait moi-même obéir, protege ce couple odieux que votre haine voudroit accabler : invisible auprès d'eux, elle les sauveroit de mes coups, et rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croyent jouir, et vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à votre rivale, si vous l'aviez voulu; mais puisque ce mal ne peut pas se

réparer, soyez sûre que je les punirai de vos peines, et que ne pouvant vous rendre heureuse, je les rendrai du moins aussi à plaindre que vous. Ce jour ſatal de leurs Nôces approche, vous apprendrez bientôt quel sera le genre de leurs peines. Roussa, contente des assurances que la Fée lui donnoit de la venger, sentit son cœur cruel moins agité; et résolue de dissimuler son ressentiment, attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuse pour elle, depuis qu'elle se flattoit d'y voir éclater sa vengeance.





CHAPITRE VI

Jour des Nôces : Toilette de Néadarné.

Il étoit enfin arrivé ce jour marqué pour tant de joie, la plus brillante Aurore venoit de l'annoncer. Un Ciel pur et serein sembloit témoigner aux Chéchianiens que leur Divinité s'intéressoit aux plaisirs de leur Prince. Le Singe consacré, auguste Protecteur du pays, avoit fait trois fois la culbute sur son piédestal. A la vérité, il l'avoit faite du pied gauche, mais loin de prendre garde à ce pronostic, tout fâcheux qu'il étoit par lui-même, on crut que c'étoit par inadvertance que le grand Singe, qui avoit toujours eu des bontés particuliéres pour le Prince. avoit fait sa culbute de travers. Ce qui le faisoit penser aux Sacrificateurs les plus superstitieux, n'étoit pas sans fondement. Le Soleil paroissoit sans aucun nuage : Depuis huit jours, quoiqu'alors dans une saison orageuse, le Tonnerre ne s'étoit point fait entendre; le mois dans lequel se faisoit cette alliance désirée, étoit le plus heureux de l'année, et le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme; ce qui,

selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son fils feroit un mariage fortuné.

Déja les grandes Vielles enchantoient le peuple par leur harmonie ; les rues ornées de feuillages et de fleurs ; les habitans vêtus d'habits superbes ; la Milice sous les armes, commençoient à donner aux Spectateurs une idée pompeuse des Fêtes de ce jour ; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains. Tout étoit prêt enfin, lorsque Tanzaï, transporté d'amour, et de joie, alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage ; elle voulut lui faire un compliment ; mais l'Amour faisant expirer sa voix sur ses lèvres ; elle ne pût dire que : Ah Prince ! Ah cher Prince ! Tanzaï aussi déconcerté qu'elle, ne pût lui rien répondre. L'étiquette des Rois de Chéchianée, étoit, que le jour de leurs Nôces, ils habilloient seuls la Reine future : mais il leur étoit en même temps défendu de la part du grand Singe, de s'abandonner aux desirs que leur pouvoit causer les agrémens qu'ils découvroient. La Princesse qu'on avoit instruite des Coutumes du pays, vit sans s'étonner, ses femmes sortir de son appartement.

Tanzaï ne fût pas plutôt seul avec elle, qu'il profita, malgré la modestie de la Princesse, de la commodité de l'étiquette. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit cette beauté dont il étoit idolâtré. Elle disputa long-tems et en personne bien née, les prétentions du Prince. Mais malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son Amant des charmes qu'elle devoit le soir même lui abandonner, elle ne put empêcher qu'il ne la vît dans ce desordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï ! et que les ordres du Singe alloient être mal exécutés, si la religieuse Néadarné n'eût arrêté ses emportemens !

Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du tout : Si cela est vrai, le Prince se trouvoit dans une situation gênante. Néadarné qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretiére, éludoit l'étiquette tant qu'elle pouvoit, et ne se fut pas plutôt aperçûe que les yeux de Tanzaï cherchoient autre chose que les siens, qu'elle répara promptement, ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler avoit laissé à découvert. Il seroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de sa part dans cette occurrence. Dans ces tems-là, peut-être, on connoissoit moins qu'aujourd'hui en amour l'art de faire naître des desirs, qu'on ne veut pas satisfaire; les femmes même ont bien pû ne le mettre en pratique que par nécessité, et les Amans d'autrefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manége qui manque encore bien souvent sur ceux d'à-présent. Au reste, il est prouvé que Néadarné étoit assez vivement aimée du Prince pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coquetterie. Il poussa un cri affreux, lorsqu'il vit la cruelle modestie de Néadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah barbare ! s'écria-t-il. Hélas Prince ! répondit-elle, et le Singe ? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié ? Et c'est parce que je vous aime, dit-elle, que ses menaces me sont toujours présentes.

Tanzaï, en soupirant, la pressa alors d'entrer au bain, mais ils contestérent encore sur la façon dont elle devoit y être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de

céder à la vertu de Néadarné; il s'agissoit cependant d'une tunique de bain, que pendant long-tems il n'avoit pas crû nécessaire, et qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de sa nécessité. La Princesse y consentit, persuadée, que cela se pouvoit faire avec décence, et en effet, il n'y a rien à craindre, quand ce n'est pas un amant qu'on charge de cette fonction. Néadarné avoit crû en être quitte pour cette complaisance, mais quand le Prince eut apporté la tunique, une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit..... Que ne vouloit-il pas ! toutes choses qui allarmoient la pudeur de la Princesse, et auxquelles assurément elle n'auroit pas consenti, si elle avoit eu le tems de disputer. Il put donc jouir de la vûe de presque tous les charmes de la Princesse, et ne pouvant, ni se contenir tout-à-fait, ni s'abandonner absolument à son désordre, il se contenta de l'accabler de ces caresses, que l'amour ne fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, et ne pouvant se lasser de l'admirer, et de la tenir. A peine y fut-elle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point assez. On ne sçauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit; tous les écarts où il tomba; enfin jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant mal baignée, mais convaincue qu'elle étoit éperdument aimée. Le Prince enfin, après bien des peines, parvint à la mettre en état de sortir du Palais : Elle n'avoit jamais été coëffée plus irréguliérement que ce jour là, mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main, et on sçait assez que quand il se trouve à une toilette, l'arrangement n'est pas de son ressort, ou qu'il n'est pas bien violent, quand il n'est pas bien maladroit.



CHAPITRE VII

Suite du jour des Nôces, essai de l'Ecumoire : Colere, et refus de Saugrenutio.

Le bruit des trompettes, et des clairons, annonça au peuple qu'il alloit voir ses Maîtres. Néadarné conduite par le Prince, parut enfin. Ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible, lui avoit laissé une rougeur qui augmentoit sa beauté, et les desirs de Tanzaï. Le Roi monta avec eux dans le même char ; le Prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu, et sa superbe Écumoire passée en baudrier, attachée en haut par une chaîne de pierreries, et soutenue par une agraffe de même espece, relevoit infiniment sa bonne mine.

Néadarné, ainsi que tout le monde, avoit toujours été surprise du cas qu'il faisoit de cet instrument, et personne n'en sçachant la propriété, l'avoit attribué à ces fantaisies qui prennent quelquefois aux Princes, qu'ils ne se soucient pas de justifier, et dont on n'ose leur demander compte. Il n'y avoit pas un Courtisan à qui cette Écumoire n'eût paru ridicule, et qui ne voulut cependant en avoir de pareilles ; et sans le Prince qui les

défendit, bien-tôt on n'auroit vû que cela à la Cour. Néadarné résolue enfin de percer un mystere qui inquiétoit depuis long-tems sa curiosité, crut avoir trouvé le moment favorable pour se satisfaire. Source de ma joie, dit-elle au Prince, en le regardant tendrement, ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette Écumoire ? Princesse, lui répondit-il gravement, c'est ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette Écumoire ! reprit-elle, que peut-elle avoir de commun avec nous ? Vous en allez être instruite, répondit-il, et vos yeux seront peut-être témoins des événemens les plus singuliers. En achevant ces paroles, ils arriverent au Temple. Le Grand-Prêtre à la tête de tous les Sacrificateurs, les y attendoit. Cet homme, qu'il est important de connoître, moins attaché au culte de sa Divinité, qu'à ses intérêts personnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues, et de souplesses. Peu estimé, mais craint, il se servoit souvent d'un pouvoir que la Religion rend absolu, pour combattre les volontés du Roi même. Il étoit encore jeune, et d'une figure agréable, qui lui avoit peut-être plus servi à la Cour, que toutes ses cabales. Mauvais Théologien, mais séduisant auprès des femmes, remplissant mal les devoirs de son état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'imposoit avec elles; il avoit, selon le bruit public, passé de l'appartement d'une Princesse au Pontificat de Chéchian. Curieux dans ses habits jusqu'à la plus excessive propreté, précieux dans ses discours, composé dans ses manieres, somptueux en équipages, délicat dans son luxe, aimant la table, asservi à toutes les passions, Courtisan adroit, Prêtre impérieux, bon Chansonnier, Conteur plaisant, on avoit de lui cent bonnes Épigrammes; quant aux Homélies, il les laissoit à son Secrétaire. Il étoit vain, aimoit à passer

pour homme à bonnes fortunes, et se piquoit par-dessus tout, d'avoir la bouche, et les dents d'une beauté singuliere. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince. La premiere chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fut de chercher s'il ne découvriroit pas la Vieille dont Barbacela lui avoit parlé.

Il l'apperçut enfin qui cachée derriere des gardes, faisoit son possible pour lui échapper; il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa ! Il ne l'en retint pas moins, mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire : C'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits. Vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc ? demanda la Vieille. Au fond, c'est une bagatelle, reprit le Prince : vous voyez le manche de cette Écumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi ! barbare ! s'écria-t-elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut, et puisque vous répondez si mal à mes bontés, nous allons voir. Qu'on la saisisse, ajouta-t-il.

Alors la Vieille entre les mains des Gardes, fut forcée de céder aux volontés du Prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eut moins à craindre qu'une autre, le manche étoit d'une grosseur si prodigieuse, qu'elle ne put le regarder sans effroi. Tanzaï s'approcha, et malgré la colere de la Vieille, s'apprêta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice. Quelque dexterité qu'il employât à cette opération, quelqu'énorme que fut la bouche à laquelle il avoit affaire, il ne put si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la Vieille, les deux seules dents qui lui

ſussent restées. La moitié des assistans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le Prince se portoit à cette violence; le Grand-Prêtre, surtout étoit surpris qu'il se passât à la porte du Temple une chose qui lui paroissoit indécente; il en murmuroit tout haut, mais il ſut bien plus scandalisé quand Tanzaï ayant retiré le Manche courut avec promptitude, le lui porter. Allons, lui dit-il, que votre Révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi ? dit Saugrenutio. Je dis, repliqua le Prince, que votre Révérence doit avaler ce Manche.

Avaler ce Manche ! dit le Prêtre : Moi ? un Pontiſe ! vous n'avez pas esperé, sans doute, que j'accepterois cette proposition : Je vous assure que si, reprit Tanzaï, et j'ai assez compté sur vous, pour croire que vous ne désobéiriez pas quand vous sçauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie : j'attendois de vous plus de complaisance. Mais parbleu, Monseigneur, reprit Saugrenutio, Votre Altesse n'y songe pas ; outre l'honneur que je crois intéressé à ne pas obéir, il ſaudroit, et n'avoir point vû la bouche d'où sort ce Manche, et n'en avoir point à conserver pour se soumettre à ce que vous exigez. D'ailleurs, si malgré la largeur de la bouche de cette Vieille, le Manche n'a pû y entrer sans lui casser les dents, que ne me ſeroit-il pas à moi qui les ai toutes ? En un mot, je n'en ſerai rien. Vous le ſerez, répondit le Prince en colere, mon salut y est attaché, ajouta-t-il, en secouant sa terrible Écumoire, et je ne prétens pas que votre sotte répugnance me le coûte. Jour de Dieu ! s'écria Saugrenutio, si Votre Altesse m'approche, je lui perdrai le respect.

Tanzaï, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du Manche sur les oreilles, mais Saugrenutio

s'étant jetté au milieu des Sacrificateurs, sembloit l'attendre de pied ferme. Le peuple toujours superstitieux, prenoit parti pour le Prêtre ; la Cour toujours flatteuse, se rangeoit auprès du Prince ; tout annonçoit la guerre, lorsque Tanzaï adressant la parole au peuple, lui raconta de point en point l'origine de l'Écumoire, l'ordre qu'il avoit reçû de Barbacela, de l'employer sur le Grand-Prêtre, comme il l'avoit fait sur la Vieille, et le besoin où il se trouvoit d'obéir pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eût parlé, Saugrenutio demanda audience ; il dit qu'il étoit sans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre, un homme vénérable par son état, à commettre une indécence de cette nature : Que fidéle aux devoirs de cet état même, il auroit obéi sans murmurer, si ce manche en avoit fait une partie, ou qu'il eût seulement lû quelque part, qu'aucun Grand-Prêtre, soit dedans, soit dehors la Chéchianée, eût léché le manche d'une Écumoire, et sur-tout dans la situation où il s'étoit offert à ses yeux : Mais que dis-je? léché ! ajouta-t-il : Plût au Ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulut pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : Ce qu'il en a coûté à cette Vieille, annonce ce qu'il m'en coûteroit, les dents, et l'honneur : Ventrebleu, Chéchianiens ! je jure quand j'y pense ! Le Prince assure que cela lui est nécessaire, mais faut-il qu'il achete son salut par ma perte? Non, Messieurs, je n'y consentirai jamais, et s'il prétend m'en parler encore, dès-à-présent je le charge de la malédiction du grand Singe, et je n'acheve pas son Mariage.

A cette fatale menace, le Prince pâlit, Néadarné pleura, le Roi frémit, le peuple s'étonna, Saugrenutio se calma.

Tanzaï pressé par son amour, oublia les menaces de la Fée, ne vit que l'horreur de n'être point uni à la Princesse, et jura au Grand-Prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrenutio alors fit ouvrir le Temple : et la joie et la paix succéderent à la douleur, et au trouble qui venoient de les agiter. Néadarné qui mouroit de peur que son mariage ne fut reculé, descendit de son Char, et Saugrenutio, rouge encore de colere, les conduisit devant le grand Singe en présence de qui Tanzaï, et la Princesse devoient former ces nœuds charmans qui les unissoient pour jamais l'un à l'autre.





CHAPITRE VIII

Vengeance de Concombre : Retour au Palais; ce qu'on y apprend.

Le Mariage alloit se célébrer, lorsqu'on vint avertir le Prince, que la Vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace, et comme un dédommagement, d'entrer dans le Temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrenutio après avoir dévotieusement encensé le Singe, commença l'Hymne principal, et sans y penser, ouvrit si fort la bouche, que Tanzaï, toujours occupé de son objet, crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occasion pour lui enfoncer l'Écumoire. Dans l'enthousiasme où étoit le Grand-Prêtre, le Prince auroit fait réussir son projet, si dans le moment qu'elle étoit presque sur ses lévres, la Vieille n'avoit éternué avec tant de force, que Saugrenutio sortant de son extase, vit le mauvais tour que le Prince vouloit lui

jouer; il pensa rompre l'Assemblée, mais croyant le Prince assez puni de voir son dessein sans effet, il résolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc tout haut et sans altération apparente, les paroles sacrées. La Vieille pendant ce tems avoit proféré à voix basse quelques mots barbares, et Saugrenutio eut à peine fini, que s'élançant légerement en l'air, elle cracha au visage du Prince et de Néadarné. Souviens-toi, dit-elle à Tanzaï, de ton Écumoire, et gémis à jamais de la vengeance de la Fée *Concombre.* A ces mots, elle se perdit aux yeux des Spectateurs; tous s'épouvanterent de ce prodige; Néadarné pensa s'en évanouir, mais le Prince soutint en assez mauvais Physicien, que la Vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun : Que quant à ce qu'elle avoit dit de sa vengeance, il n'y avoit pas à s'en effrayer, puisque, ni la Princesse, ni lui n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être persuadé, mais le Roi lui-méme étoit consterné, moins encore des menaces de Concombre, que de ce que le grand Singe n'avoit cessé de se mordre la queue, et de se gratter la fesse gauche pendant tout le tems qu'on avoit été à l'Autel.

On sortit du Temple; le premier soin du Prince fut d'envoyer à l'appartement de Roussa, pour sçavoir si la Vieille n'y seroit pas retournée. Il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le Temple, on l'avoit vûe arriver chez Roussa dans un Char traîné par deux Limaçons. Que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante, s'étant abattu sur le logement de cette Princesse, la Vieille l'avoit enlevée, et qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le Roi, qui s'étoit flatté de rete-

nir la Magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit, craignant que de si tristes conjectures n'achevassent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï, tout rempli de son amour, partageoit peu les inquiétudes de son pere; il regardoit sans cesse sa chere Néadarné avec ces transports pressans que donne l'impatience d'être heureux. La Princesse dans un modeste silence, l'écoutoit avec distraction, et paroissoit s'occuper de choses importantes. Mais, Princesse, lui demanda-t-il enfin, quelles sont les idées qui vous rendent si rêveuse? Je ne sçais, reprit-elle, si je devrois vous le dire. Seroit-il vrai, repliqua-t-il, que, comme je le crains, vous ne vous fussiez donné à moi qu'avec répugnance? Ah! s'écria-t-il, en lui baisant tendrement la main, rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours : Hélas! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Decouvrez-moi, du moins, ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de vous en instruire. Je desire, ajouta-t-elle, en rougissant, plus que je ne pense : Ma pudeur inquiéte de vos mouvemens, veut se révolter contre eux, et pour finir ce combat, je voudrois que les Dieux accourcissent cette journée. Vous parlez, et j'admire; je vous regarde, et je soupire; vous me touchez, et mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main, a pénétré jusqu'à mon ame. Quand la violence de vos desirs, vous fait approcher votre bouche de la mienne, mon cœur tout entier y vole, un doux frémissement s'empare de mes sens, et les confond. Ah Prince! ah seul délice de ma vie! s'il est (ce que je n'ose croire) s'il est de plus grandes voluptés, comment les soutient-

on sans mourir ? S'il en est ! Reine de mon ame ! s'écria-t-il, ne le devinez-vous pas à vos desirs ? Ne le trouvez-vous pas dans les miens ? Il est difficile de sçavoir comment cette conversation auroit fini, si l'on n'étoit venu avertir que le festin étoit prêt. Tanzaï qui auroit mieux aimé entendre sonner minuit, que le dîner, s'y rendit cependant avec quelque sorte d'espérance de convertir le Grand-Prêtre.

Il devoit se trouver au repas, et quoique dans les conjonctures présentes, il se crût mal à la Cour, il pensa en habile Politique qu'il lui convenoit de dissimuler ses ressentiments. Le Prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur, s'il étoit possible, le rencontrant dans le Salon, lui demanda amicalement si par son opiniâtreté, il vouloit causer le malheur de sa vie. Prince, lui répondit Saugrenutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela seroit, le manche de cette Écumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais d'obéir. Voilà donc, répartit le Prince, voilà les effets de ce zèle que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi ! Sujet perfide !... Point d'injures, repartit le Prêtre. il n'en sera ni plus, ni moins. Mon respect pour vous est profond, mon attachement sincere, mes intentions pures, mais je n'ai pas juré d'être la victime des unes, ni des autres, et quand j'ai promis d'obéir, il ne s'agissoit point d'Écumoire. Vous obéirez pourtant, traître que vous êtes, s'écria Tanzaï enflammé de colere. Vous obéirez, ajouta-t-il en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrenutio, et la violence sera ici aussi inutile que la priere. Malgré les efforts de Saugrenutio, le Prince qui étoit vigoureux, lui avoit déja porté ce manche fatal près de la bouche, lorsque le Roi accourant au bruit, remontra à son fils

que la Fée lui avoit défendu d'user de violence, et que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre, le rendroit odieux, sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrenutio que le Roi fût venu : le Prince le laissa, et lui jura de n'y plus penser. Saugrenutio rassuré, se mit à table, bénit les plats, et la joie commença à naître dans tous les cœurs. Tanzaï, qui n'avoit point perdu son dessein de vûe, sûr de l'exécuter si Saugrenutio vouloit boire au point, ainsi qu'il lui arrivoit souvent, de s'endormir à table, avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pû prendre; cette précaution lui fut inutile. Saugrenutio mangea, chanta, but, parla, et ne s'ennyvra pas. Le festin finit enfin; le reste du jour s'écoula dans les plaisirs dont les Nôces des Princes sont accompagnées : Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï! Combien de fois ne souhaita-t-il pas qu'ils finissent! Que la Comédie quoiqu'elle fut de lui, lui parut longue! Que ce fut avec regret qu'il se vit contraint d'assister au souper! Néadarné qu'il regardoit sans cesse, partageoit son impatience. Le Roi, étourdiment proposa à son fils d'aller au bal, mais Tanzaï que tout chagrinoit, prit la Princesse par la main, donna le bon-soir à Céphaès, et se retira dans son appartement.



Livre second



CHAPITRE IX

Nuit des Nôces.

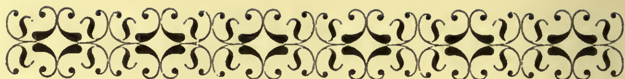
Singe lumineux! Pere de la Nature, œil vivifiant du monde! Soleil, retarde un peu ton retour, et que s'il se peut encore tes rayons divins éclairent les plaisirs de notre Prince! Après cette exclamation de l'Auteur Chéchianien, que j'ai peut-être copiée mal-à-propos, il répete, ainsi que le Lecteur l'a pû voir dans le précédent Chapitre, que le Prince emmena Néadarné. Il la deshabilla, à ce que dit l'Histoire, plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La Princesse interdite et confuse, n'osoit presque le regarder. Les transports de Tanzaï l'étonnoient : Quelquefois elle vouloit les contraindre, mais le devoir s'opposoit à sa résistance, et l'amour plus fort et plus doux encore, aidoit à sa facilité, et nuisoit à sa pudeur. Tanzaï parvint enfin à la mettre sur la couche nuptiale. Bientôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui soumettoit : Ce qu'il voyoit, il le baisoit; ce qu'il

avoit baisé, il le revoyoit encore : Ses mains inquiétes s'égaroient par-tout. Néadarné sentit bien-tôt succéder à sa pudeur, un sentiment inconnu qui remplit toute son ame, elle soupira, et cédant à la douce émotion que Tanzaï faisoit naître, le baiser le plus tendre, déclara enfin ses transports. Déja les paroles les plus flatteuses voloient, le bruit des soupirs se repetoit dans la chambre, déja Tanzaï se croyoit au comble de ses vœux, lorsqu'avec les mêmes desirs, il ne se sentit plus la même puissance. En vain, étonné d'un accident si peu prévû, il serra la Princesse dans ses bras; en vain, dans les plus tendres caresses, il chercha un reméde à son malheur. Tout irritoit son ardeur, mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la Princesse : surpris et confus de l'état où il se trouvoit, il se retira d'auprès de Néadarné, comptant que cet anéantissement se dissiperoit, et qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais, quel fut son étonnement, quand implorant le secours d'une main si chere, il vit que ce seroit inutilement qu'il voudroit l'employer! il ne s'offroit plus à ses yeux d'objets sur qui pussent tomber les bontés de sa Princesse. Il connut enfin la grandeur de sa perte, et moins elle étoit ordinaire, plus il la jugea irréparable. O Singe! ô juste Singe! s'écria-t-il, ô ma Princesse! ô jour à jamais exécrable! ô abominable Prêtre! Quel est donc ce désespoir? dit la Princesse ; Qui le cause? N'y puis-je prendre part? Ah! dit Tanzaï, mon malheur ne vous regarde que trop, je serois trop heureux qu'il n'intéressât que moi. C'est trop long-tems me le cacher, reprit-elle. Voyez donc, dit le Prince, et jugez vous-même, si mes plaintes ne sont pas fondées sur le plus cruel des accidens. La Princesse alors le considérant avec attention, ne laissa point, quoiqu'elle ne sçut pas, à

ce qu'elle disoit, en quel état, il devoit être, d'être fort surprise de celui où elle le voyoit. O mon Prince! dit-elle en l'embrassant tendrement. Epargnez-moi, lui dit-il, des caresses qui redoublent mon infortune, ou plutôt, ajouta-t-il, en la pressant dans ses bras, venez; vous seule pouvez me rendre ma premiere forme : Ah! si je ne la retrouve pas avec vous, je suis perdu à jamais! En achevant ces paroles, il la remit sur la couche nuptiale, et sentant subsister ses desirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation, des appas qui le faisoient soupirer de rage. Enfin, outré de fureur et de lassitude, il prit le parti de se recoucher auprès d'elle, autant embarrassé de ce qu'il feroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.





CHAPITRE X

Suite de la nuit des Nôces : Tour que joue l'Écumoire à Tanzaï.

Enfin, dit Néadarné au Prince, ne me découvrirez-vous jamais la cause de tout ce que je vois? Ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coûte tant de regrets? Au nom de vous-même, cher Prince! contentez ma curiosité. Je vais vous satisfaire, dit Tanzaï; sans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, et le désespoir de les essuyer avec vous, me les rend encore moins supportables; vous que j'adore! vous! l'objet de mes plus tendres vœux, vous! enfin dont les attraits devoient me répondre d'un sort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais, lui dit Néadarné, ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous? Il est arrivé, reprit-il, qu'en pareille occasion, d'autres que moi, ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs, mais cet anéantissement causé d'ordinaire par trop d'amour, ne dure pas; il est du moins susceptible de secours, il se répare par l'amour même, et votre compassion ne peut rien ici. Votre tendresse, la

mienne, tout m'est inutile : Apprenez quelle est mon infortune.

Alors, il lui raconta brievement les menaces de Barbacela, le don de l'Écumoire, l'usage qu'il en devoit faire, et la fureur où il étoit contre Saugrenutio qu'il chargeoit de l'évenement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t-il, je ne me serois douté qu'une journée aussi glorieuse pour moi fût le commencement de mes malheurs, et se terminât d'une façon si cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, est le plus honteux pour moi, depuis que je respire. Sans me vanter (peut-être se vantoit-il) je suis de tous les hommes, celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon si surprenante, que ce qui m'étonne le plus, est que ce présent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait disparu sans que j'en aye rien senti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent : Eh quoi! lui dit Néadarné en l'embrassant, pensez-vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous ? Non, Prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le Ciel. Vos desirs satisfaits, vous m'auriez peut-être moins aimée. Sans doute, c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours : Il m'auroit été plus doux de satisfaire votre passion ; mais l'aurois-je pû sans risquer de la voir s'éteindre, et quoi de plus flatteur pour moi que de vous voir m'aimer toujours! Est-il pour des cœurs délicats, une plus grande satisfaction? Que sont sans l'amour, ces plaisirs que vous regrettez tant? Non, cher Prince, il n'en est pas qui vaille celui que je prens à vous dire que je vous aime. D'ailleurs, qu'avons-nous perdu? Ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver, que j'éprouve même encore auprès de vous, ne

dépendent point de ce que vous n'avez plus? N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser? Vous-même, ne me rendez-vous pas mes caresses? Ne vous exagerez-vous pas votre perte?

Ah Néadarné! s'écria douloureusement le Prince, que vous tiendriez un langage bien différent, si vous connoissiez de réputation seulement, ce dont je déplore la perte! Soit, reprit-elle, je veux que vous en soyez justement affligé, je veux tout y perdre, mais notre union n'en sera pas alterée.

Je le crois, répondit-il, mais pensez-vous qu'elle eût perdu de sa vivacité, si je fusse resté ce que j'étois? Prince, lui dit-elle encore, au milieu de cet embarras, les Dieux m'inspirent une pensée salutaire. La Fée, en vous donnant l'Ecumoire, a sans doute eu ses raisons; un présent de cette nature seroit trop ridicule, si elle ne lui avoit pas attaché une vertu particuliere. Ce qui vous arrive, est l'effet de la colere de l'infernale Concombre. Je suis sûre que l'Ecumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puissent les Dieux! s'écria Tanzaï, vous payer de ce conseil. Que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité, l'esprit aussi présent! Il courut alors avec empressement détacher l'Ecumoire, et se frottant de toute sa force, il demanda à la Princesse, si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non, le Prince voulant continuer le frottement, trouva l'Ecumoire immobile; elle s'étoit incrustée dans sa peau, et nuls efforts ne purent l'en arracher. De sorte qu'après des douleurs excessives, il fut contraint de la laisser, fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit, supposé qu'elle lui restât.

Le jour vint enfin; Néadarné, accablée de fatigues se

laissa aller au sommeil, en exhortant le Prince à en faire autant. Ses aventures l'occupaient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil, et il employa le reste de la nuit à des vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus, étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecumoire, sans devenir la risée de toute la Cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment, mais toutes ses forces réunies, ne purent jamais la faire pencher. Si à force, il l'approchoit de lui, elle lui couvroit entièrement le visage; ce qui lui étoit d'une incommodité insupportable. En se perdant dans ces desagréables idées, il s'endormit. La douleur et l'accablement lui procurerent un sommeil si long, que Néadarné éveillée avant lui, eut tout le temps de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzaï après avoir essayé différentes postures, s'étoit enfin couché sur le dos, et peu s'en falloit que dans cette situation, l'Ecumoire ne touchât à l'impériale. Abîmée dans les idées que cette vûe lui donnoit, elle doutoit en elle-même, si ce que le Prince avoit perdu, valoit, quoi qu'il en dit, ce qu'il venoit d'acquerir.





CHAPITRE XI

Évenemens peu intéressans; Conseil assemblé, à quoi il sert.

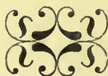
Il y avoit déja long-tems que le Prince dormoit, lorsque le Roi, inquiet du succès de cette nuit, entra dans l'appartement, suivi de son Capitaine des Gardes, et de la plus grande partie de sa Cour. Il se mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le prince, et s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina assez sottement sur la nuit qu'avoit dû passer la Prin-

cesse. Les Courtisans stupefaits de l'énormité de la chose, firent entr'eux des plaisanteries plus convenables sur ce que devoit être Néadarné après une pareille épreuve. Tous enfin ne pouvoient concevoir comment le Prince avoit pû cacher si long-temps la majesté de ce qu'ils voyoient. Le Roi, revenu de sa premiere joie, ne trouvant pas naturel que son fils fut dans cette situation, alloit l'éveiller pour s'instruire plus à fond de la chose, lorsque Néadarné, malheureusement, dérangea le Pavillon, et fit voir au grand étonnement de tout le monde, l'Ecumoire jusques à sa racine. Singe cruel! que vois-je! s'écria Céphaès. Le Prince, réveillé à cette exclamation, fut desesperé d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la terre, mais se servant habilement de son esprit dans une si fâcheuse occasion, il dit à son pere que depuis une heure, Néadarné badinant avec lui sur l'Ecumoire, l'avoit défié de la faire tenir en équilibre où on la voyoit, que sur le champ, il l'avoit convaincue que la chose étoit possible, et que s'étant après laissé aller au sommeil, l'équilibre, sans qu'il sçut comment, avoit subsisté. Les Courtisans firent semblant de donner dans cette raison, toute impertinente qu'elle étoit, et chacun se retira pour laisser à la Princesse le tems de sortir du lit. Le Prince seul avec son pere, lui découvrit tous les maux qu'il avoit soufferts, et finit par la peine où il étoit de porter l'Ecumoire sans que personne s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, proposa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, et convint enfin, que le cas étoit embarrassant. Tanzaï pensa que l'Ecumoire pouvoit se limer, mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer, ne l'entama. Le Roi ne sçachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au Conseil, et laissa les deux époux ensemble.

Le Conseil assemblé, le Roi lui exposa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne surprit personne, l'équilibre n'avoit pas aussi bien pris, que le Prince l'avoit cru, et le peuple, pour le coup, avoit réduit la chose au simple; non qu'il sçut absolument ce dont il étoit question, mais un bruit sourd couroit dans la Ville. On disoit que le Prince avoit une Ecumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins, et mieux. D'autres, mais on ne se le disoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Ecumoire, qu'on l'avoit vû se promener sur la terrasse de son appartement, et qu'un Officier du Palais lui avoit long-tems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris force dans l'esprit du peuple, qui, sot pour le moins, autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le Conseil après avoir instruit le Roi de tous ces bruits, donna ses idées sur l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer un habillement qui cachât cette difformité; l'autre, qu'il falloit plier l'Ecumoire; un troisiéme dit qu'il falloit la limer, et l'avis de Saugrenutio fut, qu'il falloit consulter le Singe. Eh morbleu! s'écria alors le Roi, je sçavois tout cela par cœur; tâchez de me dire quelque chose que je n'aye point pensé. La prévoyance de Votre Majesté est si grande que... Maugrebleu du Conseil, dit le Roi en colere, je n'en ai vû de ma vie un si butor. Mais que faire dans cette extrêmité? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colere du Roi étoit montée au plus haut point, lorsqu'un des Conseillers, jadis habile Chirurgien, dit qu'il enleveroit l'Ecumoire à la pointe du ciseau. Qu'en faisant d'abord une incision autour, et creusant par-delà le *scrotum*, il étoit sûr de

son affaire; que le Prince à la vérité, pourroit n'en pas revenir, mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La premiere idée du Roi fut d'envoyer au supplice cet impertinent, et il alloit prendre là-dessus l'avis du Conseil, qui l'auroit fait pendre par complaisance, lorsque Saugrenutio insistant fortement sur le Singe, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le Prince en état, que de le faire expliquer sur sa destinée. Le Conseil ne sçachant que dire, opina comme lui, et se sépara. Le Roi retourna auprès de son fils, et Saugrenutio alla au Temple, préparer son Singe à rendre l'Oracle.





CHAPITRE XII

Oracle du Singe : Départ du Prince.

Les malheurs du Prince vengeoient trop bien Saugrenutio pour qu'il y prît une part bien sincere. Maître de dicter les Oracles que le Singe rendoit, ou de les interprêter du moins à sa fantaisie, il résolut de se servir de l'occasion qui lui étoit offerte. Cette résolution n'étoit rien moins que charitable; mais Saugrenutio étoit offensé à la face de tout un peuple; on lui avoit fait un affront cruel, et pour en tirer vengeance avec moins de remords, il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'etoit plus lui qui poursuivoit le Prince, c'étoit la divinité même qui devoit s'armer : cette Divinité, qui tranquille et respectée dans son Temple, s'inquiétoit peu, dans le fond, des chagrins qu'on faisoit essuyer à son Prêtre. Saugrenutio étoit déja entré dans le Sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'Oracle, lorsque la Fée Concombre lui apparut. Je partage, lui dit-elle, ton ressentiment : nous avons tous deux la même injure à venger, sors d'inquiétude,

je dicterai moi-même l'Oracle. Sois sûr de ma protection, je te vengerai, te dis-je. Saugrenutio étoit trop dévot pour ne pas remercier affectueusement Concombre, et il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur, lorsque le Roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe, et quand il lui demanda tout haut, ce que le Prince devoit faire, Concombre, invisible à tous les yeux, prononça très-intelligiblement, par l'organe du Singe, ces paroles :

Qu'il aille : Qu'il parcoure : Qu'il couche : Qu'il revienne.

Le Roi fit de vains efforts pour dévoiler cette enigme, et moins instruit qu'auparavant, courut la porter au Prince, qui toujours occupé de son désenchantement, fatiguoit en vain Néadarné. Que veut dire cet Oracle ? dit Tanzaï, après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop ! s'écria la tendre Néadarné : Plût aux Dieux cruels ! qu'il fût aussi obscur pour moi, que pour vous ! Et de quoi vous allarmez-vous ? Princesse, reprit Tanzaï. D'abord, dit-elle, l'Oracle veut que vous me quittiez, et ce n'est pas le seul malheur que ma tendresse me fasse craindre. Vous devez coucher en chemin..... Ah ! dans l'état où je suis, s'écria le Prince, devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez, lorsque le destin m'offre un moyen de terminer nos malheurs, vous craignez que je ne vous manque de foi ? Ah ! pensez-vous quand on me destineroit la Déesse même de la beauté, que je pusse vous oublier ? Que ce fût l'amour qui me conduisît dans ses bras, que votre image ne m'y fût pas toujours présente ? Que sans cette charmante idée, je pusse venir à bout de ma guérison ? Néadarné pleuroit, et ne répondoit rien. Le Prince, quoique touché de ses pleurs, donna ses ordres pour son départ, et après les plus tendres

embrassemens, des assurances d'une fidélité entiere, et du retour le plus prompt, il sortit du Palais seul et à cheval, non sans avoir été fort embarrassé de son Ecumoire, qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son Coursier. Il pria encore son pere, avant que de partir, de faire assembler les Etats, et les Sacrificateurs, pour condamner Saugrenutio à l'Ecumoire en cas qu'il en fut débarrassé.





CHAPITRE XIII

Aventure miraculeuse de la Fée au Chaudron.

Le Prince avoit déja parcouru trois ou quatre Royaumes, fort inquiet du tems et du lieu où se termineroit sa course, lorsque passant dans une Forêt fort sombre, il vit une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chaudron, des herbes qui jettoient une écume extrêmément épaisse, et qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le Prince fut touché de la peine qu'elle se donnoit : Vous me paroissez, lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne suis embarrassée, que parce que je n'ai pas d'Ecumoire. Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines, reprit-il, car si je suis embarrassé, c'est parce que j'en ai une. Ah, généreux inconnu ! s'écria la Vieille, voudriez-vous me la livrer ? Il n'y a rien que je n'en donnasse. Je ne serois pas fâché, repartit le Prince, de vous rendre ce service, mais elle me tient de façon que je doute que je pusse m'en défaire : Cependant je puis écumer cette chaudiere, puisqu'il vous importe si fort

qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval, après avoir prié la bonne femme de s'écarter, soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire, soit qu'il fut naturellement modeste.

La Vieille s'écarta donc, et le Prince se mit à écumer de toutes ses forces, en conduisant l'instrument avec ses mains, mais à peine l'eut-il fait une minute, que l'Ecumoire se détacha. Tanzaï à cette vûe, poussa un cri de surprise et de joie, et la Vieille s'étant approchée, il alloit lui conter son Histoire, lorsque l'interrompant : Prince, lui dit-elle, je vous connois; je sçavois que vous deviez passer en ces lieux, et que nous nous y rendrions un service réciproque. Je suis une Fée, et pour donner à ces herbes, la vertu qui leur est nécessaire, j'avois besoin de l'Ecumoire enchantée dont Barbacela vous a fait présent. Je ne vous ai pas été inutile : j'espere vous aider encore; vous allez dans l'Isle des Cousins. Vous me tirez d'une grande peine; je vous avouerai que je marchois sans sçavoir où j'allois : Et comment arriverai-je dans cette Isle? Il m'est défendu de vous en instruire, reprit-elle. Autre embarras, répondit-il; pensez-vous que je fisse mal de m'en retourner? Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire? L'Oracle du Singe ne vous en instruit-il pas assez? Vous allez en bonne fortune! En bonne fortune! dans l'Isle des Cousins! et dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la beauté qui y habite? Sans vous en inquiéter plus, songez, dit-elle en riant, à ne pas manquer de courage. Vous me donnez, répondit-il, mauvaise opinion de ma conquête, et toute femme avec qui l'on a besoin de courage, n'est pas celle qui l'excite le plus. Mais, quels sont donc ces importans services que vous me rendrez? Vous m'avez à la vérité, débarrassé de

mon Ecumoire, mais je n'en suis pas pour cela plus avancé. Que voulez-vous qu'on fasse de moi dans l'état où je suis? Pour peu que vous prissiez intérêt à la Dame qui me fait voyager depuis si long-tems, vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'est impossible, repartit la Fée; la Dame qui vous aime, a seule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque; cependant comme la timidité pourroit nuire à votre guérison, et qu'il est important qu'elle n'ait rien à vous reprocher, je vais vous donner un flacon de cette eau; vous verrez que c'est avec raison que nous l'appellons l'eau de Santé. Avant que de vous mettre au lit, la nuit de votre desenchantement, ne manquez pas de boire tout ce que je vais vous en donner. En ce cas, reprit le Prince vous pourriez étendre plus loin votre générosité; ce n'est pas que je croye avoir ordinairement grand besoin de cette eau de Santé, mais en cas que cela arrivât, je ne serois pas fâché d'en avoir une plus ample provision. Je vous entends, et vous exauce, reprit la Fée : à votre retour à Chéchian, vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu. Le premier Cousin sellé et bridé qui s'offrira à vos regards, vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparut, et le Prince, après avoir serré son flacon et rattaché son Ecumoire, remonta sur son Coursier, moins occupé de sa guérison prochaine, que de la façon dont elle lui seroit procurée.





CHAPITRE XIV

Arrivée du Prince dans l'Isle des Cousins.

A Peine Tanzaï avoit-il fait quelques lieuës, qu'il rencontra le Cousin qui devoit le voiturer ; il étoit trois fois gros comme son cheval, et il pensa mourir de peur à l'aspect de cette énorme bête ; cependant il se remit, et descendant promptement : il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un Héros, à la bonne foi de l'animal, qui ne le sentit pas plutôt sur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint que le Prince n'étoit pas encore au bout de son voyage : Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorsque le Cousin s'abattit dans une Isle où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir sourd. Il ne douta pas qu'il ne fut dans l'Isle des Cousins, et l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il se laissa mener par son Conducteur jusques à un Palais superbe.

Beaucoup de Cousins richement vêtus vinrent le recevoir à la porte; beaucoup d'autres jouoient de toutes sortes d'instrumens. On sçait que les Cousins ont natu-

rellement la voix harmonieuse : Ceux d'entr'eux qui sçavoient la musique, se mirent à chanter les louanges du Prince, et formerent le plus singulier concert qu'on puisse jamais entendre. Tanzaï, déja rassuré par cette obligeante reception, fut conduit dans des appartemens superbes, où des Chouettes mises très-galamment, vinrent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premieres cérémonies, lui demanda avec une voix touchante, s'il ne vouloit pas entrer au bain? Etourdi de la nouveauté de l'aventure, il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les Chouettes s'avancerent alors pour le deshabiller, Mesdames, leur dit-il, il me paroît peu séant que vous veuillez prendre ce soin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre, sans doute, reprit la Cameriere, mais nous sçavons que vous ne pouvez pas allarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles, et n'ayant rien de bon à y répondre, se mit au bain, se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté, s'il eut eû de quoi en prendre. Voilà, Seigneur, lui dit la railleuse Chouette, une bien louable modestie, mais elle ne me surprend pas de vous : De tous les hommes, vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi, dit Tanzaï en colere, cette rareté que vous me vantez tant, cesseroit moins pour vous que pour qui que ce peut être. Prince, repliqua-t-elle, cette réponse est peu polie.

Eh corbleu ! dit-il, depuis deux heures, vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez, n'ajoutez rien à ma mauvaise humeur, je ne suis point accoutumé à respecter des Hiboux. La Chouette enfin craignant d'aigrir trop le Prince, se tût, et Tanzaï sortit du bain, parfumé comme un homme que l'on reserve aux plus douces aventures. A présent, dit-il, à la Chouette, contentez, de grace, ma

curiosité. A qui dois-je ici des soins? A qui appartient ce Palais? Que veulent dire ces singularités? Des Chouettes parlantes, des Cousins armés, que me veut-on? Qui êtes-vous? Pourquoi vous-même, êtes-vous si extraordinairement parée? Suis-je, répondit l'Oiseau, la premiere Chouette que vous ayez vûe avec des ajustemens? mais sans vous inquiéter de tout ceci, formez-vous les plus douces idées, et par une réception aussi brillante, jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agrémens de celle qui vous aime, vont de pair avec sa puissance : imaginez ce que les Cieux ont formé de plus beau, et vous serez loin encore des appas qu'on veut bien vous soumettre.

Je ne vous dis rien de plus, vous jugerez du reste par vos yeux; la beauté qui vous est destinée, paroîtra cette nuit à vos regards; elle seule, peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien cher apparemment, puisque vous supportez avec tant d'impatience qu'on badine avec vous sur sa perte. Tanzaï, à qui les discours de la Fée au Chaudron, n'avoient pas promis un bonheur si parfait, sentit ses inquiétudes s'adoucir par les plaisirs que lui annonçoit la Chouette. Il crût enfin qu'une divinité brillante lui accordoit l'honneur de sa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, et qu'une Déesse s'abaissoit moins en descendant jusques à un Prince, que quantité de femmes titrées, à qui l'amour et l'extravagance, font faire tous les jours des pas plus choquants. Cette nuit qu'il alloit passer, lui paroissoit si charmante, qu'il en oublioit presque celle où la tendre Néadarné lui prodiguant tous ses charmes, l'avoit trouvé si incapable d'en profiter. Il se flattoit même que sa Princesse, qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient se trouver en proie

à ses desirs : son amour pour elle en diminua, et s'il se sentit quelques transports, ils furent tous pour la Déesse. Aveuglement ordinaire des Amans, qui sacrifient souvent à l'idée qu'ils se forment d'une conquête nouvelle, la maîtresse dont ils connoissent le plus le cœur et les charmes !

La Chouette voyant rêver Tanzaï: Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une aventure aussi flatteuse vous fait naître, mais prenez un air plus gai, votre maîtresse hait mortellement les gens taciturnes, et je sçais plus de mille Amans qui par ce défaut ont perdu ses bonnes grâces. Mille Amans ! s'écria Tanzaï, c'est une façon de parler. Non, assurément, reprit la Chouette, je n'exagere pas. Deux mille vous ont précedé, deux mille et plus, vous suivront, et ce grand nombre d'Adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la Déesse. Et sa bonté, ajouta-t-il. A ce que je vois, reprit la Chouette, vous aimez les conquêtes neuves ; je vous conseille cependant de n'être pas si délicat dans le monde, vous courriez risque d'y demeurer oisif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner, et du soin qu'on prend pour quelqu'un qui, puisqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas justifier. Je vous ai déja dit, Mademoiselle, que votre air d'aigreur, et vos mauvaises plaisanteries me déplaisoient ; finissez, ou je vous quitte. Il y a apparence que la Chouette, qui faisoit la précieuse et le bel esprit, ne s'en seroit pas tenue là, si le Cousin, Maître d'hôtel, ne fut venu annoncer qu'on avoit servi. Le Prince se mit seul à table : On imaginera facilement le goût et la magnificence du repas, l'amour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger sa gourmandise, mangea beaucoup, causant de tems en tems

avec la Chouette, quoique dans le fond, elle lui déplût. Le festin finit enfin, et le Prince le termina par son eau de Santé. La Chouette se mit à rire désagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez besoin de précaution, et cette liqueur est, sans doute, un préservatif contre vos accidens ordinaires : Quoi qu'il en soit, reprit-il, et quelle que soit sa vertu, elle échoueroit, sans doute, contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la Chouette, mais vous aurez peut-être en votre vie, des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vûe, répondit Tanzaï, ou vous avez un ridicule amour propre.





CHAPITRE XV

Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.

On vint en cet instant dire au Prince que sa Déité seroit bien-tôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle, la curiosité, un sentiment encore plus vif, le troublerent, et il se laissa deshabiller par les Chouettes, sans proferer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elle le conduisirent dans un appartement superbe, où les parfums qui brûloient dans des cassolettes d'or, embaumoient l'air, et faisoient respirer les odeurs les plus voluptueuses. Plein d'inquiétude et de desirs, après avoir traversé cinq ou six grandes pièces, il parvint enfin dans la chambre où la Déesse étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuses, soutenu par des colonnes de rubis, renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince, quoiqu'ébloui, et arrêté d'abord par un spectacle si brillant, ne laissa pas de chercher des yeux ce chef-d'œuvre si vanté; il voyoit de loin quelque chose qui se remuoit dans le lit, mais c'étoit une figure si informe, qu'il ne douta pas que ce qu'il

voyoit, ne fut la Guenon de la Divinité. Il approcha, et la Chouette se retira, après lui avoir donné le bon-soir. Tanzaï consumé de desirs, mais retenu par sa timidité, restoit à la place où la Chouette l'avoit laissé. Venez, Prince, lui dit-on, et ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne : il obéit, et se jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on se retourna, et sa surprise ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans et les dentelles, il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle, en effet, qui pour le recevoir plus décemment, avoit orné ses oreilles de Chouette, des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond maronné, garni partout de fleurs et d'aigrettes, et quoiqu'elle fut coëffée en arriere, elle avoit mis par-dessus cette parure, pour se donner un air plus touchant, une petite coëffe blanche, mouchetée de couleur de rose, avec un desespoir de même couleur, galamment noué sous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule, étoit une sorte de visage où l'on distinguoit des yeux éraillés, rouges et éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme, et couvert de verrues, alloit se perdre tendrement dans une bouche lâche et enfoncée, qui laissoit pendre des lévres violettes, et présentoit aux yeux une mâchoire dégarnie, qui, par laps de tems, avoit même perdu son coloris naturel. Ses joues pendantes reposoient mollement sur son oreiller; une quantité innombrable de mouches et d'assassins de différentes especes, couvroit une peau noire et tachetée, dont les rides et la lividité perçoient au travers de la pommade huileuse qui les déguisoit. Un esclavage de diamans et de perles à gros glands, lui descendoit sur la gorge. Ses tetons assez dociles pour pendre au moins d'un pied et demi, sortoient d'un corset garni de den-

telles frisées, et étoient noués en trois endroits avec de la nompareille couleur de rose.

Tanzaï, interdit à cet aspect, auroit fui, si la frayeur qu'il lui inspiroit, lui en avoit laissé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur insupportable, qui malgré les parfums dont la Fée s'étoit fait oindre, remplissoit toute la chambre : Ciel! disoit-il, en lui-même, voilà donc l'objet qu'on me destine! ô Néadarné! c'est donc ce que la nature a formé de plus hideux qui vous a balancée, que dis-je, qui vous a anéantie dans mon cœur! Juste Singe! quelle bonne fortune!

Si le Prince avoit voyagé, il auroit sçu que celles dont nos petits-Maîtres sont si fiers, ressemblent souvent à la sienne. Il n'étoit revenu, ni de son dégoût, ni de sa terreur, lorsqu'une voix rauque et cassée sortant de cet effroyable squelette, lui adressa ces douces paroles : vous voyez Prince ce que je fais pour vous, et quel est l'excès de ma bonté. Vous n'auriez pas dû croire après l'affront sanglant que vous m'avez fait, après la vengeance dont il a été suivi, que mes ressentimens se terminâssent à vous admettre dans mon lit.

La même main qui a causé vos larmes se présente pour les essuyer. Vous vous seriez exposé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez, et c'est dans le sein des plaisirs que vous allez reprendre votre premiere forme. Je ne sçais si trop d'amour propre m'abuse, et m'exagere votre bonheur; si les transports de tous les mortels qui m'ont vûe, ne me font pas trop présumer de mes charmes, mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne souhaitât, qui ne voulût même payer de sa vie, le sort que je vais vous faire. Je ne vous presse point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience, j'y découvre avec

la joie la plus sensible que vous ne pouvez plus supporter la violence de vos desirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre ſélicité. Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus long-tems ce spectacle, hâtez-vous de la confondre. Ah! dans des momens si doux. l'empire de la vertu devroit-il encore se faire sentir? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer.

Tanzaï demeuré immobile, n'entendit pas la moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, et il seroit sans doute, resté abîmé dans cette léthargie, s'il ne se fut senti sur la main, une griffe crochue que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler, mais considérant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, et que le moins qu'il pourroit lui en arriver, seroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandonna cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne sçavoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la Fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la peau : Quoi! Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit? Je pardonne à l'amour, l'anéantissement où je vous vois, mais il auroit déja dû céder à l'impétuosité de vos feux, et à ma tendresse. C'est donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t-elle, et si les charmes que je t'ai laissé voir, ne sont pas assez puissans pour te rendre à toi-même, essayons si ce qui m'en reste, peut te rappeller à la vie. Alors, jettant avec fureur le peu de drap qui receloit ses beautés, encore non apperçûes, et roulant les yeux avec violence, vois, barbare, dit-elle, en soupirant, vois tout ce que mon amour t'abandonne. Miséricorde! s'écria le Prince, ah grands Dieux! où suis-je? Sortant alors brusquement du lit, il se débarrassa des griffes qui le retenoient, et cherchoit à sortir, lorsque ce que le Lecteur verra dans le Chapitre qui suit, l'arrêta.



CHAPITRE XVI

Illusion : Bonheur du Prince évanoui : A quel prix on le lui rend.

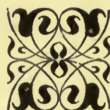
Tanzaï transporté de rage, alloit sortir de l'Appartement, lorsqu'une voix douce, et qu'il crût reconnoître, l'appella. Ciel ! quelle fut sa surprise, lorsqu'en se retournant du côté du lit, il vit Néadarné plus charmante que jamais ! O ma Princesse ! s'écria-t-il, en courant vers elle. Arrête, ingrat, lui dit Néadarné, homme sans courage ! tu ne mérites plus mes bontés. Tu sçavois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve, et tu n'a pas eu la force de la supporter. Ces apparences difformes me cachoient ; c'est moi, qui par la protection de Barbacela, sous la forme d'une Fée, t'ai débarrassé de ta fatale Écumoire ; c'est moi encore qui pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux, t'ai fait prendre de l'eau de Santé. Malheureux ! ajouta-t-elle, en versant quelques larmes, tu as trahi mes soins et mes bontés, et tu vas pour toujours rester dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Prin-

cesse ! s'écria Tanzaï, qui vous auroit devinée ? Il fit alors de nouveaux efforts pour l'embrasser, mais la Princesse et l'appartement disparurent à ses yeux, et il se sentit transporter dans la chambre où on l'avoit reçû à son arrivée. Son desespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse Chouette, qui, assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi ! lui dit-elle, d'un ton gai, sitôt de retour, une nuit passe avec vous comme une minute : Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut sans scandale vous en accorder. Je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux ! s'écrioit douloureusement le Prince, de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie ? Ah ! dit la Chouette, je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident, ou pour mieux dire, le même subsiste; cela est malheureux pour vous; car quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne ? Sçavez-vous bien ! vous qui parlez si mal-à-propos, dit le Prince avec fureur, que je vous tords le col, si vous osez encore proférer une parole. Puis revenant à lui-même, je vous demande pardon, Mademoiselle, ajouta-t-il, de ce que je viens de vous dire, mais tant d'événemens me confondent, me mettent hors de moi, que je ne sçais ni où je suis, ni si je suis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il, en finissant son recit, beaucoup de credit en ce Palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-je pas me retrouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre ? Mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposez-là est difficile, reprit la Chouette, je vais cependant essayer si mon crédit peut vous être utile : Attendez-moi ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle sortie, que Tanzaï se mit à rêver. Qui l'auroit deviné, se disoit-il, que ma Princesse eut pû

m'être offerte sous cette exécrable forme ? Hélas ! j'avois déja senti l'effet de l'eau de Santé ; déja je me reconnoissois, j'allois reparer ma gloire et mes infortunes. Mais, qui l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma Princesse m'a-t-elle fui, que retombant dans mon néant, je me suis vû aussi loin de moi-même que je l'étois. Malheureuse condition des Rois, d'être soumis malgré leur pouvoir aux injustices des Fées ! Y a-t-il rien de si bizarre que ce qui m'arrive ? Ma destinée dépend d'une vile Ecumoire ! Ah ! si jamais mon Histoire est écrite, qui pourra y ajouter foi ? Ou si elle trouve de la crédulité, quel sujet d'entretien, pour les siécles à venir ? Sans la Chouette qui vint interrompre ses réflexions, il les auroit peut-être poussées plus loin. Eh bien, divin Oiseau, lui dit-il, mon malheur est-il sans remede ? Je tremble que vos soins n'ayent été inutiles. Vous êtes plus heureux que vous ne pensez, lui dit-elle en souriant ; on vous pardonne, ce n'est pas sans peine, mais enfin vous pouvez encore tenter l'aventure, le champ vous est ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Néadarné ? Ah Dieux ! Prince, reprit-elle, ce sera en effet, Néadarné, mais toujours sous la forme de Concombre. Vous frissonnez ! Consultez-vous, votre premier refus vous coûte déja assez, prenez garde au second. Si d'abord, vous aviez surmonté votre repugnance, et que la Fée prétendue vous eut reçu dans ses bras, à peine y auriez-vous été, que la Princesse auroit pris sa place. Actuellement cela est devenu plus difficile ; il faut que vous souteniez beaucoup de fois l'épreuve prescrite, avant que de voir la Métamorphose. Hem ? que dites-vous ? dit Tanzaï, que parlez-vous de beaucoup de fois ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous m'entendez, dit la Choutete, beau-

coup de fois, cela se comprend ? On ne peut pas moins, répondit le Prince. *Beaucoup de fois*, n'offre point de nombre déterminé. Dame, reprit la Chouette, ma pudeur ne me permet pas de m'exprimer plus clairement. Votre pudeur ! repliqua-t-il; eh bien ! ce que votre pudeur ne vous permet pas de dire, la mienne ne me permet pas de le deviner. Il faut donc prendre cela sur moi, répondit la Chouette en affectant de rougir; mais en vérité la langue est pour de certaines choses, d'une stérilité si grande, que ce seroit en vain qu'on voudroit chercher des équivalens. Ici sur-tout, ils seroient d'autant plus déplacés, à moins qu'ils ne fussent d'une clarté singuliere, qu'il est très-important que vous m'entendiez bien. Figurez-vous donc que ce *bien des fois*, que vous ne comprenez pas, c'est comme si je vous disois treize fois. Treize fois ! s'écria Tanzaï ! Allez, on n'y pense pas; ce seroit tout ce que je pourrois faire, si la Princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Néadarné, la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur : Vous me rendez là de plaisans services; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut, dit la Chouette, c'est le dernier mot; mon zèle ne doit pas vous être équivoque, je ne gagne rien sur ce marché-là ! Treize fois, s'écria encore le Prince. Comment, dit-elle, vous vous effrayez de ce dont l'homme du monde le plus décredité, s'acquitteroit sans peine. En effet, reprit Tanzaï, je voudrois bien, pour ce que vous faites pour moi, que vous le sçussiez par experience. Encore un coup, reprit-elle, déterminez-vous, c'est une honte que si peu de chose vous arrête; j'avois dans le fonds, meilleure opinion de votre valeur. Écoutez, dit le Prince, vous sçavez qu'il y a quantité de choses que les circonstances seules rendent pénibles, et vous avouerez avec

moi, que le figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, condui-sez-moi, et que le ciel m'assiste. La Chouette le prenant par la main, le mena dans l'appartement des délices, plus troublé, et plus desagréablement occupé que la premiere fois.





CHAPITRE XVII

Nuit délicieuse de Tanzaï.

De quelque courage que le Prince se fut armé, il frissonna en revoyant Concombre. Prince, lui dit-elle, recouchez-vous, et venez mériter votre grace, ou combler vos malheurs. Tréve de harangue, repartit-il brusquement, le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous, et le seul de mes desirs, d'en sortir le plustôt que je pourrai. Ainsi point de complimens; il vous siéroit mal de m'en faire, après l'état où vous me réduisez. Mais, quelle fureur vous tient de vouloir que je passe une nuit avec vous? La repugnance que je vous montre ne devroit-elle pas vous en guérir? S'il est vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi, ne devroit-il pas vous suffire, pour le bannir, que je réponde mal à vos sentimens? Et si vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Ecumoire, est-ce à moi que vous devez votre courroux? Prince, reprit Concombre, vous parlez le mieux du monde, et vos discours me persuaderoient, s'il pouvoit être de quelque utilité que je

fusse convaincue de ce que vous me dites. Ce n'est ni l'envie que j'ai de vous punir, ni un mouvement d'amour qui vous met aujourd'hui dans mes bras, l'ordre du destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi, qu'elle n'est pénible pour vous. Croyez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme, qui n'y est point appellé par mon choix ? Pensez-vous qu'on s'abandonne sans regret aux transports de quelqu'un qui nous est indifférent ? Est-il rien de plus cruel pour une femme sensible, et née avec de la vertu, que d'essuyer des caresses que son cœur n'avoue pas ? Quant à ces transports et ces caresses dont vous parlez, puisqu'elles vous font tant de peine ; je puis, dit Tanzaï, vous les épargner ; je ne suis pas assez impoli pour vous ravir des faveurs aussi précieuses que les vôtres. Oh non ! dit la Fée, je suis soumise aux volontés du destin, et ma résignation m'aidera. Vous étiez tout-à-l'heure, reprit Tanzaï, plus emportée, et moins devote ; mais quoi qu'il en soit, on m'a promis Néadarné, et je ne commence point que je ne la voye. On vous l'a promise, à la vérité, reprit Concombre, mais vous sçavez à quel prix. Allons donc, dit le Prince, qui, malgré lui, se sentoit renaître ; mais il faut aimer bien éperduement pour se soumettre à ce qui m'arrive. Alors se bouchant le nez, fermant les yeux, il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit, du devoir prescrit. La Fée pour le lui rendre plus facile, soupiroit tendrement, et s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré son indifférence, tous ces noms emportés que l'amour inspire. Elle faisoit succéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abattement : On assure même que pour lui prouver plus de sensibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de suite

(chose surprenante, et qui n'est pas celle de cette Histoire qui peut choquer le moins) la moitié de son martyre, et l'eau de Santé, agissant miraculeusement, le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude, lorsque la Fée le pria de suspendre ses travaux, et de la laisser respirer.

Le Prince l'ayant satisfaite. Voyez-vous, Prince, lui dit-elle, je ne suis pas de ces femmes sans delicatesse, qui n'estiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation tendre, que le sentiment anime, que ces voluptés honteuses que les amans ordinaires recherchent sans cesse. Combien dites-vous qu'il vous reste à faire de cette nuit? Sept, reprit-il brusquement. Ce que je vous demande là, repartit-elle, n'est pas que je m'en soucie. Si j'en étois crue, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reste sept, je crois que vous vous trompez. Il se peut bien, reprit-il, je compterois au moins sur neuf d'acquittés. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte, j'étois moins égarée que vous, et je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'est pas vrai, dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas de disputes là-dessus; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, et j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement, vous valussiez d'aucune façon, ce que vous valez aujourd'hui. Vous sçavez mieux que personne, reprit Tanzaï, pourquoi je vaux tant, et le présent qu'on m'a fait de l'eau de Santé, est une précaution que vous avez prise pour vous-même : Mais, en conscience, ne devriez-vous pas me remettre le reste. Cela ne se peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai où je suis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah

barbare ! s'écria le Prince, qui se sentit décroître, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, et votre main pour opérer ce que je sens, n'avoit pas besoin de magie. Le discours est tendre, dit Concombre, et c'est le moyen d'obtenir grace ! Si vous n'êtes point généreuse par rapport à moi, soyez-le du moins, dit Tanzaï, par rapport à vous-même. Je suis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croyez, et vous verriez que je puis de cette main que vous méprisez tant..... Eh de grace ! s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré sa peur, la Fée lui tint parole, et lui qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée. Il étoit enfin arrivé au douzième inclusivement, sans qu'il vît Néadarné, et il en témoigna sa surprise à Concombre. C'est apparemment, dit-elle, que son recouvrement est attaché au nombre mystérieux de treize. Je vois assez, reprit-il, qu'on ne l'a pas mis à bon marché, mais finissons. Le Prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné, mais ne la voyant point paroître : Que veut donc dire ceci ? demanda-t-il. Pourquoi ne vois-je pas Néadarné ? M'auroit-on trompé ? Hélas ! Prince, dit la Fée, vous vous êtes trompé vous-même, vous avez mal calculé. Oh corbleu ! dit Tanzaï, il ne faut pas être un *Barême* pour sçavoir compter jusques à treize, ils y sont bien.

Mais le moyen, reprit-elle : Vous voyez bien que cela ne se peut pas, vous auriez Néadarné en votre pouvoir, si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même, cher Prince ! prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu, dit-il, c'est qu'il n'y en a point. Enfin, reprit-elle, par votre obstination, vous ne verrez point Néadarné ; et par un esprit de ménage mal entendu, vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel ! s'écria-t-il, me

laissez-vous en proie à l'injustice? Et faut-il.... Mais hélas! peut-être avez-vous raison? Je ne vois point Néadarné, et son absence suffit pour me convaincre: Voyons donc, si je puis m'en tirer. Tanzaï excedé de fatigue, eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fut pas cette fois plus heureux que les autres, et reconnoissant combien inhumainement on l'avoit trompé, il se jetta avec fureur sur Concombre, dans le tems qu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La Fée, en se débattant avec force, se retira des mains de Tanzaï, après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau, et lui avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures; puis s'élevant au plafond: Ne compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver, ne sont, ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai, à la vérité, rendu ce que tu desirois avec tant d'ardeur, mais prends garde qu'il ne te soit inutile, et souviens-toi long-tems de ton infernale Ecumoire. Ah! Perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore?

En cet instant, la Fée et le Palais disparurent à ses yeux, et lui, aussi honteux que fatigué de sa bonne fortune, trouva ses habits, son Ecumoire, et son cheval dans cette même Forêt où il avoit rencontré la Fée au Chaudron. Il s'habilla promptement, formant dans sa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre et de la Chouette, et reprit le chemin de Chéchian, très-disposé à garder à Néadarné, la fidélité la plus exacte, puisque les plaisirs dérobés, lui réussissoient si mal.





CHAPITRE XVIII

Le moins amusant du Livre.

PENDANT que le Prince opéroit ces étonnantes merveilles, l'on n'étoit pas plus tranquille à Chéchian, qu'il ne l'avoit été dans le Palais de Concombre. L'affaire de Saugrenutio y faisoit grand bruit. Les Sacrificateurs, et les Etats étoient convoqués. Le Roi sensible aux déplaisirs de son fils, et croyant qu'ils ne seroient terminés que quand Saugrenutio auroit léché l'Ecumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné jusques au Patriarche, qui autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le Grand-Prêtre, avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ses vûes. Saugrenutio n'ignoroit pas que du côté de la Noblesse, il n'auroit aucunes ressources. Cet Ordre de l'État, attaché à la personne du Souverain par des raisons de politique et d'intérêt, n'auroit pas voulu, sans doute, agir contre ses maximes dans une occasion où il auroit choqué, et sans fruit particulier, la Majesté du Prince. Les Sacrificateurs qui n'attendoient leurs

dignités, que de leur servitude auprès du Patriarche, n'avoient garde de lui manquer, dans une occasion où leur complaisance pour lui, pouvoit leur être utile. Le peuple ignorant et superstitieux, accoutumé à regarder les Decrets du Patriarche, comme des Decrets des Dieux mêmes, auroit craint d'attirer leur colere sur lui, en prenant le parti de Saugrenutio dans une occurrence où la Religion ne lui paroissoit pas assez intéressée.

Quel moyen restoit-il donc au Grand-Prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit? Haï de la Noblesse, avec laquelle sa hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions : Détesté des Sacrificateurs, jaloux du rang qu'il occupoit; méprisé du peuple, qui étoit scandalisé de l'entendre jurer, et de lui voir faire des chansons. Mais le moyen aussi d'obéir? La honte de lécher l'Ecumoire, la douleur qu'elle lui causeroit, le triomphe du Roi, toutes ces considérations l'agitoient tour à tour, et quoiqu'il demeurât ferme dans la résolution de desobéir, il ne voyoit pas comment il pourroit resister à tant de forces réunies contre lui. Il étoit encore à ne sçavoir quel parti prendre, lorsque le Patriarche arriva à la Cour, précédé d'un Decret terrible par lequel il étoit prescrit à Saugrenutio de lécher l'Écumoire. Il finissoit par une courte et fraternelle exhortation de se soumettre, et de ne pas laisser armer contre lui la justice divine et humaine.

Saugrenutio atteré par ce Decret; alloit fuir, lorsqu'une imprudence du parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent (soit qu'il en eut sujet ou non) des Sacrificateurs de Chéchian, les menaça de les joindre à leur chef, et de leur faire aussi lécher l'Ecumoire. Comme ce Patriarche étoit un homme violent et absolu dans ses volontés, les Sacrificateurs craignirent

pour eux-mêmes, et le péril commun les réunit à Saugrenutio. Il y eut donc chez lui une assemblée secrete où il fut conclu qu'on chercheroit à se faire des Partisans. Ces séditieux penserent, avec sagesse, qu'il falloit pour s'attacher le peuple, lui faire croire que l'Ecumoire devenoit une affaire générale, et que personne dans le Royaume, sans en excepter le Roi, ne seroit exempt de la lécher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient, en avoient attendu. Ils trouverent de la crédulité, formerent de la crainte, et parvinrent enfin jusques au Roi. Céphaès en fut allarmé, il connoissoit le caractere entreprenant du Patriarche; cent fois il avoit eu à se plaindre de son audace, cent fois aussi il avoit voulu l'en punir : il lui paroissoit cruel de laisser à portée de blesser la majesté du Trône, une puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois, et sans cesse leur manquer : mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit crû d'ailleurs, qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutumant les Sujets à obéir, les rendoit plus dociles à ses volontés, et plus fidéles à leurs sermens. Un peuple sans Religion, est bien-tôt sans obéissance. S'il ne connoît point de Dieux, s'il n'en craint pas, les Loix humaines ne sont plus rien devant lui; il devient son Législateur, son caprice seul fait la regle, il n'éleve, que pour abattre. Incessamment revolté contre son propre ouvrage, son génie en proie aux nouveautés, le fait courir sans cesse de projets en projets; sans crainte pour l'avenir, ou il anéantit absolument le souvenir des Dieux, ou il envisage de si loin leur colere, qu'à peine pense-t-il qu'elle soit à craindre. Un peuple qui se conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard

de ses Rois ; les regarde comme un présent de la divinité, et n'imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger, ou de discuter seulement la nature de leur autorité, et d'y donner des limites. Mais aussi, plus superstitieux que religieux, moins vertueux que timide, plus crédule qu'éclairé, une idée mal-entendue de la Religion le mene loin : plus frappé du culte extérieur, que de l'existence de la Divinité, plus soumis à ses Ministres, qu'à elle-même, il les croit lésés où on leur fait justice ; et le Roi, victime des préjugés des Sujets, n'ose sortir d'esclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où sa personne et sa dignité seroient également compromises. Céphaès convaincu de la vérité de ces principes, avoit cherché peu-à-peu à limiter le trop grand pouvoir du Patriarche, et à le borner aux fonctions purement spirituelles. Pour ôter à la Capitale un sujet de remuer, il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vûe cette idole, elle en fut moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'est pas de la sagesse du Souverain d'écarter de sa personne. un Sujet qui partage, en quelque façon, son autorité. Le Patriarche, dans le séjour qui lui étoit assigné, brilloit seul : A Chéchian, il étoit obscurci par la lumière du Trône, et les Sujets, en le voyant contraint de rendre hommage au Roi, sentoient à quel point il lui étoit subordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir envie de former. Un seul regard du Maître les pouvoit dissiper, au lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des peuples, et accréditoit ses cabales par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vû les tracasseries qu'il avoit faites au Patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger.

Cependant il lui paroissoit bien extraordinaire qu'on voulût aller jusques à lui faire lécher l'Ecumoire. La Fée Barbacela n'avoit appellé que le Grand-Prêtre à cet honneur, mais cette Fée ne paroissoit point, son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interprêter, et l'étendre; enfin, il avoit peur. Il resolut cependant, en cas que l'on prit pour pretexte l'honneur de la Religion, de rejetter sur le Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, et de l'obliger à lécher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorsqu'il revit le Patriarche, il ne lui fit pas bonne mine. Le Patriarche de son côté, bouda le Roi, et le premier fruit de l'artifice de Saugrenutio fut de jetter entr'eux les semences d'une division qui ne lui pouvoit être qu'utile.

Le Grand-Prêtre s'apperçut aisement de l'état de trouble où l'on étoit à la Cour. Eh bien! dit-il à ses alliés, eh bien! Nous les tenons. C'est demain l'ouverture de l'Assemblée, mais ne nous démentons pas. Le peuple est pour nous; les femmes à qui j'ai fait une description monstrueuse de l'Ecumoire, jurent qu'elles n'obéiront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'est jamais que les foibles que l'on insulte. D'ailleurs, que craignons-nous? Le Prince n'est pas de retour? l'Ecumoire qui voyage avec lui ne lui sera peut-être jamais ôtée : Qui sçait même, si jamais on les reverra? Nos ennemis désunis entr'eux ne peuvent plus nous porter de coups certains. Occupés à se garder l'un de l'autre, leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons, Messieurs, buvons, ajouta-t-il, et que le Ciel nous protege, peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inspirera quelques pensées salutaires.

A ces mots les Sacrificateurs se mirent saintement à

table. Comme Saugrenutio ne prenoit jamais que là ses résolutions, on y fut long-tems. Par bienséance cependant, on en sortit vers le matin, et chacun des conviés les yeux baissés, et la marche indécente, retourna chez soi, après avoir promis au Grand-Prêtre de bien seconder ses intentions.





CHAPITRE XIX

Bagatelles trop sérieusement traitées.

Telle étoit la disposition des esprits, lorsque l'on ouvrit l'Assemblée. Saugrenutio y parut avec une contenance assurée. Le Patriarche commença par un discours empoulé, et qui pour avoir été préparé dès long-tems, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueusement à Saugrenutio, quand le Ciel parle, il est inutile de se rendre sourd à sa voix. Votre résistance à ses volontés, vous rendra coupable, et nous forcera d'employer contre vous, l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre dignité, est la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs, cette voix céleste nous portera contre un Ministre rébelle à ses devoirs? Plaise, pourtant! s'écria-t-il, plaise! au suprême Singe qui reçoit tous les jours votre encens, d'illuminer votre cœur. Puisse-t-il toucher votre ame endurcie, et retarder sa vengeance! Désarmé par les ardentes prieres que nous faisons tous pour votre conversion, qu'il daigne vous

porter à donner un exemple nécessaire d'une entiere soumission à ses ordres! Allons, dit-il, d'un air de douleur, rapportons le fait, et instruisons promptement le procès. Alors l'Orateur se leva, et raconta avec l'exactitude la plus scrupuleuse, au hazard d'être long, l'Histoire de l'Ecumoire : et l'ordre de la Fée Barbacela, de la faire lécher au Grand-Prêtre, fut plus exageré, qu'oublié. Pendant ce recit, qui fut long, Saugrenutio et ses adhérens se confirmerent dans la résolution de désobéir. A peine fut-il fini, que le Patriarche se leva, et parla bas au Roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, lui dit Céphaès, croyez-vous qu'il obéisse? Oui, répondit le Patriarche, et il ne sera pas le seul. Le Roi s'imagina alors que le Patriarche l'avoit regardé, et que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment, dit-il en colere, il ne sera pas le seul! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici : Prétendriez-vous que je léchasse l'Écumoire, moi? Fi donc, reprit le Patriarche : Mais pourtant, ajouta-t-il, cela n'en seroit pas plus mal, et si vous le faisiez, vos Sujets n'auroient plus rien à dire. Mais répondit le Roi, mes Sujets n'ont que faire à tout ceci : je vous ai déja dit que la chose ne regardoit que Saugrenutio. Votre Majesté le croit, répondit le Patriarche : mais telle est la nature de l'Ecumoire; qu'elle devient un mystere et un objet de vénération ; elle n'est plus une affaire particuliere. Oh! tant qu'il vous plaira, reprit Céphaès, mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'est ce que nous verrons plus à loisir, dit le Patriarche; cependant, Sire, vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors se tournant du côté de Saugrenutio, il lui conseilla d'obéir. Monseigneur, dit Saugrenutio, je n'en ferai rien. Puis donc, dit le Patriarche, d'un air contrit, puisque ce rebelle veut toujours l'être, nous le déclarons

déchu de ses dignités. Ordonné à lui de remettre entre les mains du Roi, la culotte de peau d'Ours; et entre les nôtres, le manteau de peau de Canard, et l'aigrette de Papier marbré, dont avant sa perversion, notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux Sacrificateurs, profitez de cet exemple, et par une prompte obéissance envers l'Ecumoire, prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'éleverent; mais le Roi et le Patriarche sortirent de l'Assemblée, après avoir ordonné qu'on dressât un Acte authentique de ce qui venoit d'être résolu. La Noblesse triomphoit de l'abaissement des Sacrificateurs, lorsque Saugrenutio prenant la parole.

Vous me voyez consterné, Messieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleversement des loix. Il n'est plus ! ce tems heureux où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée; le souvenir qui nous en reste, ne sert qu'à augmenter notre douleur; nos regrets ne peuvent nous le rendre : Abandonnés à la servitude; faits à l'abaissement où l'on nous réduit, nous ne pouvons nous excuser aux yeux de l'univers, qu'en perdant la mémoire de notre ancienne splendeur. Eh! à quoi nous serviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable? Les voilà donc ces fiers Chéchianiens qui remplissoient le monde entier de leur gloire! Voilà ce peuple si fameux! une vile Ecumoire fait trembler ces augustes mortels! Anciens Défenseurs de l'État, ajouta-t-il, en adressant la parole à la Noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours : l'avilissement où je vous vois, m'instruit de votre foiblesse; pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté, mais brûlez ces Fastes célébres qui vous ont

conservé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiser des exemples de vertu, ils vous seroient inutiles. Qui ne rougit point de sa servitude, ne mérite pas de sçavoir qu'il y a eu des hommes libres. C'est donc à vous Ministres sacrés! C'est à vous seuls de faire disparoître l'injustice. Qu'avons-nous à craindre? Et quand nous pourrions succomber, la mort nous doit-elle plus effrayer, qu'une vie condamnée à un opprobre éternel. Vengeons l'honneur de nos Autels: Donnons à cet état abattu, des exemples de courage dont il puisse profiter. Mourons s'il le faut, mais mourons en Citoyens; utiles à notre Patrie jusques dans nos derniers instans, montrons-lui du moins comme on sçait se délivrer de la servitude. Victimes perpetuelles de l'ambition du Patriarche, nous ne vivrions que pour voir sans cesse renouveller nos affronts. Car, que sert-il de nous flatter. Et quelle espérance pourrions-nous nourrir, sans témérite? Nous est-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entreprises? Est-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée souffre de ses projets? Ouvrons notre Histoire, et sans chercher des traits plus odieux, souvenons-nous seulement des desordres que causa, il y a six cens ans, le Patriarche *Hinhohu-Yalucha,* quand il voulut nous faire baiser la queuë d'une Pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un siécle après, par l'établissement des Moustaches quarrées, sous le Patriarche *Onfoucho?* Que n'a point produit l'obstination de *Rimachou*, lorsqu'il vouloit abolir le Potiron Sacré? Cet Etat enfin après les plus cruelles séditions, commençoit à respirer. Les Patriarches plus éclairés, plus soumis aux Loix, plus sensibles à l'honneur de la Religion, ne proposoient plus d'opinions scandaleuses; un Soleil plus pur nous éclairoit. Hélas! tranquilles à l'ombre de

nos Autels, nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais, ô grands Dieux! quelle étonnante révolution! et sur quoi est-elle fondée? Une Fée apporte une Ecumoire. Il est important, dit le Prince, que je l'avale, après que la Vieille du monde la plus hideuse l'a reçûe dans sa bouche. C'est, ajoute-t-il, un ordre qu'il a reçû de cette Fée. Son mariage, sans cette cérémonie, ne sçauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas blesser la décence du rang que j'occupe, qu'à mes intérêts particuliers, je refuse. Le prince tombe dans des accidens peu ordinaires, on m'en fait un crime. Un Patriarche donne un Decret injuste : Bien plus, on assemble contre moi tout l'Etat, on me prononce le Jugement du monde le plus inique, et non content de m'avilir, on porte l'audace jusques au corps entier des Sacrificateurs, à qui l'on veut faire lécher l'Ecumoire : Tous les ordres du Royaume sont enveloppés dans ma disgrace. Eh! qu'ont-ils de commun avec moi? Supposé que j'aye dû lécher l'Ecumoire, étoit-il nécessaire qu'ils le fissent? Le Prince n'a nommé que moi : D'ailleurs qu'on me montre l'ordre de Barbacela : Une chose de cette consequence pouvoit être mieux établie. Si le Prince est crû si aisement sur sa parole, tous les jours il aura des idées nouvelles, et que sçais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lécher. Mais, supposé qu'à présent je voulusse obéir, où est-elle cette Ecumoire? Le Prince et elle tiennent ensemble; où les retrouver? Et quel crime commettrois-je en attendant leur retour? Cependant, on me deshonore, on me dépose, on m'ôte les marques de ma dignité. Plus heureux de tout perdre, que d'obéir, je bénis les Dieux du courage qu'ils m'ont inspiré. Plus illustre dans ma retraite, que je ne le serois en possedant honteusement les biens qu'on m'en-

leve, je ne verrai pas du moins l'esclavage de mes compatriotes. Car, ne vous flattez pas, ajouta-t-il, en parlant aux Grands; votre criminelle complaisance ne vous sauvera pas de l'Ecumoire Je n'ignore pas, je vois même en frémissant, que plus sensibles aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la Religion, vous jouissez avec un plaisir secret du malheur qui nous accable. Ah! réunissons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous ménace, et si vous n'êtes émus par aucune considération, que celle de votre gloire vous soutienne. Généreux Chéchianiens! il est dans la servitude deux malheurs qui se succedent : Le premier est d'y gémir; l'autre, quand même elle ne subsiste plus, de se souvenir de sa honte. Ah! rappellez votre courage. Brisez les fers qu'on vous impose, ils disparoîtront quand vous ne les baiserez plus. On ne jette dans l'abaissement, que ceux qu'on croit capables d'y rester. Nous avons les maux présens qui nous environnent, une magnanime résolution nous peut seule sauver des nouveaux coups qu'on nous prépare. Sécouons ce joug odieux sous lequel nous avons si longtems fléchi! Que ce peuple témoin de nos affronts, le soit enfin de notre vengeance! Nous serons craints dès que nous voudrons l'être; effaçons des Decrets offensans qu'a dicté l'inimitié et l'injustice, je vous réponds du succès. De quoi ne sont pas capables des hommes qui combattent pour leurs Dieux et pour leur liberté?

Il dit, et les États déja d'accord de sa condamnation, se partagent. Différens avis s'élevent. Les plus superstitieux émus par le discours de Saugrenutio, croyent en effet que les Dieux sont interessés dans cette affaire, se rangent de son parti, et crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le Roi et le Pa-

triarche, veulent que le Grand-Prêtre soit bien jugé, et prétendent faire passer l'Acte qui le condamne lui et les Sacrificateurs. La dispute s'échauffe, l'Assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé, et craignant pour lui, se déclare pour Saugrenutio. Le Patriarche redoutant une émeute générale, suspend ses coups, et accorde du tems au Grand-Prêtre, qui satisfait d'avoir différé sa perte, se croit sauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer; qu'avant que l'affaire de l'Ecumoire fut décidée, il ne pourroit plus être inquiété là-dessus, et que ce seroit, vraisemblablement, une mortification qui tomberoit sur son Successeur...





CHAPITRE XX

Retour du Prince à Chéchian.

Ces troubles agitoient encore la Capitale, lorsque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage? disoit-il en lui-même : avouerai-je à Néadarné que c'est dans les bras de Concombre que je suis rentré dans mes droits? De quelle maniere lui raconterai-je une chose si mortifiante pour sa tendresse? Imaginera-t-elle que je puisse mériter d'être plaint? S'il lui en arrivoit autant, pourroit-elle compter sur mon indulgence? Mais elle sçait de quelle espece étoit mon malheur? En lui donnant des preuves qu'il a cessé, pourrai-je me dispenser de lui dire pourquoi? Eh! quelle seroit sa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas, si je lui faisois part de toutes les idées qui m'ont occupé? Si elle sçavoit que mon cœur lui a été infidéle : Que pendant quelques instans, tout rempli d'une autre, je me suis prêté, j'ai même été au-devant du malheur qui m'étoit préparé? Si elle peut me pardonner d'avoir passé une nuit dans le lit de Concombre, me pardonneroit-elle

d'avoir pensé qu'une autre qu'elle, pouvoit me rendre heureux? Ah! cachons ma honte à Chéchian, paroissons-y rétabli : Mais puisse-t-on n'y sçavoir jamais quel remede m'a rendu à moi-même. Tanzaï, en raisonnant ainsi, se rapprochoit de ses Etats, et il revit enfin ces murs si désirés de Chéchian, après en avoir été absent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes Vielles avertissant le peuple, les illuminations, les cris de joie, et les transports les plus outrés, annoncerent au Roi que le Prince rentroit dans la Ville. Néadarné, saisie du mouvement le plus tendre, s'évanouit : Elle étoit encore dans cet état lorsque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaisir qu'il avoit de la revoir, céda pour quelque tems à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné! ma chère Néadarné! s'écrioit-il, ah! ne devois-je vous retrouver que pour trembler pour vos jours? Cruelle Fée! étoit-ce là les malheurs dont tu me menaçois? Néadarné, à la voix, et aux baisers redoublés de son époux, ouvrit les yeux, et l'embrassant à son tour, ô Tanzaï! ô repos de mes jours! est-ce donc vous que je revois! que votre absence m'a coûté de larmes! hélas! le plaisir seul de votre retour, peut égaler la douleur que votre départ m'a causé. Ils n'auroient point fini leurs regards, et leurs transports, si le Roi impatient de sçavoir comme étoit le Prince, ne les eut interrompus pour s'en instruire : Sire, lui dit-il, cette Ecumoire rattachée à ma boutonniere vous annonce qu'elle ne m'incommode plus, et je suis le plus trompé du monde, si la Princesse interrogée demain, ne vous donne sur le reste, des nouvelles fort satisfaisantes. Le Roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait, lorsque les Courtisans entrerent en foule dans l'appartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzaï, ne

leur avoit pas permis de différer leur hommage. Saugrenutio y arriva avec eux, non que le même desir le pressât, mais pour sçavoir seulement, si par hazard, le Prince n'auroit point perdu son Ecumoire. Il pâlit en la revoyant, et Tanzaï ne put assez se contraindre, pour le bien recevoir : il attribuoit toujours à son refus les malheurs qui lui étoient arrivés, et le dernier de tous, lui étant le plus sensible, il avoit résolu de lui en faire tôt ou tard, porter la peine. Ce fut pour commencer, que devant lui, il s'informa de ce qui s'étoit passé, et si un sujet rebelle ne seroit pas enfin puni. Le Roi en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée, l'assura de l'obéissance de Saugrenutio, qui, mécontent de ces discours, sortit, persuadé que le Roi en auroit le démenti. Les Courtisans congediés après lui; Céphaès, et les deux époux, souperent à leur petit couvert. A présent que nous sommes en liberté, racontez-nous, mon fils, dit le Roi, l'Histoire de votre desenchantement. Elle est singuliere, reprit le Prince, d'un air embarrassé, et je vous surprendrai beaucoup, sans doute, quand je vous dirai que ce grand ouvrage, est celui d'un songe. D'un songe! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le songe, et à quoi bon vous faire voyager? vous auriez dormi ici tout aussi bien qu'ailleurs : Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce songe? Sire, dit-il, et vous, Princesse, après avoir parcouru des pays immenses, je parvins enfin dans une Forêt. Alors il raconta, sans y rien changer, l'aventure de la Fée au Chaudron. Aprés avoir quitté cette Fée, poursuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler : Ne pouvant y résister, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été surprenant que mon imagination échauffée ne l'eut pas pris pour objet. Ces

idées produisirent un songe, dans le desordre duquel je me crus transporté dans un Palais magnifique : des Chouettes y parloient; j'y étois superbement reçu; je crûs y voir Concombre, qui, pour dédommagement de l'Ecumoire, me demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorsqu'on assure qu'en dormant, nous dépendons si peu de nous-mêmes, que l'objet du monde qui nous est le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous, et la répugnance qu'elle m'inspiroit, notre intérêt mutuel me faisoit céder à ses desirs. Je me suis enfin reveillé, rempli d'effroi, mais pénétré de joie en même tems, quand il m'a été impossible de douter de mon rétablissement. Seigneur, dit alors Néadarné, ce songe est bien suivi, et son effet me paroît admirable. Croyez-vous que ce ne soit qu'une illusion? Le moyen d'en douter, reprit le Prince, quand à mon reveil, je me suis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi : Mais, Princesse, ajouta-t-il, il est tard, mon pere, depuis une heure combat le sommeil, il devroit lui donner les momens qu'il nous accorde, et je ne sçais si la nuit sera assez longue pour me laisser le tems de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y pensois pas, reprit le Roi : Allez, mes enfans, Dieu vous garde des Fées. Le Prince, après avoir donné le bonsoir à son pere, enleva Néadarné dans ses bras, et se renferma dans son appartement pour y goûter ces plaisirs auxquels il avoit sacrifié tant de choses.





CHAPITRE XXI

Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.

Le Prince, pénétré d'amour, et plein de la plus vive impatience, se crut à la fin de ses malheurs, quand il se vit si près de posséder l'aimable Néadarné. Il éprouvoit, outre les desirs dont on est animé auprès de ce qu'on aime, cette fureur de jouir, cette ardeur inquiéte que l'on sent pour un bien dont on se voit maître, après des traverses qui faisoient craindre de ne le posséder jamais. Au milieu des plus vifs transports, le souvenir de cette premiere nuit qu'il avoit trouvée si triste, lui faisoit craindre pour la seconde un sort aussi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'esprit, et moins il sçavoit de quelle maniere elle exerceroit sa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit, mais modérement, contre Barbacela. Voyez, disoit-il, à quoi me sert sa protection ? Elle me donne une Ecumoire; c'est, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le destin me prépare, et c'est précisement la

source de tous ceux qui m'accablent; sans elle, je n'aurois pas fâché Concombre, et au lieu de me soulager, elle me laisse là. Voilà une belle façon de proteger? Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens, quand je n'aurai plus besoin de son secours. Pendant qu'on deshabilloit la Princesse, il faisoit toutes ces réflexions, enfin il pensa tant aux Fées, qu'il se souvint de la Fée au Chaudron. Sur le champ, il courut à son cabinet, voir si elle lui avoit tenu parole sur l'eau de Santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une, mais non, dit-il, après, je n'ai besoin auprès de Néadarné, que de ses charmes; cependant la force de cette eau ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choses étonnantes; si c'est une supercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles? D'ailleurs, Néadarné à qui je n'ai que faire de découvrir ce secret, ne s'en estimera que davantage, et sans compter l'idée qu'elle se fera de moi, il est toujours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ses appas. De façon ou d'autre, l'amour y gagne, et quoi que m'ait dit Néadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaisirs qu'elle traite d'indécens, je suis sûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raisons lui paraissant valables, il but la bouteille qu'il avoit décoëffée, et rentra dans l'appartement de la Princesse, comme ses femmes en sortoient. Néadarné accablée d'une douce langueur l'attendoit, et Tanzaï pressé de se rendre heureux, ne la fit pas long-tems attendre. Néadarné déja accoutumée à se trouver entre les bras du Prince, fit pour cette fois plus valoir sa tendresse, que sa modestie. Agitée des plus ardens transports, elle livra tous ses charmes à son amant, qui dans un plus grand désordre

qu'elle-même, s'amusa moins à les considérer que la première fois. L'amour dans les tendres caresses qu'il leur inspira, ne leur laissa pas la faculté de parler, à peine leurs soupirs pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzaï en chercha de plus grands, tous deux enfin possédés d'une douce fureur; l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle se plaît encore à augmenter, se livrerent à leur yvresse. Les cris douloureux de Néadarné, et la résistance qu'il trouvoit, l'étonnerent moins qu'ils ne le flatterent; quelques instances qu'elle lui fît, quelques larmes qu'elle versât, il ne songeoit qu'à achever son triomphe : il auroit été inflexible, si Néadarné enfin évanouie de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eut allarmé. Tout troublé qu'il étoit il ne songea qu'à la secourir ; ce ne fut pas sans peine qu'elle revint à elle. Le recit qu'elle fit au Prince, des douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle assuroit s'être fait, l'obligerent à juger par ses yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut sa douleur! quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'intéressoit le plus. C'est pour ce sejour enchanté, un changement si peu ordinaire, qu'il ne faut pas s'étonner si le Prince en fut surpris. La Princesse, le voyant interdit, lui en demanda la cause. Tanzaï, pour toute réponse, lui prit la main, et la lui porta où il regardoit. Ah Ciel! s'écria-t-elle, la maudite Fée se venge aussi de moi. Cher Prince! sous quels auspices notre union a-t-elle été formée? Mais, comment ce malheur est-il arrivé? Chere Néadarné, dit le Prince, il y avoit si peu à faire que ce n'est pas là ce qui me fera admirer le pouvoir de la Fée. Malheureux que je suis! continua-t-il, d'éternels obstacles s'opposeront-ils à notre bonheur? Me voilà donc

privé pour jamais du plaisir de vous posséder? Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remede, n'y en auroit-il pas pour le mien? Je consens, reprit Tanzaï, que cette espérance me reste, mais en me faisant entrevoir un bonheur à venir, détruisez-vous ma peine présente? Ne me serai-je trouvé tant de fois sur le point d'être heureux, que pour sentir plus vivement l'impossibilité de le devenir? Ah Prince! reprit Néadarné, pensez-vous que cet accident ne soit rien pour moi? Ma tendresse ne me le rend-il pas plus douloureux, peut-être qu'à vous-même? Croyez-vous, qu'il ne me soit pas bien sensible, que mon amour ne vous refusant rien, le vôtre, ne vous offrant pour toute félicité, que celle qui nous manque, les obstacles les plus cruels fassent évanouir nos plaisirs! Le reste de la nuit se passa, soit en discours, soit en tentatives inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment, ce que le Prince offroit à ses yeux, avoit pû autrefois disparoître, et le Prince, qui se souvenoit de ce que Néadarné lui avoit laissé voir, au désespoir qu'il n'en restât rien, faisoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'eau de Santé qu'il avoit bûe avec l'idée de la mieux employer, faisoit des efforts étonnans, et sans les secours de Néadarné, dont la compassion le secouroit tant bien que mal, il se seroit sans doute mal trouvé d'en avoir tant pris : d'autant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle situation, il lui restât des ressources. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Tanzaï qui avoit été affligé sans modération de son infortune, supporta assez patiemment celle de Néadarné; il l'adoroit, mais il se voyoit des motifs de consolation, que la premiere fois il n'avoit point eus. Il avoit résolu de ne lui pas être infidèle, lui dût-elle être inutile toute sa vie, mais il étoit bien-aise

d'avoir de quoi le devenir, et que la Princesse ne pût pas attribuer sa constance à l'impossibilité de faire autrement. Ce sentiment étoit délicat, mais je ne sçais si dans la suite, il ne se seroit pas trouvé de difficile exécution. Néadarné, de son côté, étoit dans un désespoir qui éclatoit malgré sa contrainte. Que fera au Prince, disoit-elle en elle-même, ma fidélité, et quel gré pourra-t-il me sçavoir de n'en aimer point d'autre que lui? Qui me répondra même que tant d'évenemens sinistres ne le déterminent pas à m'abandonner, et qu'il ne me fasse pas responsable de la colere de l'abominable Concombre? Hélas! quel sort est le mien? Je craignois, lorsque je pouvois satisfaire sa tendresse, que son amour ne s'éteignît, et je tremble à présent que rebuté par tant d'obstacles, il ne m'ôte à jamais son cœur. Ils étoient encore occupés l'un et l'autre de ces idées, lorsque le jour vint. Le Prince ne voulant pas que le peuple fût instruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver son père, et de consulter avec lui, sur les moyens qu'on pourroit mettre en œuvre pour désenchanter la Princesse.





CHAPITRE XXII

Ce qui fit que le Prince se fâcha.

Le Roi dormoit profondément, lorsque le Prince alla tirer ses rideaux. Eh double Singe! s'écria le vieux Monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il est? Est-ce à vous à me réveiller? Que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné? A votre place... Oh! à ma place, répondit brusquement Tanzaï, vous vous seriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Est-ce que vous seriez mécontent de la Princesse? reprit le Roi; tout au moins, bien élevée comme elle a été, elle est équivoque? Eh de par la queue sacrée! dit le Prince impatienté, il n'est pas question de cela. Néadarné n'est rien, ce que je suis est inutile pour elle, la porte des plaisirs est murée. O Ciel! que m'apprenez-vous? s'écria le Roi, assemblons le Conseil. Eh, mon père! répliqua Tanzaï, que nous dira-t-il ce Conseil? Votre Secretaire voudra faire des incisions, et Saugrenutio ordonnera que l'on consulte le Singe : Ce dernier parti me semble le meilleur; mais il

suffira que le Singe soit consulté à huis clos, et je ne prétends pas que l'on soit informé de ce malheur : nous deviendrions enfin les objets de la dérision publique. Faites avertir le Grand-Prêtre, nous nous rendrôns *incognito* au Temple; nous nous sommes assez bien trouvés du premier oracle, pour recourir à un second. Je ne serois pourtant pas content, quand j'y pense, qu'il mit Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh ! que vous importeroit, reprit le Roi, quand Néadarné feroit un songe? Quoi qu'il en soit, dit le Prince, tâchons de le lui épargner, je sçais que pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrenutio à lécher l'Ecumoire; mais comment le lui persuader? Rien ne le gagne, et la violence nous est défendue. Saugrenutio que le Roi avoit fait avertir, entra. Concombre qui l'avoit déja prévenu, lui avoit dicté l'Oracle qu'il devoit rendre, et il étoit assez inutile que le Prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrenutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller sur le champ au Temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'Oracles en Ville. Ils s'y transporterent aussi-tôt, et le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet Oracle, et toujours en Prose, afin qu'on l'entendît mieux :

La Princesse ne se reverra dans son premier état, que quand le grand Génie Mange-Taupes en aura disposé selon sa sainte volonté.

Selon sa sainte volonté ! s'écria le Prince transporté de rage, je ne crois pas que cela arrive jamais. Bon ! dit le Roi, vous vous allarmez toujours. Voilà comme vous étiez avant que de partir; cependant que vous est-il arrivé? Sçavez-vous quelle sera la volonté du Génie ? D'ailleurs, quand elle seroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux s'y soumettre que de voir Néadarné,

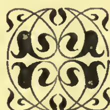
rester toujours ce qu'elle est! Non, il ne le vaut pas mieux, dit le Prince, et j'aime mieux une fois pour toutes, que Néadarné me soit inutile à jamais que de la voir passer entre les bras d'un autre : Fausse délicatesse! reprit Saugrenutio, car au fonds cela ne revient-il pas au même. Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe! s'écria Tanzaï, mêlez-vous de vos affaires; si l'on envoyoit la Prêtresse, votre concubine seulement, où l'on envoye ma femme, vous seriez peut-être aussi fâché que moi. Laissez-le crier, dit le Roi, et instruisez-moi. Qu'est-ce que ce *Mange-Taupes?* Je ne crois pas de ma vie en avoir entendu parler. C'est, répondit Saugrenutio, un Génie puissant, proche parent de Concombre; sans doute il aura épousé sa querelle; il est d'un tempérament fort amoureux, et l'Isle Jonquille où il fait sa demeure ordinaire, n'est qu'un Serail composé des plus belles personnes de l'univers. Toutes celles qui ont affaire à lui, sont obligées de passer une nuit au moins dans son Palais; on ne sçait, à vrai dire, ce qu'elles y font, mais, s'il en faut croire toutes les femmes qui en sont revenues, c'est le Génie du monde le plus respectueux. Votre Majesté sent bien ce qu'on en peut croire; cependant les maris ont le plaisir de rester toujours dans le doute. En pareil cas, c'est une ressource. Il est vrai, interrompit Tanzaï, qu'elle est satisfaisante, mais je vous jure que je n'en aurai pas besoin. Il se peut bien, reprit Saugrenutio, et il y a un moyen presque sûr de le calmer; plus on lui apporte de Taupes, plus il est indulgent; il y a près de dix ans que la fantaisie d'en manger lui est venue, c'est aujourd'hui la seule chose dont il fasse cas. Nous aurons heureusement de quoi le satisfaire, dit le Roi, et cela me fera plaisir aussi; mes jardins sont dé-

solés par les Taupes, et le Royaume a le bonheur d'en produire prodigieusement. Je vais dès ce jour, faire publier une Ordonnance par laquelle il sera enjoint à chacun de mes Sujets, d'en apporter au moins dix : Mais, par où va-t-on à cette Isle Jonquille? Par la route que son Altesse a prise, continua Saugrenutio, pourvû qu'après la Forêt, il ait soin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, est fort inutile; Néadarné ne sortira pas du Royaume, et ce n'est point pour la voir maîtresse de *Mange-Taupes* que je l'ai épousee. Répudiez-la donc, reprit le Roi, puisqu'aussi-bien nos Loix vous y contraindroient, si la Princesse au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au Royaume. Cette derniere raison fit taire le Prince, il se rendit enfin. L'on résolut de ne découvrir à personne le sujet du voyage et de ne différer le départ qu'autant de tems qu'il en faudroit pour emporter toutes les Taupes du pays. Ne craignez rien, dit Saugrenutio au Prince, le Singe vient de vous tendre la main, et je suis certain, après ce signe, que le voyage sera heureux et qu'il n'arrivera rien à la Princesse. Il a une aversion naturelle pour les gens destinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont essuyé. Il vient pourtant, dit le Prince, de vous en faire autant qu'à moi; je crois que ce signe ne veut rien dire; mais sortons de ce Temple, et retournons auprès de Néadarné, lui annoncer le voyage.

Tanzaï et son pere de retour au Palais, trouverent Néadarné fort inquiete; elle le fût bien plus, quand le Prince lui apprit l'Oracle, et le projet du voyage. Il est inutile, dit-elle, à son époux, que nous quittions ce Palais. je serois dans l'Isle Jonquille comme ici. Moi! entre les bras d'un autre que vous, ne le croyez pas! Je resterois plutôt toute ma vie comme je suis, que de regar-

der seulement ce Génie. Eh! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le Roi, ne pleurez point; Saugrenutio assure qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le Prince, il le faut; un pressentiment semble me dire que nous serons tous deux contents. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à son pere, les apprêts de notre départ; je vous demande pardon, mais j'ai l'esprit si peu tranquille, que je ne puis me charger de ce soin. Le Roi partit, et laissa Tanzaï essayer inutilement, s'il ne suffiroit pas pour empêcher la Princesse de voyager.





CHAPITRE XXIII

Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.

Le Prince voyant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles, sortit de Chéchian avec Néadarné; l'un et l'autre traînant à leur suite, vingt chariots au moins chargés de Taupes. Ni l'un, ni l'autre n'avoit l'esprit tranquille. Tanzaï qui adoroit Néadarné, ne supportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre, et Néadarné qui n'avoit pas pour le Prince des sentimens moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit son changement qu'à une chose, dont son amour et sa délicatesse lui faisoient une image affreuse. Ils avoient déja fait plusieurs journées que leurs caresses avoient abregées, lorsqu'ils parvinrent dans une Prairie si variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la Princesse fatiguée de sa marche, y fit tendre ses pavillons sur les bords d'un ruisseau qui en embellissant ces lieux, y répandoit une fraîcheur enchantée. Bien-tôt le murmure de ce ruisseau

endormit les deux amans, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï se fut reposé quelques heures sur le sein de Néadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla se promener autour de ce même ruisseau, qui formoit des méandres infinis. Il étoit occupé à se plaindre en lui-même de la bizarrerie de son sort, lorsqu'une Taupe qui sortit brusquement de dessous terre, interrompit sa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de Taupes au Génie, plus il auroit d'égards pour Néadarné, on peut croire qu'il n'épargna rien pour se saisir de celle que le hazard lui offroit. A peine l'eut-il prise, qu'il lui trouva une peau si douce, tant de graces! de si beaux yeux! (chose si rare aux Taupes, qu'il n'y avoit peut-être dans l'Univers que celle-là qui en eût) que, mû de compassion, il voulut d'abord lui rendre la liberté, puis, par un sentiment plus délicat, il aima mieux qu'elle dût cet avantage à Néadarné : il la porta donc au Pavillon. Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le Prince dans la Prairie, lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre, assurément! ce n'est pas là une Taupe ordinaire. Ah qu'elle est belle! s'écria Néadarné : Quoi! voudriez-vous la livrer au Génie? Son sort dépend de vous, reprit-il, et je souscrirai à tout ce que vous en ordonnerez.

Je la garderai donc, dit Néadarné : Qu'elle est belle! ajouta-t-elle, voyant qu'elle la caressoit, je veux qu'elle reste avec nous, j'en aurai soin moi-même; je suis peut-être la seule femme au monde, qui ait une Taupe si merveilleuse; la mienne ne me quittera jamais. Les femmes se prennent souvent de passions violentes, sans trop sçavoir pourquoi, et communément, plus les objets qui les frappent, sont ridicules, plus elles s'y attachent avec

fureur. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui se prit pour sa Taupe d'un amour si vif, que si un quart d'heure après, il l'avoit fallu sacrifier au Prince, peut-être qu'elle auroit balancé ? On ne doit point pour cela avoir mauvaise opinion de Néadarné : on avance, sans doute, ceci témerairement, les femmes Chéchianiennes ne ressemblant peut-être pas en fantaisies, à celles du reste du monde. La Princesse, éprise de sa Taupe, lui fit mettre un collier, et la tint en laisse tant qu'elle se promena dans la Prairie, sans que cet animal témoignât jamais aucune envie de se remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans son Palanquin, lorsqu'il fallut y remonter, et gronda Tanzaï jusques à se faire une querelle assez vive, de ce qu'il ne la caressoit pas assez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompuë par aucun évenement, on découvrit la Forêt. Tanzaï qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chaudron, ne pût s'empêcher de soupirer en songeant à l'aventure funeste dont cette rencontre avoit été suivie. Aussi-tôt, et suivant le conseil de Saugrenutio, il fit prendre à gauche. Il se sentoit le cœur dans ce serrement cruel qui nous saisit à l'approche d'un malheur, C'est donc bientôt, dit-il à Néadarné en soupirant, que je vais vous quitter? C'est donc moi, qui vous aimant éperduëment, vous remet presqu'entre les bras d'un autre ? Un sort cruel m'y contraint ! Ah la nécessité de mourir, me seroit moins affreuse. Néadarné ! vous m'oublierez, vous serez la proye des desirs d'un Génie, qui, tout affreux qu'il est, sans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Et bien, Prince, lui dit Néadarné, retournons sur nos pas. Vous sçavez avec quel regret j'obéïs : vous m'as-

surez que vous m'aimerez toujours ; contente de cette promesse, sûre de posseder votre cœur; qu'aurois-je à désirer ? Le bonheur de votre vie dépendoit, disiez-vous, de mon changement de forme, je me suis soumise, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver. J'ai fait taire mes répugnances, tout ce que me suggeroit ma vertu, tout ce que m'inspiroit mon amour. Eh que m'importe, hélas ! si votre passion pour moi ne diminuë pas, de rester comme je suis ? vous sçavez à quel point je vous aime, et loin de compter sur ma fidélité, vous osez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire ? Fut-il, ce qui ne sçauroit être, fut-il ce que vous êtes, mon cœur gémissant avec lui, ne penseroit encore qu'à vous. J'ignore si ces plaisirs que vous vantez, sont aussi vifs que vous le dites, mais quoi qu'il en soit, je crois qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour, ce charme que vous leur attribuez. Je sens que vous me faites naître des desirs, mais vous seul donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige, et me tourmente, me fit-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai sentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce désordre, n'étant plus à moi, je serois encore à vous. Ah ! voilà précisément, s'écria Tanzaï, ce quiétisme affreux que je crains ! Voilà ces distinctions cruelles que l'esprit fait, et que le cœur ne sent pas ! Aussi heureuse avec ce Génie, qu'avec moi, il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté qui même ne vous occuperoit qu'après, et tout ce que votre amour me donneroit, seroit d'imaginer, que, peut-être, je vous aurois fait plus de plaisir. Soit, répondit Néadarné en colere, mais que je cesse de vous aimer, si je vais trouver le Génie. Pour vous, rompez un Hymen qui vous

devient odieux, Néadarné vous aime assez pour consentir aux dépens même de sa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous suggérer. Le Prince répondit brusquement à ce reproche. la Princesse s'offensa de sa réponse, et l'aigreur alloit se mettre entr'eux, lorsque la Taupe, qu'on n'auroit jamais soupçonnée de sçavoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en haussant les épaules : par la jernie ! que les amans sont sots ! Ah Ciel ! s'écrierent-ils tous deux. Ah ! continua la Princesse, ma Taupe parle.

Je suis bien trompé, dit Tanzaï, si ce n'est encore la maudite Concombre qui me poursuit. Avez-vous entendu comme elle a juré ? Pour le coup je l'étrangle, puisqu'enfin je suis à même. Arrêtez, Prince généreux ! s'écria la Taupe, ne me confondez pas avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez besoin de moi. Repos de mes jonrs ! épargnez-la, s'écria la Princesse. Quelle simplicite ! répondit-il en tâchant de l'étouffer, ne voyez-vous pas que c'est *Concombre* ? Eh non ! je ne suis pas elle, crioit la Taupe, je suis la Fée *Moustache,* Cousine germaine, et amie de *Barbacela.* Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le Prince en se calmant, elle peut avoir raison; mais par quelle aventure êtes-vous Taupe ? C'est ce que vous sçaurez bien-tôt, reprit Moustache; mais avez-vous le tems de m'écouter ? Je crains mortellement d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe, dit le Prince, nous n'avons rien de mieux à faire. Alors la Taupe commença son Histoire ainsi qu'on le verra dans le Chapitre suivant.





CHAPITRE XXIV

Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.

J'ai pour Ayeul, le grand Genie *Chou-Macha :* Quant à mon pere, je ne l'ai jamais bien connu : La Fée *Chingara* ma mere, n'a jamais voulu le déclarer, soit qu'elle n'en fût pas bien sûre, soit que le choix qu'elle avoit fait ne lui fit point honneur. Car ce n'est pas toujours pour se donner un air de réserve que les femmes n'avouent pas leurs aventures, il semble que quand la vanité est flattée de la condition d'un amant, la vertu y perde moins. L'on espera beaucoup de moi dans mon enfance. Que je vous en raconte quelques traits; je n'avois pas encore quatre ans..... Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï, prendre l'Histoire d'un peu plus haut ? Eh bien ! vous étiez fort jolie, sans doute, en votre enfance; passons au tems où vos agrémens vous furent de quelque chose. Volontiers, dit la Taupe. On me nomma *Moustache*, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. *Barbacela*, ma

proche parente, et ma Marraine, voulut absolument m'élever, et *Chingara* y consentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoissoit ma Marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vit pas si près d'elle, une fille, qui, dans la suite, pourroit effacer ses agrémens.

Barbacela me porta dans l'Isle Babiole, dont elle est souveraine; c'est sans contredit le pays du monde le moins nébuleux; les hommes ne s'y occupent que de Ponpons et de Madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre soin que celui de plaire, et s'il arrivoit qu'une d'elles, poursuivie par un amant, fût assez distraite sur les bienséances du pays, pour prononcer seulement le mot de vertu, elle seroit bannie pour un an de toute société. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord; la résistance dure au moins deux jours, et nous n'avons gueres vû de femmes se rendre auparavant : cela n'est pourtant pas sans exemple à la Cour. Ces mœurs vous paroissent singulieres, et vous avez tort.

Qu'une femme de celles qu'on nomme parmi vous vertueuses, vous fasse attendre un mois, ce terme est long. Eh bien ? à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord ? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre est affectif dans le fond. Au milieu des rebuts étudiés d'une femme, on a toujours sa défaite en perspective ; qu'elle se précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin ; mais l'imagination a trop été au-devant d'elle, on a beau tirer le desir par la manche, on a peine à l'éveiller, et s'il arrive qu'il s'éveille, le plaisir à qui il fait signe de trop loin, ou ne vient pas à tems, ou ne se soucie plus de venir. La vertu n'est qu'une Baliverne qui cherche toujours à vous faire perdre du tems; et

quand elle croit avoir mis l'amour dehors... Recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompit Tanzaï, que je meure ! si j'en ai entendu une syllabe. Quelle langue parlez-vous-là ? celle de l'Isle Babiole, reprit la Taupe. Si vous pouviez parler la mienne, vous me feriez plaisir, repliqua-t-il, et comment faites-vous pour vous entendre ? je me devine, reprit la Taupe, mais laissez-moi continuer, je ne sçais plus où j'en suis. Où la vertu Baliverne, dit Néadarné. Eh non ! dit Moustache, ce n'étoit qu'une réfléxion. Je ne sçais donc plus, dit Néadarné, ce que c'étoit que l'Histoire ; ah ! vous en étiez à ces femmes qui se rendent d'abord. Ma Marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du pays, et je commençois déja à sçavoir ce que c'étoit que mon visage lorsque je sortis de l'enfance. Avant un certain âge, on se voit sans s'appercevoir, on n'étudie pas ses agrémens, on ne sçait pas ce qu'ils valent, on les a loin de soi, le seul desir de les éprouver, les développe à nos regards; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme seroit belle sans le sçavoir, sans s'en douter, et rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi-même, lorsque le Génie Jonquille arriva dans notre Isle. J'étois vive, agaçante, et ma beauté étoit, pour ainsi dire, tappée de coquetterie. Il prit pour moi la passion la plus vive, mais le Prince des Cormorans, qui étoit arrivé une demie-heure avant lui, m'avoit vûë, regardée, émûë. En fait d'amour, on dépend d'une seconde. Le Génie ne sçut pas qu'il étoit venu trop tard; je m'apperçus à regret de sa passion, et cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut surpris de l'indifférence que je montrois au Génie ; ce fut en vain qu'il mit en œuvre ses agrémens et ses soupirs; toute la

justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime, et c'est un sentiment trop peu distingué, pour quelqu'un qui s'est flatté d'en inspirer de plus vifs.

Les Fêtes les plus brillantes, les présens les plus magnifiques, les soins les plus soumis, le respect le plus timide, étoient les seules armes dont il se servît pour vaincre ma rigueur. Je dissimulai long-temps avec lui. Je sçavois que mon amant avoit tout à craindre de la colere de Jonquille, s'il pouvoit le soupçonner d'être son rival : Je me contentois donc de le voir en secret, et de lui sacrifier les vœux et les présens du Génie. J'ai sçu depuis que cette coûtume n'est pas nouvelle, et que ce qu'on tient de l'amant riche, sert à acheter celui dont on a l'imagination blessée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne soupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour, digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danseur du monde, personne ne faisoit la révérence de meilleure grace, il devinoit toutes les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force, que d'adresse, depuis le Trou-Madame, jusques au Balon. Sa figure étoit charmante et empaquetée, si l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares ; il sçavoit accompagner de toutes sortes d'instrumens, une voix charmante qu'il avoit. Jouoït-il bien de la Vielle ? demanda brusquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ses instrumens favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de si merveilleux ; mais, continuez votre Histoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre Prince. Outre les talens que je viens de nombrer, continua-t-elle, il faisoit joliment des Vers, sa conversation enjouée et sérieuse, satisfaisoit également par ses graces et sa solidité. Austère avec la Prude, libre avec la Coquette, mélancolique avec la Tendre ; il n'y avoit pas une Dame à la Cour

dont il ne fît les délices, et pas un homme, dont il ne créât la jalousie. La supériorité de son esprit ne le rendoit pas insociable; complaisant avec finesse, il sçavoit se plier à tout; il possedoit mieux que personne, ce langage brillant de notre Isle: il n'y avoit personne qui ne fût comblé de l'entendre, et quoique cet être farouche intitulé le bon sens, n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il disoit, l'élégance de ses discours faisoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le bon sens, caché derrière une multitude miraculeuse de mots placés au mieux, auroit paru d'une insipidité affadissante à ses Sectateurs les plus absurdes, s'il eût été vêtu moins légerement. En effet, la raison est vulgaire, elle paroît toujours ce qu'elle est, elle craint de se noyer dans l'enjouement, et ne manque pas de faire un saut en arrière, quand une idée singulierement tournée se présente, ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur. Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité, l'amour propre le mieux élevé, y trouve tant de décri, y perd tant de ses graces, prend si mauvaise opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule, pour ne pas lui rompre en visiere. L'esprit est d'un caractere plus sociable; la dignité de ses manieres, fait sentir que son éducation a été soustraite aux préjugés: Ce qu'il pense est à lui, ne tient à rien, s'isole de lui-même; il s'élève sans prendre de secousse. Ce que la réflexion produit, s'appesantit sous le travail qu'elle cause; ce que l'imagination enfante, est audacieux; l'une absorbe par sa gravité, l'autre réveille par sa pétulance. On voit long-tems la premiere sur la route, l'autre se présente inopinément. La réflexion réprime, la justesse n'est qu'indigence, prétexte de l'esprit foible qu'elle anéantit, à mesure qu'elle le flatte. L'esprit

indépendant de tout, fait ses opérations sans calcul ; son effet, toujours séduisant, plus prompt que l'éclair, brille, étonne, éblouit, il prend toutes les formes qu'on veut ; toujours noble ; son air auguste, même dans le badin, parle en faveur de sa naissance, et la raison toujours Bourgeoise auprès de lui, silencieuse par sécheresse, succombe malgré elle en augmentant par sa mauvaise humeur le triomphe de son rival. Vrai Singe ! s'écria le Prince. Ah ! dit Néadarné pénétrée de plaisir, ah ! que cela est beau. Sans notre Taupe, nous nous serions ennuyés à périr. Je suis charmée, reprit Moustache, que mes idées ne se perdent pas auprès de vous, je me suis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puéril. Mais peut-on, dit Néadarné, apprendre sans peine ce langage ; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos ? Pour moi, reprit Tanzaï, je crois que non, et j'imagine qu'avec les dispositions que je vous vois, et les leçons que Moustache vous donnera, vous parlerez bien-tôt aussi superficiellement qu'elle-même. Mais, quelle misere ! ajouta-t-il, de se servir de ce maussade jargon. Vous restez deux heures sur la raison et sur l'esprit, pour ne me donner, ni de l'un, ni de l'autre. Si vous continuez votre Histoire sur ce ton-là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laissez-le dire, interrompit Néadarné, *au vrai*, *c'est au mieux*, vous parlez de tout point *comme un charme*. Le Prince haussa les épaules, et Moustache reprit ainsi son récit.





CHAPITRE XXV

Comme le précédent.

Vous conviendrez aisément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui, étoit justifié; un seul de ses regards auroit suffi pour tourner la tête à la femme la moins susceptible, ainsi il n'est pas surprenant que son mérite ait fait sur moi une si vive impression. Tant de passions ne sont fondées que sur le caprice, que je suis bien-aise de vous faire voir que la mienne ne s'étoit pas déterminée sur rien. La premiere fois que je le vis (et l'amour ne peut naître que du premier moment), qui ne l'auroit aimé ! Il étoit au Cercle chez Barbacela. Les hommes les plus galans de la Cour, étoient consultés par nos Dames sur le choix des ajustemens, sur les modes, et la difficulté d'en imaginer de nouvelles; c'étoit, comme vous voyez, une matiere importante ! Chacun s'efforçoit de briller; le Prince, qui venoit d'arriver à la Cour, résolut avec tant

de solidité les cas difficiles qui se présenterent, inventa des modes si jolies, qu'il n'y eut personne qui n'admirât sa sagesse et son imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* jusques au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma personne, fixa le penchant que je me sentois déja pour lui, et je m'aidai si bien de mes réfléxions, que quand le soir je le quittai, ma passion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de son esprit qui se développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite; quelque chose d'obligeant qu'il me dit sur ma beauté, et le silence qu'il garda avec toutes les autres, me convainquirent que son cœur n'étoit plus tranquille. Car, cela s'apperçoit aisément; l'amour est un sentiment qui dérange l'âme, et qui pour s'y mettre à son aise, s'empare de toutes ses fonctions, et ne les laisse agir qu'à son profit. Mon cœur qui sembla au premier coup d'œil, s'entendre avec le sien, abjura toutes ses bienséances, et par une étourderie inconcevable, marcha sur le ventre à toutes les idées de raison qui auroient pû le contredire. Nous nous rencontrâmes à soupirer ensemble, et si nous étions restés plus long-temps l'un avec l'autre, ce soir-là nos desirs se seroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne sçais ce qu'il fit de la nuit; pour moi, le sommeil voulut en vain s'emparer de mes sens; quelques conseils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'amour, qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait sans doute le songe le plus aimable. Qu'est-ce en effet que le sommeil quand on aime? Quelques douceurs qu'il vous apprête, vaut-il le désordre raisonné de votre imagination? Sur-tout, quand sûr d'être aimé, l'espérance flatteuse arrange vos objets comme vous pourriez les souhaiter. L'on n'a dans un songe que des idées indistinctes, heureuses quelque-

fois, mais souvent contraires à leur source. Quand on pense soi-même à ce qu'on aime, on lui fixe son emploi, on le porte où l'on veut, et la passion qui le détermine, sçait toujours le faire amusant.

A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon appartement; j'étois alors dans un cabinet reculé. Il osa troubler ma retraite; le trouble et les desirs, qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse, et d'ailleurs mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, et sans y trop intéresser ma vertu (car voilà à quoi sert l'usage du monde) sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle maniere il la tourna, mais elle fut intelligible au point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup, mais aussi ne voulant pas le désesperer, je lui serrai la main, geste indifférent dans le fond, et sur lequel on peut toujours s'excuser quand il ne réussit pas. Je ne voulus pas, quoique sûre qu'il m'aimoit, en hazarder davantage. Les premieres avances doivent être modérées. Pour peu qu'un amant ait d'esprit, il les entend: quitte à les pousser sans ménagement, s'il ne sçait pas les entendre. Je ne fus pas à cette peine-là avec Cormoran, il sçavoit que toute main qui serre, veut un baiser, il le prit donc; il rougit du plaisir qu'il en eut, et je rougis aussi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai sur lui un regard qui me fatigua étrangement; il mouroit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fût; cependant il ne devoit pas le paroître : je fis ensorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où

j'aurois dû être, mais je n'y réussis pas, et l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'eusse songé seulement à en corriger l'expression. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pû m'en sauver, mais ce traître de Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baisa encore ma main, que je n'avois pas songé à retirer d'entre les siennes; il étoit émû, je commençois à raisonner, moins qu'à sentir; il étoit à mes genoux, c'est une attitude qui frappe toujours, et qui n'est point du tout indifférente; si elle prouve du respect, elle met en même tems à portée d'en manquer.

Je me baissai, uniquement pour engager Cormoran à se relever, il saisit ce moment pour me surprendre un baiser qui me pénétra : c'étoit le premier de ma vie, tous mes sens se troublerent, ma tête malgré moi resta penchée sur la sienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté, elle m'a toujours été chere, mais elle ne m'a jamais été si sensible. Je ne sçai ce qu'en ce moment, Cormoran faisoit de lui-même; je crois que s'il avoit été moins égaré, j'étois perdue. Lorsque je revins de mon trouble, le Prince étoit encore dans le sien; ses yeux étoient chargés d'une tendre langueur; ses soupirs étoient interrompus, son cœur pressé ne les lui fournissoit qu'avec peine. Quel bonheur, qu'alors il ne put rien entreprendre! l'instant de sa déclaration auroit été celui de son bonheur. C'étoit une chose d'usage à la Cour, mais je ne voulus pas m'y soumettre. Je connoissois assez les hommes pour sçavoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de se rendre; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre, et cette raison me retint, où la pudeur ne l'auroit sçû faire. Ah Prince!

dis-je à Cormoran, laissez-moi, ne seroit-ce pas à vous à me défendre de ma foiblesse? N'augmentez pas l'inutilité de ma raison; revenez à vous, rendez-moi à moi-même; je vous aime, hélas! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendresse en ont devancé l'aveu. Qu'il m'est doux de ne vous avoir pas tout donné, et de songer que mon amour a encore mille présens à vous faire! Jouissons du plaisir de nous adorer, abandonnons-nous-y, que nos jours s'écoulent dans notre ardeur, qu'ils ne renaissent que pour nous y retrouver; que le présent en nous rappellant le passé, nous encourage à nous aimer sans cesse, et puissions-nous dans l'avenir, n'envisager encore que le bonheur qui nous pénétre aujourd'hui! heureux d'être tous deux immortels! plus heureux de rendre notre amour aussi éternel que notre existence? Ah! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus suffire à mes transports, vos bontés me confondent: ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoissance, n'est-ce pas vous prouver combien elles me pénétrent? Mais vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me sont précieuses. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il se peut, de mes transports quand je vous vois partager ma flamme. Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous consacrer tous les momens de ma vie! mais malheureux de ne pouvoir mourir, si jamais vous changez pour moi. Cependant Jonquille vous aime; quel rival! et si je n'ai pas à redouter votre inconstance, que ne dois-je pas craindre de son pouvoir, et peut-être de ses agrémens? Je l'avouerai, lui dis-je, il s'est déclaré pour moi, mais je n'aurai pas long-tems à contraindre ma tendresse, et à supporter la sienne. J'employerai tant de soins à le rebuter, et à vous rendre heureux, qu'il gémira de dou-

leur, autant que vous soupirerez de plaisir. Une passion qui n'a plus d'espoir, s'irrite d'abord, mais s'attiédit. Ennuyé du peu de succes de ses soins, bientôt, croyez-moi, sa fierté lui ſera porter à un autre des vœux qu'il verra méprisés. Mais contraignons-nous; tout Génie que vous êtes, vous sçavez combien sa puissance est au-dessus de la vôtre; ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux, sans doute, nous ne nous verrions plus. Ah! je ne puis y penser sans frémir. Contens de pouvoir en public nous dire par nos yeux que nous nous aimons, réservons-en les preuves pour des lieux dont nous serons sûrs. Mais sortez d'ici, je craindrois qu'on ne nous y surprît, et qu'on ne devinât la cause de l'embarras où nous sommes tous deux; dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtisans, il ne seroit pas équivoque. Le Prince, qui craignoit que cette passion violente que je lui marquois, ne ſût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant que de sortir, que des ſaveurs plus marquées réalisassent son bonheur, mais ce n'étoit pas mon intention de porter si loin ma ſoiblesse. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois si réservée; je ne sçai pas non plus, si c'étoit par délicatesse, mais j'ai peine à croire, si je n'avois pas fait sortir Cormoran, que j'eusse pû rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres, et j'étois si foible! d'ailleurs, il m'avoit marqué tant de transports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été sa reconnoissance, si je lui avois donné plus lieu d'éclater. Il sortit à regret, et je tâchai de lui cacher que c'étoit à regret aussi que je le laissais sortir. A peine fûs-je seule, que je me fis des reproches, non de ce que j'avois ſait, mais de l'avoir renvoyé si content. J'aurois été au désespoir qu'il eut douté de mon cœur, et je ne trouvois

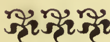
pas à propos qu'il en fut si sûr. Quoique je ne sçusse pas bien encore, tout ce que nous perdons auprès d'un homme, quand nous avons satisfait ses desirs, je me doutais bien, quelque enflammé qu'il puisse être? qu'au moins il a perdu le plaisir de la curiosité; et je sentois par moi-même que ce plaisir tient de la place dans l'ame, et que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois résolu, malgré ma passion pour Cormoran, de le laisser long-tems desirer, d'être quelquefois douteuse pour lui; mon amour souffroit à imaginer cette politique, mais elle me parut si nécessaire, que je surmontai mes répugnances à cet égard. Quand je le revis dans la journée, mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin; j'y laissai même une impression de froideur qui le désespera. Il est vrai que certaine du chagrin que je lui avois causé: un regard tendre, et plein de feu que j'appuyai sur lui, travailla à lui rendre ses premieres espérances. Je sçai que dans le monde, les hommes appellent ce manege, de la coquetterie, mais pour qui travaillons-nous, si ce n'est pour eux? Quels charmes ne trouveroient-ils pas bientôt insipides, si nous neprenions le soin de réveiller leur cœur? Les aimons-nous toujours tendrement? Sûrs de nous trouver dans une égalité constante, ils ne la desirent plus : Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur léthargie, ils se voyent avec désespoir, sur le point de perdre un bien dont ils ne jouissoient plus qu'avec nonchalance.

Le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre, renouvelle leurs sentimens; ils ne se souviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y soyons. Notre perte prochaine leur fait seule sentir combien nous leur étions nécessaires, ils nous en aiment

davantage, et par conséquent, nous en deviennent plus chers; le cœur y gagne de deux côtés, c'est un surcroît de tendresse qui lui arrive. Un amant n'a-t-il point de fantaisies à essuyer, point de rivaux à craindre, il croit qu'il n'aime plus, ou du moins, que ce n'est plus que par habitude, ou par reconnoissance. N'est-ce pas un service à lui rendre, que de lui ôter une erreur qui éteint ses plaisirs? L'amant tendre revient, quand la maîtresse sensible disparoît; ces faveurs qu'il recevoit sans desirs, redeviennent plus piquantes pour lui que la premiere fois, dès qu'il a pû imaginer qu'elles lui seroient ravies; il ne conçoit même pas, comme il a pû les négliger. Au milieu d'un raccommodement inattendu, quel triomphe pour nous! quel charme pour lui! de sentir renaître dans son cœur un sentiment qu'il n'y distinguoit plus. L'amour n'est que ce que nous le faisons; si nous le laissions comme la nature nous le donne, il seroit trop uni; sans délicatesse, il seroit sans volupté; nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes; il falloit le rendre difficile pour le rendre agréable. Notre empire sur les hommes dépend de nous, et quand il nous arrive de le perdre, ce n'est jamais qu'à notre peu d'adresse que nous devons nous en prendre; s'ils nous en privent, ce n'est pas leur faute : Hélas! les pauvres gens qu'ils sont! n'y penseroient pas d'eux-mêmes : Déterminés pour l'esclavage, ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre; ils sentent qu'ils sont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer? ne leur offrons jamais un bonheur parfait; comblons leurs desirs, mais ne les anéantissons pas; au milieu des plus grandes voluptés qu'il leur manque quelque chose, ne fût-ce même qu'un soupir! le desir ne meurt que d'être comblé, et c'est une maladie qui ne lui arrive, que quand

nous ne voulons pas la lui épargner. Ah quel enchantement! s'écria Néadarné. En honneur! Taupe, ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie, rien entendu d'aussi extraordinaire que vous. Les belles réflexions! dit encore Néadarné. Quand il seroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fussent aussi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues et déplacées, et je ne sçache rien de si ridicule que d'avoir de l'esprit mal-à-propos. Il y a trois heures au moins que Moustache nous tient en halaine pour une Histoire que j'aurois faite en un quart d'heure. Je crois que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si par hazard un fait fournit une réflexion, qu'on la fasse, mais qu'elle n'anéantisse jamais le fond; qu'elle soit courte; qu'elle ramene l'Auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait, et que l'on s'épargne sur-tout cette envie de briller qui contraint l'esprit, et lui ôte le naturel. Partie si nécessaire à quelque genre que ce puisse être, que sans elle, je ne trouve point de vraies beautés. Je ne parle plus à *Moustache* de son jargon, je vois qu'il est né avec elle; mais à propos de quoi ce monceau d'idées, toujours les mêmes, quoique différemment exprimées? Pourquoi ces choses dites cent fois, et revêtuës pour reparoître encore d'un goût qui les rend bizarres, sans les rendre neuves? Que me sert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre Histoire, de sçavoir toutes les réflexions que vous avez faites après coup sur vos aventures? Et une bonne fois pour toutes, Taupe, mes amours, des faits, et point de verbiage. Vous pouvez avoir raison, reprit Moustache, mais l'essentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien! reprit Tanzaï, elle croit m'avoir répondu. Eh! mais sans doute, dit la Princesse, elle parle bien. Je ne sçache rien

de si charmant que de pouvoir parler deux heures où d'autres ne trouveroient pas à vous entretenir une minute. Qu'importe que l'on se répéte, si l'on peut donner un air de nouveauté à ce que l'on a déja dit? D'ailleurs, cette façon admirable de s'exprimer que vous traitez de jargon, éblouit; elle donne à rêver; heureux! qui dans sa conversation peut avoir ce goût galant. Quoi! ne trouver toujours que les mêmes termes, ne pas oser séparer les uns des autres, ceux qu'on a accoûtumés de faire marcher ensemble! Pourquoi seroit-il défendu de faire faire connoissance à des mots qui ne se sont jamais vûs, ou qui croyent qu'ils ne se conviendroient pas : la surprise où ils sont de se trouver l'un auprès de l'autre n'est-elle pas une chose qui comble, et s'il arrive qu'avec cette surprise qui vous amuse, ils fassent beauté, où vous croyez trouver défaut, ne vous trouvez-vous pas singulierement étonné? Faut-il qu'un préjugé?.... Par Singe! s'écria Tanzaï, vous m'étonnez singulièrement vous-même, et j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter de ce mauvais goût. Mais finissons la dispute, que Moustache acheve son histoire, s'il est possible, et qu'elle ne quitte plus son *Cormoran* pour courir après des disgressions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné à Moustache, et surtout rendez-moi compte exactement de ce que vous avez fait, et non-seulement de ce que vous avez pensé, mais encore de ce que vous auriez voulu penser; n'oubliez pas, en un mot, la plus légere circonstance. Vous contez si bien!



Livre troisième



CHAPITRE I

Qui ne dément pas les deux autres.

J'en étois donc, reprit Moustache, à ce regard qui le satisfit ; il devint amoureux à ne plus se connoître. Que cela m'auroit contenté, si j'avois pû voir son aliénation d'esprit dans toute son étendue! Mais ma raison avoit couru après la sienne, et l'amour m'empêcha de connoître son départ, et de souhaiter son retour. Le Prince et moi, étions convenus, ainsi que cela se pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une apparence d'amitié et de politesse, et qu'en particulier nous nous dédommagerions, ainsi que cela se fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement, un jardin où il n'entroit que moi, j'en avois donné une clef au Prince ; aussi-tôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, et tous deux assis sous un Bosquet de Myrthes, nous nous donnions les plus tendres assurances de notre amour. Toutes mes nuits se passoient de la même façon, et je ne l'aurois

pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit; mais je sçavois bien que quand mon teint y auroit perdu de son éclat, et que j'en aurois eu les yeux battus, il ne s'en seroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vû nos desirs et la commodité que nous avions de les satisfaire, c'est que des rendez-vous si charmans se passoient sans que les emportemens du Prince n'attaquassent prodigieusement ma vertu. Quelquefois il me parloit de son martyre, et de la difficulté qu'il trouvoit à le supporter, j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle, dont en attendant mieux il vouloit bien se contenter : Souvent je brûlois de lui en accorder davantage, mais la nuit couvroit mon désordre, et sa respectueuse retenue me sauvoit de ma foiblesse. Dans de certains instans je lui en voulois du mal, mais je ne le lui disois pas.

Étonné souvent d'une réserve si inconnue dans notre Cour, il m'en faisoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la premiere fois, ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance, j'en étois moi-même surprise, mais je voulois qu'il m'estimât, et l'amour propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant, que ces momens sont douloureux ! Un homme aimable, aimé, qui inspire autant de desirs que vous en pouvez faire naître, est seul avec vous la nuit. Il prend des libertés que vous souffrez, et vous résistez! ce n'est pas la vertu qui sauve une femme de ces dangereuses occasions, elle n'en a plus dès-lors qu'elle les cherche. En pareil cas, une coquette peut seule se garantir des transports d'un amant; je sçais que la coquetterie est moins méritoire que la vertu, mais aussi est-elle plus utile. Il y avoit quinze jours que Cormoran et moi nous nous aimions ; avec les précautions

extrêmes que nous avions prises, il n'y avoit que toute la Cour qui se fût apperçûe de notre intelligence. Cependant le respect qu'on me portoit empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaisanteries. Le Génie seul, malgré l'intérêt qu'il avoit à connoître mon cœur, ignoroit encore son rival. Il sçavoit qu'il n'étoit point aimé; mais, soit présomption, soit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il ne croyoit pas que je fusse sensible pour un autre. Enfin, trop amoureux et trop jaloux pour n'être point clairvoyant, il commença par soupçonner qu'une passion secrette, dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les Courtisans, et au milieu de ce cruel examen, il les arrêta sur Cormoran. Il avoit découvert en lui une attention qui lui parut tenir plus de l'amour que du respect. Il avoit surpris entre nous, de ces regards, que malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toujours trop, pour n'être pas remarqués. L'attention du Prince quand je parlois; la complaisance flatteuse avec laquelle je l'écoutois, les éloges que je donnois à ses moindres discours; mille choses sur lesquelles on ne s'observe point, et qui toutes légeres qu'elles sont, parviennent, mises ensemble, à faire un poids, fixerent ses soupçons, et les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en sçavoir davantage, il n'interrogea pas les secrets immenses de son art; il n'ignoroit pas que ce seroit en vain qu'il voudroit s'en servir, et que l'amour, toujours au-dessus de lui, dédaigneroit de satisfaire sa curiosité. Résolu de s'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même, et jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cormoran avec liberté, il se rendit invisible, et se transporta dans mon jardin. Cette même nuit, j'avois résolu de m'abandonner sans réserve

à Cormoran, et de lui donner ma foi. Nous étions déja tous deux dans le Bosquet des Myrthes, lorsque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je sortisse de ma Chambre, quand des soupirs trop marqués partant du Bosquet, déterminerent sa route de ce côté-là. Hélas ! c'étoit nous qui les poussions. Contente de mon amant; sûre de sa fidélité, pressée par ses desirs, plus encore par les miens, je m'étois laissée aller sur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à son ordinaire, m'avoit moins ménagée. Nous sortions enfin du plus tendre égarement, et nous nous disposions avec ardeur à nous y remettre, lorsqu'un tourbillon de lumiere nous environna, et nous fit voir, en se partageant, le barbare Génie. A cette vûe; nous demeurâmes immobiles, nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit mise, subsistoit encore; comme il me ménaçoit de le redoubler, je n'avois pas songé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer à la jalousie du Génie, les plus cruelles choses. Ma robe le couvroit presque tout entier, et plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne sçai quelles bagatelles qu'en ce moment il consideroit, moins il se crut permis de lui pardonner. Cruelle ! s'écria-t-il, avec une voix tonnante, est-ce-là comme vous vouliez répondre à ma tendresse? Et toi, malheureux, poursuivit-il en s'adressant à Cormoran, as-tu bien songé qui tu offensois, et crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance? Elle est complette, puisque tu ne peux mourir, et tous les instans de tes jours seront marqués par les traits les plus funestes de ma colere; qu'on l'enleve, continua-t-il, et qu'on le garde jusques à ce que j'aye ordonné son supplice.

Le Prince à ces paroles, disparut, en me tendant les bras. La surprise et la douleur m'avoient d'abord acca-

blée, mais mon malheur me redonnant des forces : Barbare ! m'écriai-je, de quoi peux-tu te plaindre ! Eh ! qui t'a dit que quand tu aimerois, tu dûsses toujours être aimé ? Quel droit t'avois-je donné sur mon cœur ? Oui, Cormoran m'a plû, et ta fatale présence me fait sentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance ; quand même tu m'épargnerois, je n'en serois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Punis-moi, si tu veux : mais sois sûr que le tems et les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, et qu'il subsistera autant que mon aversion pour toi.

Eh bien ! Perfide, dit le Génie, tu seras contente. Déjà il s'approchoit pour m'enlever, lorsque Barbacella vint me soustraire à sa fureur. J'allai longtems avec elle dans les airs, enfin elle m'abattit dans cette Prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors, dans quels abîmes affreux l'amour vient-il de te plonger ? Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur ; tu te serois perdue toi-même, si ma puissance ne t'avoit sauvée de la barbarie de Jonquille. Fuis, cache-toi à ses regards jusqu'à ce qu'un temps plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Deviens Taupe, et garde-toi de sortir de cette Prairie. J'ose, dans l'obscurité de l'avenir, prévoir pour toi un sort plus doux.

Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin à tes malheurs, et qu'une Princesse délivrera le tendre Cormoran. Alors elle me frappa de sa baguette, et je restai toute aussi Taupe que vous me voyez ; avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant, et j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la rouë et la culbute dans les jardins de

l'Isle Jonquille. Vous verrez, interrompit Tanzaï, que c'est à cause de son inclination pour la Danse, que le Génie l'a honoré de ce supplice. Au reste, je ne doute point que ce ne soit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé, et nous ferons en sorte... Mais essuyez donc vos yeux, dit-il à Néadarné qui pleuroit immodérément, votre pitié va trop loin : eh bien, elle est Taupe, et rien de plus! quant aux sauts que fait Cormoran, cette idée n'a rien de si triste. Ah que vous êtes peu tendre ! lui dit Néadarné, songez-vous aux malheurs de deux amans que l'on sépare, et le Génie ne leur eut-il donné que cette punition, n'en étoit-ce pas assez pour les faire mourir de douleur? Qui me sépareroit de vous pour un jour, pour une heure, ne causeroit-il pas ma mort? Mais, dit-elle à Moustache, combien y a-t-il que vous avez perdu Cormoran ? Dix ans se sont écoulés depuis ma funeste aventure, reprit Moustache. Barbacela est venue me voir quelquefois, et c'est d'elle que j'ai sçu que Jonquille toujours irrité, ayant appris que j'étois Taupe, et ne pouvant deviner ma retraite, a ordonné, pour tâcher de m'avoir entre ses mains, que personne ne se présentât devant lui, sans lui apporter des Taupes, esperant qu'enfin je serois prise par quelqu'un. Sans votre généreuse pitié, il n'y auroit que trop bien réussi. Je vous en marquerai ma reconnoissance ; mon pouvoir, quoiqu'infiniment subordonné à celui de Jonquille, ne laisse pas de s'étendre loin ; nous approchons de ses États, songez seulement à me bien cacher.

Vous croyez donc, dit la Princesse, que vous reverrez Cormoran? Tout contribue, répondit Moustache, à me le faire croire, les promesses de Barbacela, votre rencontre qui commence à faire un changement dans ma fortune, et plus que tout encore, la tranquillité de mon

cœur. Vous qui connoissez le Génie, dit Tanzaï, pensez-vous qu'il en veuille venir avec Néadarné aux dernieres extrêmités? La chose sans moi, ne seroit pas douteuse, reprit Moustache, le Génie est facile à toucher : Néadarné est belle, la singularité de son aventure le piquera peut-être autant que ses agrémens. Mais ne pourrois-je pas suivre Néadarné? demanda-t-il encore. Eh! de quoi la garantiriez-vous? reprit Moustache; Jonquille aime la Musique, vous jouez supérieurement de la Vielle, et il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danser Cormoran. Laissez-moi tout arranger, je vous réponds d'un succès au-dessus de toute espérance. Le Prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être rassuré par les promesses de la Fée, soupira, et ne répondit rien, persuadé que Moustache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de sauter.





CHAPITRE II

Qui fera baîller plus d'un Lecteur.

PENDANT le récit de Moustache, qui, ainsi que le Lecteur l'a dû sentir ne laissa pas d'être fort long, on avoit traversé la Forêt, et le Prince découvrant de loin une grande Ville, demanda son nom. C'est lui, répondit Moustache, la Ville des Barbeaux ; elle est grande et peuplée ; son Roi est tributaire du Génie, et son Agent principal dans les affaires amoureuses. Ce Roi a la complaisance de prendre une liste de toutes les beautés de la terre qui ont des aventures singulieres, telles, par exemple, que celle de la Princesse, et le Génie se les fait adjuger au Bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce Génie s'est fait un emploi bien particulier ! quelle sorte de plaisir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme ? Cela n'est, ni généreux, ni délicat. Vous avez raison, reprit la Fée, mais cette délicatesse est aujourd'hui la chose du monde qui le touche le moins ; il prétend qu'elle seule trouble les

plaisirs, ou que quand elle ne se met pas de la partie, ils n'en sont, ni moins réels, ni moins vifs. Il est difficile de corriger un homme qui s'est fait un systême, et qui pour l'appuyer, se fonde d'abord sur ce que les femmes à sentimens l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaisir que celles qui ne se livrent à lui que par besoin, ou par sensualité effective; et sur la folie qu'il y a de se priver, pour un seul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le Prince, la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde. Je suis plus content de regarder Néadarné seulement, que je ne le serois dans les bras de la plus charmante Fée de la terre. Vous n'avez peut-être pas été toujours si difficile, reprit Moustache, mais quand cela ne seroit pas, il ne faut point disputer sur la volupté, elle prend sa source dans le caprice, et lui seul la détermine.

Je crois cependant, dit Néadarné, que pour cette volupté si recherchée, on a besoin de s'aider de son cœur, et l'homme du monde le plus aimable, si je ne l'ai pas choisi, ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je me ferois une idée séduisante. Bien des femmes qui pensoient comme vous, répondit la Fée, se sont détrompées par expérience. On ne peut répondre du moment, il en est où la nature agit seule, et où l'on se trouve précisément dans le cas d'un songe qui offre à vos sens les objets qu'il veut, et non ceux que vous voudriez. Le songe du Prince en est une preuve, il auroit assurément mieux aimé rêver de vous, que de la Fée Concombre, cependant... Oh! sans doute! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiscrétions de Moustache, on n'est pas maître de ces sortes de choses, mais nous approchons de la Ville, et c'est une dispute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc

pas loin d'ici à l'Isle Jonquille? Non, dit Moustache, à quatre lieuës de cette Ville, on trouve un grand Lac sur lequel l'Isle est située. Des barques galamment ornées y passent, sans avoir besoin de Conducteurs, les beautés qui ont affaire au Génie, et les ramenent de même.

Avec ces propos, et plusieurs autres pas plus intéressans, ils entrerent dans la Ville. Tous les Habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir. Quoique le Prince et Néadarné voyageassent *incognito*, leur air majestueux, leur nombreuse suite, et la magnificence de leur équipage firent juger aux Bluets que ces Etrangers étoient des personnes de la plus haute distinction. Moustache pressa le Prince de se rendre au logement qu'on avoit préparé, et témoigna tant d'inquiétude, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Ce n'est pas sans raison que je tremble, dit Moustache, Jonquille est dans cette Ville, et je crains qu'il ne me reconnoisse. Et que vient-il faire ici? reprit le Prince. Ce n'est jamais que l'amour qui l'y amene, répondit la Fée; les femmes de cette Ville, malgré leur couleur, sont extrêmement belles, et quand le Génie n'a rien à faire, il s'amuse à les honorer de sa tendresse. Les Habitans qui le craignent, n'osent rien lui refuser, et beaucoup moins les Habitantes. Assurément! dit Tanzaï, voilà un terrible Génie. Ah Néadarné! que votre beauté va me rendre à plaindre. Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi? Que fera le pouvoir de Moustache? Comment vous sauvera-t-elle des desirs de ce Génie? C'est en vain qu'elle me le promet; plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient sensible, je ne puis la soutenir. Je sens même qu'au retour de l'Isle Jonquille, vous me seriez insupportable, et que ne pouvant plus vous esti-

mer, vous ne pourriez plus m'être chere. Soyez toujours telle que vous êtes, aussi-bien votre premiere forme me seroit inutile, si elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons ensemble de la rigueur de notre destinée. Je ne veux que votre cœur, et s'il est vrai que la possession du mien suffise à votre félicité, la nôtre sera entiere. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'Isle Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian. Que vous me rendez heureuse! cher Prince! s'écria la tendre Néadarné; mais ne souffrez pas de votre complaisance pour moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrais sans regret une autre que moi en remplir les fonctions; elle me sera chere par les plaisirs qu'elle vous donnera : vos loix, ces loix séveres! qu'en vain vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre séparation. Quand vos sujets verront les fruits précieux d'un second Hymenée, ils ne pousseront pas la barbarie, jusques à bannir votre amie. Si je suis destinée à cet affreux malheur, si je dois passer loin de vous, mes jours infortunés, du moins ajouta-t-elle, en versant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien! si je survis à notre séparation, aurai-je la douceur de penser que j'ai contribué à vos plaisirs. Que dites-vous? adorable Princesse! s'écria Tanzaï, moi! que je vous abandonne? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards? Ah! ne le croyez pas. Périsse plutôt le Royaume que je ne pourrois plus vous offrir! périsse toute la nature! plutôt que je me noircisse de la plus odieuse des ingratitudes. C'est en vain que les loix voudroient s'armer contre vous; en vain mes Sujets les feroient-ils parler, dès-à-présent, je les révoque, elles se tairont devant ma puissance, ou malheur à qui les osera faire revivre. Je

me revolterois contre les Dieux mêmes! Non, divine Néadarné, non votre éloignement ne sera pas votre récompense de votre amour pour moi, et des sentimens que vous m'avez montrés, lorsque j'étois dans le cas où vous êtes. Cessez de m'en parler, le destin las de nous persécuter, nous prépare peut-être des jours plus heureux, ou... Ne vous en flattez pas, interrompit brusquement Moustache. Le Destin ne révoque pas ses arrêts au gré des mortels, le seul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, si la Princesse ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je, moi? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévaille pas sur mes interêts. Le Destin d'ailleurs ne m'ordonne rien sur cet article, et je n'imagine pas que vous deviez faire une loi à la Princesse, d'une chose accidentelle qu'elle est maîtresse de ne pas faire. Mais, que craignez-vous? reprit Moustache, quand je vous assure de ma protection. Eh! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'est pas la même chose, répondit Moustache, le Génie peut être à redouter pour moi par ma situation présente, sans que pour cela je me trouve par-tout sans pouvoir. Quand la Princesse sera dans l'Isle, j'ai imaginé pour la soustraire aux empressemens de Jonquille, de ne lui offrir qu'un fantôme qu'il prendra pour elle, tant j'auroi soin qu'il lui ressemble.

Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il jouisse seulement de son idée; en un mot, je veux retourner à Chéchian. Je vous plains, mais si la Fée Barbacela vous aime tant, elle trouvera assez d'autres moyens pour vous rendre votre amant et votre figure. A ces mots, il ordonna, devant Moustache, son départ pour le lendemain, et laissa cette Fée dans une désolation que toute la tendresse de Néadarné pour elle, ne put calmer.



CHAPITRE III

Malice de Jonquille : Comment Moustache la tourne à son profit.

Moustache réduite au point de voir évanouir ses dernieres esperances, et sentant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voyage de Néadarné dans l'Isle Jonquille, résolut, sans s'amuser à des supplications inutiles, de se servir de ce que son art pourroit trouver de plus puissant pour délivrer son Prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît; le peu de cas qu'il faisoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit essuyées, le besoin qu'elle avoit que Néadarné tombât entre les mains du Génie, prévaloit sur toute autre considération, et sans rien témoigner de son dessein, elle chercha dans sa tête, quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore. Aussi-tôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés, et Tanzaï toujours résolu de partir le lendemain, avoit réïteré ses intentions. La Fée les laissoit dormir, et cherchoit en

vain un stratagême qui lui ſut propice, lorsqu'un bruit affreux s'éleva subitement dans la Ville. Bon Singe! qu'entends-je là? s'écria le Prince, réveillé en sursaut. Ah! dit Moustache, que son art mit d'abord au ſait, ce Jonquille est bien terrible! Qu'a-t-il donc ſait? demanda Tanzaï. Vous sçaurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles ſemmes de cette Ville; outré de la résistance qu'elle apportoit à ses désirs, il l'a changée en monstre, et non content de cette punition, il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies ſemmes d'ici, et veut qu'elles restent laides jusques à ce qu'elles ſassent un voyage dans son Isle. Voilà ce qui cause le bruit qui ſrappe vos oreilles; les Bleus voudroient bien ne pas voir toujours leurs ſemmes comme elles sont, mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur Beauté, leur paroît plus cruelle encore à supporter que leur figure. Cette Ville me paroît peuplée, dit le Prince, et le Génie n'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi! Volupté de mes jours! dit Néadarné, vous croyez qu'il y aura des ſemmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté. Aux Dieux ne plaise! que je pense mal, reprit Tanzaï, mais je ne voudrois pas, si j'étois ſemme, qu'on me mît à cette épreuve. Quoi qu'il en soit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille. Un cri affreux que poussa Néadarné en cet endroit, interrompit la conversation. Eh! qu'avez-vous pour crier de la sorte? dit Moustache. Hélas! répondit la Princesse, je suis bien trompée, si je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le prince en se desespérant, alla chercher une des bougies qui brûloient dans la Chambre, mais en voyant le visage horrible de Néadarné, il la

laissa tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il. Donnez-lui le miroir, disoit Moustache; prenez une autre bougie. Le Prince en tremblant apporta l'un et l'autre, et Néadarné se trouva si laide, si vieille, si bossuë, qu'elle ne pût retenir ses larmes. La Fée Concombre auroit pû disputer d'agrémens avec elle. Ne vous affligez pas, disoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoît un remede certain? Eh! ce qui me desespere, répondit le Prince, c'est le remede, et quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permît l'usage? Hélas! Prince, dit Néadarné terrassé par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y consentiez. Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à Moustache, vous, qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver, si ce n'est dans la situation où je me trouve? Ce qui me surprend, reprit le Prince, c'est que Néadarné se trouve enveloppée dans la fureur du Génie, elle ne devroit naturellement tomber que sur les femmes de cette Ville. Qu'ont affaire les Etrangers à tout ceci? Moustache, si elle l'eut voulu, aurait pû mieux que personne instruire Tanzaï de la vérité de cette aventure, puisqu'elle seule avoit causé la métamorphose de Néadarné. Désesperée de l'obstination du Prince à ne point envoyer Néadarné à Jonquille, et ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voie, elle avoit saisi l'instant de la vengeance du Génie, esperant que la laideur excessive de Néadarné détermineroit plus aisément Tanzaï à la laisser aller dans l'Isle Jonquille. Le Prince se perdoit cependant en lamentations; la Fée pour le rassurer, lui dit, que le Génie n'avoit assurément pas raisonné juste sur sa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées qu'il seroit obligé de rendre la beauté à la

plus grande partie d'entr'elles, sans en exiger aucune soumission. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoyer la Princesse, et qu'elle en seroit quitte à meilleur marché. Eh oui! dit Néadarné, j'en reviendrai plus belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre. Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guérison d'un seul mal, j'en ai deux actuellement presque aussi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, soit certain pour tous les deux, je ne dois m'en servir, ni pour le premier, ni pour le second. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon Prince, que je reste laide. L'effroyable figure que je porte, lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus, mais pour me rendre digne de sa tendresse, il faut que je perde son estime. Pitoyable Métaphysique! répondit Moustache, qu'est-ce qui fait le crime? C'est le consentement. Ce n'est pas vous qui vous souhaitez entre les bras de Jonquille, donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne desirez seulement pas de recouvrer votre premiere forme, ce n'est que par rapport à votre époux que vous la regrettez, et si vous vous soumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'est que pour lui; par conséquent, il ne peut que vous en estimer davantage de lui avoir sacrifié vos répugnances. N'est-il pas vrai? dit-elle, à Tanzaï. Je ne sçais pas, repartit-il, si votre raisonnement est juste, mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroît le meilleur, est celui qui m'en délivrera plus tôt. Quand ils auroient poussé cette conversation, l'Historien est trop judicieux pour la donner toute entiere au Lecteur. Le bruit cependant continuoit dans la Ville avec tant de force que le Prince fut prié par Néadarné et par Moustache de s'y promener, et de leur dire des nouvelles de ce qui s'y passoit. Il leur

apprit à son retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les ſemmes étoient parties en ſoule pour l'Isle Jonquille, sans en excepter la Reine, qui ne pouvant supporter d'être laide un moment, en avoit pris la premiere la résolution; mais qu'à son retour, le Roi l'avoit étranglée de ses propres mains, et qu'il y avoit peu de maris dans la Ville qui n'en eussent agi de même. Cela, ajouta-t-il, n'empêche pas celles qui sont restées ici, de vouloir partir, et je suis bien sûr qu'avant que le jour soit écoulé, pas une ſemme ici ne portera des marques de la colere du Génie. Je le sçavois bien, moi, que la vanité d'être belles, l'emportoit toujours chez les ſemmes sur la satisfaction d'être vertueuses. C'est la ſaute des hommes, reprit Moustache : qu'ils recherchent la vertu dans une ſemme comme ils y recherchent la beauté; que l'une leur soit d'une aussi grande ressource que l'autre, vous nous verrez aimer autant être vertueuses, qu'être belles.

Mais laissons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin ? A laisser partir Néadarné aussi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour; demain elle verra Jonquille, et demain aussi je mourrai de douleur. C'est trop assurément d'un des malheurs qu'elle éprouve, et je craindrois enfin qu'on ne me reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il est peu important de dire comment le reste de ce jour se passa. Craintes toujours nouvelles de la part du Prince, assurances de fidélité de la part de Néadarné, promesses de Moustache à Tanzaï que Néadarné, reviendroit de l'Isle comme elle y seroit allée, à sa guérison près, qui, se ſaisant par art de Féerie, ne coûteroit rien à sa vertu. Incrédulité toujours ferme de celui-ci, qui trouvoit, à ce qu'il sembloit, de la douceur à mettre

les choses au pis, tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï, qui, dans la journée, avoit changé dix fois de résolution, se coucha d'avis de laisser partir la Princesse, et Moustache qui avoit quelque chose d'intéressant à dire à Néadarné, voyant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la ſorce de ses enchantemens, et commença ce qui suit.





CHAPITRE IV

Conversation intéressante de Moustache et de la Princesse.

Vous voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la premiere de vos mésaventures; vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas rester comme vous êtes, cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pourtant débrouiller le tumulte de vos idées; vous en tirer, le rendre clair; vous faire voir jour dans votre ame, elle est tenébreuse pour vous; vous n'y marchez qu'à tâtons; vos idées se tournent le dos, sont de mauvaise humeur contre elles-mêmes, il n'y en a pas une, j'en suis sûre, qui ne s'en veuille; vous souffrez de leur contradiction, je veux vous raccommoder avec vous-même, ma raison va s'asseoir, et les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous soustrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir sur lui. Votre vertu, toute cérémonieuse qu'elle est sur ses bienséances,

lâchera prise, le Génie lui mettra indubitablement le pied sur la gorge : en un mot, vous ne la conduirez pas à terme, il faut qu'elle choisisse d'étouffer de plaisir, ou de mourir violemment; vous êtes trop belle pour qu'on lui fasse quartier, elle ne vous servira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coûte rien, que la vanité d'un homme n'en sçauroit tirer parti, il le néglige. Passons à un autre point. Quant à votre laideur, n'en soyez pas inquiete, elle est mon ouvrage, et je vous en déferai sans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le Prince, que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'est pas tout, il s'agit à présent de l'essentiel. Le Prince est jaloux, et quand vous lui diriez que vous vous êtes présentée sans risque au Génie, des marques, qui ne sont point équivoques, pourroient aisément vous démentir. J'ai un remede excellent pour réparer les outrages que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci, interrompit Néadarné ? Quoi ! reprit Moustache, vous ne m'entendez pas ? Avant que vous connussiez le Prince... mais, il n'est pas possible que vous ne sçachiez point ce que je veux vous dire : vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où successivement vous éprouvâtes tous deux la colere de Concombre, si aucun malheur ne vous étoit survenu, que vous ne pouviez accorder à Tanzaï, ce que sa tendresse exigeoit de la vôtre, sans qu'il ne vous arrivât quelque chose de singulier..... Je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous sentez bien, continua la Fée, que cela ne se seroit pû faire, que quelque changement ne se fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le Prince a été privé. Ce qui seroit arrivé par le Prince, arrivera par Jonquille. En suivant la coutume

naturelle, il ne se pourroit pas que votre époux ne s'apperçut point de ce que le Génie auroit fait.

Eh ! qu'importe ? demanda Néadarné. Pour le fonds, cela importe peu, répondit Moustache; mais, pour la forme, cela fait une différence. En un mot, cela blesse le préjugé, et c'est, chez les hommes, ce qu'il faut respecter de plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au Prince, que le Génie vous a respectée; sans cela, vous perdriez sa tendresse, et quelque chose qu'il puisse vous dire, quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéïr, il auroit l'injustice de vous mepriser, si vous ne reveniez pas à lui, telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur ! les hommes, sans cesse, nous accusent d'artifice, et, sans cesse, ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont toujours aussi injustes que Tanzaï, et nous méprisent souvent pour les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions, où, par rapport à leur sotte vanité, la sincérité nous deshonoreroit, et dans lesquelles, regle générale, le mensonge nous assure leur estime. Tel est, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même, je ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toujours soutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, et mettre tout sur le compte de la nature plutôt que de convenir avec lui, d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préséance les flatte. Afin d'appuyer vos discours, je vous donnerai un secret immanquable (1),

(1) Ici Kiloho-ée se plaint et le Traducteur après lui, de ce que ce secret de Moustache ne se trouve pas dans ce Livre; comme le Chinois proteste qu'il auroit voulu le donner à sa Patrie, le Traducteur qui

il consiste en trois paroles que même je vous écrirai, afin que vous ne soyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre tems, sans toutes ces précautions, vous pourriez le tromper, mais son amour jaloux le rendra clairvoyant, et nous avons plus d'un sens à surprendre. Le secret lui ôtera tout sujet de suspicion; je veux même qu'il le serve plus qu'il ne seroit nécessaire. Plus il s'en plaindra, plus il sera content : Au reste, ne rougissez pas de vous servir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il passa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous dire qu'un songe l'avoit guéri, et vous pourrez... Je me suis toujours bien doutée, interrompit Néadarné, que ce songe n'étoit pas vrai, mais quand je lui dirois aussi que c'est un songe qui m'a rétablie, son aventure lui donneroit moins de foi pour mes discours. Oui, si votre récit n'étoit point appuyé par le secret que vous sçavez, répondit Moustache; mais le moyen qu'il doute de vous, quand il se trouvera dans la même peine au moins, que celle où aura été le Génie? Mais, demanda Néadarné, si le secret alloit manquer ? Concombre pourroit bien me jouer encore ce tour-là, vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Moustache, ce secret n'est pas connu d'elle; si le Prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait usage. Autre article.

---

croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine, assûre ses Lecteurs, que c'est à son grand regret qu'elle en est privée; il les supplie de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence, et il croit devoir les assurer, qu'après de longues expériences, il a été obligé de traiter de fabuleux, tout ce qui se dit sur cet article.

Vous vous êtes fait une répugnance sur Jonquille, elle tombera à son aspect, il est aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes aventures, il a paru comme mon persécuteur, et cette idée, sans doute, vous l'a rendu odieux ; mais je vous avertis encore une fois, que c'est un Génie charmant, et qui joint au pouvoir le plus étendu, les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte passion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné, mon cœur est prévenu d'une si forte tendresse pour Tanzaï, que je défierois tous les Génies de la terre de faire impression sur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-dessus, répondit la Fée ; le Génie vous mettra à de fortes épreuves, et Tanzaï qui pourroit soutenir votre cœur, sera absent. Ce sera assez pour moi de son idée, reprit Néadarné, et je rougirois trop, si pour ne lui pas être infidelle, j'avois besoin de sa présence.

Avec tous ces beaux sentimens, reprit Moustache, les choses arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à son amant, c'est qu'elle ne se met point à portée de lui manquer. Dans une occasion fâcheuse, si elle s'y trouvoit, la nature souffleroit sur le sentiment, et ne manqueroit pas de l'éteindre : Il est vrai que quand il se rallume, on est bien étonné, mais la chose n'en est pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Néadarné, et quand je ne serois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne seroit pas lui que je choisirois, je sens que je le hais.

Autre erreur, reprit Moustache, souvent les hommes, dont les femmes se sont fait une idée rebutante, sont ceux qui parviennent le plus tôt à leur plaire. Etre haï d'abord, est une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent le caprice agit là-dedans beaucoup moins

que l'amour propre. Un homme paroît, et semble ne voir les attraits d'une ſemme qu'avec indifférence; nulle louange n'échappe de sa bouche; ses yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne disent point à son silence qu'il en a menti : Il la regarde sans mettre de la politesse pour elle dans sa façon de l'examiner; il vaudroit autant pour elle, qu'elle ne fût pas là; son ame ne fait pas semblant de l'appercevoir, peut-être même, paroît-elle s'épuiser d'attention pour une autre ſemme qui sera là : voilà la haine déterminée, et si par hazard, cet homme si inattentif a du mérite, ce n'est qu'à sa perte, il n'en est que plus insoutenable; s'il étoit stupide, s'il portoit de ces cœurs sur lesquels tout glisse, son suffrage ne seroit presque rien, on n'en seroit flattée que parce qu'il faut faire impression sur tout le monde; mais quelqu'un d'aimable, ne point trouver que vous l'êtes aussi, cela ne se pardonne point. Dans l'instant tout ce qu'il a d'agrémens, est défaut. Parle-t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous desirez, ne s'y trouve point. S'il est sérieux, qu'il est morne ! S'il est sensé, qu'il est pesant? S'il est badin, qu'il plaisante mal ! Voilà votre imagination montée, vous sentez une aversion qui vous fait mal, tant elle est forte. Que cet homme si détesté, sorte enfin de sa léthargie, qu'il vous rende des soins d'usage dans la société, et qui n'affichent rien, le voilà changé, ce n'est plus lui; votre vanité satisfaite, déchire le bandeau qui couvroit vos yeux; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainsi dire éclore le sien. Que dans cette situation, il dise qu'il aime; à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend sa déclaration, et plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur passe d'une extrêmité à l'autre, on croyoit n'avoir jamais assez de haine, on craint de ne se trouver

jamais assez de tendresse, c'est ce qu'on appelle une surprise de l'amour.

Jonquille est avec vous dans le même cas, vous le croyez affreux, il est aimable ; il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous ses agrémens, la surprise n'est pas loin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Néadarné, j'aime le Prince, et je verrai sûrement Jonquille avec indifférence. Soit, reprit la Fée, je le crois d'autant plus, qu'il ne nous est pas nécessaire, ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit seulement de passer une nuit avec lui. Ah ! grand Singe ! qu'elle sera longue, s'écria Néadarné. Jugez-la sans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez courte. A présent, songeons à cet infortuné Cormoran. Depuis dix ans, l'amour et la colere du Génie ont, sans doute, perdu de leur force. Je sçais même que quelquefois, il fait danser devant lui ce malheureux Prince, et lui commande des chansons. Jonquille vous donnera des fêtes, saisissez ce moment pour lui demander la liberté de mon amant; n'accordez, s'il se peut, rien à son amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuse, prenez cette Pantoufle.

En cet endroit, Moustache fit un signe de sa patte, et une Pantoufle et un papier tomberent en même tems sur le lit. Voilà, continua-t-elle, le secret que je vous ai promis, et qui peut se répeter autant qu'on le veut; pour cette Pantoufle, prenez-la; quand vous verrez le Génie assoupi, faitez-la lui baiser, elle redoublera son sommeil. Quoi! cette Pantoufle le fera dormir? s'écria Néadarné : Quel conte ! Ce sont choses qui sautent pardessus la conception humaine, répondit la Fée : Oui cette Pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins chercher Cormoran;

montrez-la lui, c'est une de celles que je portois le jour que nous fûmes séparés ; il a la pareille dans sa poche, il me l'avoit prise en badinant le jour que nous fûmes si désagréablement surpris par le Génie ; ordonnez-lui de les mettre, elles le rendront invisible. Sans cette précaution, il ne pourroit pas sortir de l'Isle. Mais interrompit Néadarné, si le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite ? Ne craignez rien, dit Moustache, son courroux ne seroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour, il ne pourra plus rien sur vous, que vous ne le vouliez ; mais serrez soigneusement la Pantoufle et le papier, je n'ai plus rien à vous dire, l'aurore se montre.

Alors, elle éveilla Tanzaï. Ah ! jour funeste, s'écria-t-il, que tu t'es pressé de me luire ! Eh bien, partie de mon ame, dit-il à Néadarné, êtes-vous toujours bien laide ? C'est, je crois, pis qu'hier, dit la Princesse. L'exécrable métamorphose ! s'écria-t-il ; encore, si l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en consoler, j'aurois du moins précedé le Génie. Trève de lamentations, reprit Moustache, les équipages sont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le Prince à Néadarné, en l'embrassant, d'éviter les caresses du Génie, ou du moins que ce soit si peu que rien s'il vous touche. Vous n'y pensez pas, dit Moustache, cela revient au même. Oui dans le fond, disoit le Prince, une est autant que dix, cependant dix me chagrineroient plus qu'une. Vous avez de bizarres délicatesses, répliqua-t-elle, mais ne pensez pas à tout cela, et recouchez-vous ; vous me ferez quelque conte, vous avez l'esprit orné. Oh ! pour de l'esprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui ; vous êtes contente vous, vous allez revoir votre Cormoran ; graces à la Taupiniere où vous avez vécu, il vous retrouvera comme il

vous a laissée; mais Néadarné... laissons cette idée, elle me tue. Pendant ces discours, Néadarné ne partoit point, et Moustache craignant que Tanzaï ne la retînt, après avoir assuré de nouveau le Prince que Néadarné ne couroit aucun risque, les obligea tous deux de se séparer, et vit enfin partir la Princesse pour l'Isle Jonquille avec autant de plaisir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les Chapitres suivans, s'il avoit tort de s'allarmer.





CHAPITRE V

Intéressant s'il est bien traité.

NÉADARNÉ, ainsi qu'on le peut croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réfléxions, et sa situation étoit de celles dont toute ſemme délicate sera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas, mais ce qui devoit se passer dans cette Isle, lui donnoit les idées du monde les plus désagréables; cependant elle avançoit. Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine ſut-elle éloignée de ses gens, qu'elle prit son miroir; elle y vit avec une secrete satisſaction que Moustache lui avoit tenu parole, et que tous ses agrémens, non-seulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été ſâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Moustache l'avoit

mise. Toute ſemme veut plaire, même sans vouloir ſaire aucun usage des desirs qu'elle ſait naître ; quelque passion dont elle soit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la sente, elle a toujours sa vanité à satisſaire, et comme c'est le besoin le plus pressé, il ſaut que l'amour y perde.

Elle sentoit donc une sorte de plaisir à penser que Jonquille seroit ébloüi de sa beauté, et regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie, accoutumé à posséder les ſemmes les plus parſaites, avouer qu'elle l'emportoit sur toutes. Elle étoit encore occupée de ces idées, lorsqu'elle arriva aux bords du Lac sur lequel l'Isle étoit située.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques au moins de Taupes qu'elle avoit apporté de Chéchian, bien conservées par la miraculeuse protection de Barbacela. La Barque qui lui étoit réservée étoit la chose du monde la plus agréable à voir ; ses voiles Jonquille et Argent, étoient chargées de devises galantes, les cordages étoient de même matiere que les voiles, et un Amour qui tenoit le gouvernail, sembloit par son attitude vive et tendre, annoncer aux belles qui passoient dans cette Isle, les plaisirs qui leur étoient réservés. Néadarné monta dans cette barque, non sans frayeur ; naturellement elle craignoit l'eau, et la figure de cet Amour qui paroissoit servir de Pilote, ne la rassuroit pas. Son voyage cependant fut heureux, et la barque, quoique sans conducteur, ſendant les ondes avec une rapidité excessive, ne s'arrêta que dans un Port superbe bâti vis-à-vis le Palais du Génie. Néadarné, l'émotion dans le cœur, et la rougeur sur le front, descendit à terre ; son embarras redoubla à la vûe de la multitude accourue de tous les endroits de l'Isle, pour

l'admirer. Quoique ce premier effet de sa beauté ne lui déplût pas, l'air ricaneur de ces Insulaires en l'observant, lui fit penser qu'ils ne prenoient pas le change sur ce qu'elle venoit ſaire auprès du Génie, et sa honte fut sans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitans, qui se récrioient sans modération sur le bonheur de leur Souverain, et sur le magnifique présent qu'elle lui apportoit. Néadarné impatientée de leurs éloges, de leurs discours, et de leur jaunisse, arriva enfin à la porte du Palais, bien persuadée que si le Génie étoit aussi jaune que ses Sujets, sa figure n'étoit pas dangereuse. Les Maîtres de cérémonie l'attendoient. Ces gens-là étoient les ſavoris du Génie, et cette charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princesse que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au-devant d'elle, si des devoirs importans attachés à sa dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduisit dans un appartement superbe, où on lui servit une magnifique collation ; elle y étoit encore occupée, lorsqu'une symphonie charmante annonça ce Jonquille si redoutable. La Princesse sentit son cœur en ſrémir; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublerent, et lui firent verser des larmes : elle étoit encore dans ce désordre lorsque Jonquille se présenta à ses yeux. Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il demeura immobile. Néadarné par politesse s'étoit levée; dans ce premier moment, tous deux ne se dirent rien, mais le Génie sortant enfin de son trouble, pria la Princesse de se rasseoir et se mit à ses genoux. Néadarné n'avoit pas encore osé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux sur lui, elle fut extrêmement surprise, et de la majesté de sa figure, et de ce qu'elle n'étoit pas jaune; elle fit tous ses efforts pour

qu'il se relevât, mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus que de lui rendre une main qu'il lui avait saisie, et sur laquelle, pour ne point perdre de tems, il avoit déja imprimé plusieurs baisers. C'étoit agir un peu brusquement, mais il étoit si accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par marquer un peu de respect. Sa coutume n'étoit pas de borner à si peu de chose, ses premieres entreprises, et la bouche de Néadarné lui fournissant un beau prétexte pour autoriser ses emportemens, il alloit en approcher la sienne; mais Néadarné le repoussant avec force : c'est vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire envisager l'horreur de ma situation, et..... Je sçais bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous, même après quinze jours de constance, mais le destin ne me donne qu'un jour, et c'est, à ce qu'il me semble, vous prouver assez mes sentimens, que de ne vouloir pas m'exposer à le perdre. Quoi ! Seigneur, répondit Néadarné, aurez-vous assez peu de générosité pour abuser de l'état où je suis? Ce n'est pas moi, Madame, répondit le Génie, qui ai exigé de vous cette démarche ; mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile; vous avez des répugnances, et je dois vous obliger malgré vous. Mais, reprit Néadarné, pourrez-vous être content, lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte, un bien que mon cœur vous refusera toujours. Je sçais encore, reprit Jonquille, combien la possession de votre cœur me rendroit heureux, et je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir, si je croyois pouvoir en venir à bout; mais à quoi serviroit de ma part cette délicatesse? Vous en seriez plus gênée, et je ne vous en paroîtrois pas plus aimable.

Le destin, en m'offrant les plus doux plaisirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes; vous vous donnez à moi à regret. Dans ces instans que vous pourriez rendre si heureux, vous gémirez, votre sévere vertu vous en fera des momens douloureux : Je pourrois vous donner des meilleurs conseils, il ne tiendroit qu'à vous de vous faire un plaisir de la nécessité, elle vous seroit moins cruelle, et vous n'en seriez guère moins vertueuse. Le devoir ne nous est pénible, que parce qu'il n'est pas l'ouvrage de notre fantaisie : l'époux le plus aimable ne déplaît souvent, que parce qu'il est en droit d'exiger ce qu'on lui livreroit avec transport, si l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'est une dette qu'on acquitte; avec l'amant, c'est un présent qu'on fait. Il est naturel qu'on ait plus de plaisir à l'un qu'à l'autre. Je suis avec vous dans le même cas; vous ne m'avez pas choisi, et ce n'est que par cette raison que vous me haïssez; mais enfin vous êtes obligée d'avoir des complaisances pour moi, et je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins fâcheuses. Eh! le puis-je? s'écria la Princesse, puis-je ne vous pas détester? Mon cœur... Madame, interrompit le Génie, je suis fâché que vous ne me le puissiez pas donner, mais à vous parler franchement, le cœur n'est souvent qu'une chimere, il n'agit pas toujours autant qu'on le pense; je suis devenu Philosophe là-dessus; voyons donc de quoi il s'agit, quel est le sujet qui vous amene ici?

Quoi! vous l'ignorez? dit Néadarné. Je sçais, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loisir, mais ce qui vous fait recourir à moi, m'est inconnu. Je guéris tant de choses, que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez-vous aussi qu'un remede, dit Néadarné ?

Non, Madame, reprit le Génie, et vous êtes la seule à qui j'aye vû souhaiter que je pusse en employer un autre; voyons enfin : Qu'avez-vous? Une Ecumoire... Comment, interrompit-il, une Ecumoire! ce mal me paroît curieux. Oh! reprit Néadarné, mon aventure est la chose du monde la plus surprenante, mais je ne pourrai jamais prendre sur moi de vous en instruire. N'importe, dit le Génie, je vous guérirai peut-être sans cela, cependant il seroit mieux que je sçusse précisément, sur quoi j'ai à travailler. Vous sçaurez donc, continua la Princesse, qu'en conséquence de cette Ecumoire dont je vous ai parlé, le Prince mon époux perdit tout, et qu'il ne lui resta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroissoit plus s'est rétabli, mais à mon tour, j'ai éprouvé des accidens... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains soins... Puisse-je, s'écria Jonquille, ne vous être jamais bon à rien, si j'entends ce que vous me dites! Que veut dire une Ecumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit, et qu'a-t-elle de commun avec les soins que demande le mariage? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les prieres du Génie, lui découvrit de point en point, non sans rougir, ce dont il étoit question. Votre état est fâcheux, reprit Jonquille en souriant, mais il sera aisé de vous en tirer, votre maladie est pourtant singuliere, et depuis que je me connois, il ne m'en est pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela, plus mauvaise opinion; mais, Madame, je crains que votre indocilité pour le remede ne le rende inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuse? je ne condamne point vos délicatesses, mais aussi... Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, si vous ne condamnez point mes délicatesses, n'exigez donc pas de moi ce qui me déplaît

tant! Madame, reprit Jonquille, je n'exige rien, il dépend de vous d'accepter, ou de refuser mes services. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais, Seigneur, dit Néadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le soit pas. Ah cruel! s'écria-t-elle, le visage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princesse, dit-il en se levant; n'obtiendrez-vous rien de vous-même, et serai-je toujours à vous presser de travailler à votre bonheur? Laissons cette conversation, dit la Princesse, elle m'embarrasse. Je vous embarrasserois bien davantage, reprit Jonquille, si je ne vous parlois plus de rien, mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impolitesse, et je sçais que je dois paroître toujours vous arracher ce que, sans doute, votre clemence me donnera. En attendant, tâchez de ne me point haïr, et venez embellir par votre présence les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princesse, non sans la lui serrer plus qu'elle n'auroit voulu, et elle en rougissant des libertés qu'il prenoit, se laissa cependant conduire en esperant qu'il en resteroit là.





CHAPITRE VI

Qui ne sert qu'à allonger l'ouvrage.

On estime autant dans une Histoire, des Réfléxions judicieuses, que des faits élegamment décrits. On a raison; si elles allongent le narré, elles prouvent la sagacité de l'Auteur. En suivant ce principe, on peut se croire permis de réfléchir ici sur la situation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'à sa place, elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou sera une hypocrite, ou une de ces personnes à qui il n'appartient pas de connoître les risques de l'occasion, et qui s'y sont toujours abandonnées sans réflexion. (Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le Lecteur; il aura le plaisir de l'interprêter à sa fantaisie.) Il est rare qu'une femme du monde se trouve dans un cas dangereux pour elle, sans qu'elle le veuille; sa vertu n'est jamais violentée par les circonstances, et quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à son amant, tel rendez-vous où elle succomba, elle ne l'auroit pas fait, si elle n'avoit pas

cru s'en tirer à son honneur; on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit ; et la preuve de cela, c'est qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocens rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire usage pour être brouillé presque sans ressource, avec la vertueuse beauté qui se sera renfermée avec lui. Les femmes ont pour sauver leur vertu, bien des ressources; l'habitude où elles sont de voiler leurs mouvemens, et ce principe de bienséance et d'orgueil qui les étouffe ; notre timidité, notre respect pour elles, et presque toujours l'ignorance où nous sommes des idées qu'elles ont avec nous, et la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impose. L'idée du plaisir un peu réfléchie, surmonte infailliblement dans le cœur toutes les idées de préjugé. D'elle-même une femme peut ne se pas arrêter aux images qui pourroient blesser sa pudeur, mais qu'un amant se présente, qu'il plaise, qu'est-ce alors pour elle que la vertu ? Si elle combat encore, ce n'est plus pour la sauver, elle y perdroit trop. Mais il faut céder avec honneur, et mettre du grand dans sa foiblesse: en un mot, tomber décemment, et pouvoir s'excuser soi-même quand on réfléchit à son désordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit constante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller sa vertu, le tems que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins, selon la pruderie, la majesté et la dissimulation de la personne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour, encore n'étoit-elle pas sûre que sa résistance allât jusques au bout. Le Génie étoit aimable, impatient et dans l'habitude de vaincre : Il connoissoit le cœur, faisoit profit de tout, et ces sortes de gens sont extrêmement dangereux. Ils

amenent le moment, et ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue, à la vérité, par la passion qu'elle ressentoit pour Tanzaï, mais pour les intérêts de cette même passion, il étoit important qu'elle la blessât, d'autant plus excusable encore, que son époux ne seroit jamais instruit de ce qui se passeroit dans l'Isle. Que de raisons pour succomber! et il n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que de personnes qui blâmeront la Princesse, auxquelles il n'en faudroit pas tant! Suivant ce raisonnement qui pourroit être de moitié plus court, la Princesse n'étoit pas sans émotion pendant que Jonquille la conduisoit.

Il lui fit traverser des Appartemens immenses, plus ornés encore par le goût, que par la magnificence, quoiqu'elle y fût excessive. Du Palais, on entroit dans des jardins charmans, tout ce que l'art a pû imaginer de plus correct, et de plus brillant, étoit joint dans ces lieux aux beautés les plus simples de la nature. On voyoit d'un côté des grottes rustiques et des ruisseaux, dont le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux plus tendres plaisirs. De l'autre, c'étoient des cascades à perte de vûe, des cabinets superbes, des statues d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuses et inégales d'un bois que son irrégularité ne rendoit que plus agréable. Ici des allées d'une hauteur surprenante, et compassées avec soin, offroient une promenade plus aisée, mais moins voluptueuse. Les Parterres ravissoient par la variété et la beauté des fleurs dont ils étoient ornés; Flore y avoit à jamais fixé son empire, et Zéphire l'y trouvoit si belle, qu'il sembloit en l'y caressant sans cesse, avoir pour toujours renoncé à son inconstance. Des oiseaux de toutes les especes habitoient dans ces jardins; la Tourterelle mêloit ses ten-

dres accens aux chants vifs et legers du Serin, et du Rossignol. Des Nymphes charmantes y formoient des danses. Des Bergers plus galants que ceux des bords du Lignon, chantoient sur leur Musette un amour, qui quoique toujours heureux, n'en étoit pas moins fidéle ; tout enfin parloit amour dans ces délicieux bocages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inspiroit au cœur, il sembloit qu'on le respirât avec l'air de ce séjour enchanté. La volupté assise au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaisirs, et répandoit sur eux ce charme si flatteur que sans elle ils n'ont jamais. Les amours la couronnoient de fleurs, et formoient autour d'elle les jeux les plus badins.

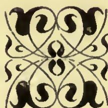
Néadarné ne put résister à tant d'objets, malgré elle, son cœur s'émut; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens, et les prépare à un plus grand désordre. Jonquille qui s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame, la regarda avec des yeux qui peignoient si bien ses desirs, que Néadarné ne pouvant supporter leur éclat, interdite, troublée, soupira, et si doucement, que Jonquille voulut dans l'instant même lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Néadarné distraite par la confusion de ses idées, s'y laissoit conduire, mais en approchant de ce bosquet, elle le trouva si sombre, et jettant les yèux sur le Génie, le vit si amoureux, que revenue à elle-même, elle refusa séchement d'y entrer. Jonquille, qui sçavoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée, voyant celui-là passé pour lui, ne la pressa pas davantage, et la conduisit du côté où les Nymphes et les Bergers formoient les danses les plus agréables.

Néadarné s'en occupoit, lorsqu'un homme parti avec une vitesse extrême d'un des bouts du jardin, vint, en

faisant la rouë et la culbute, donner au milieu de la danse, et la déranger.

La Princesse, à son emploi, le reconnut d'abord pour Cormoran, mais voulant cacher au Génie, l'intérêt qu'elle y prenoit. Voilà, lui dit-elle, un homme qui s'est fait une danse singuliére. Il ne danse pas ainsi pour son plaisir, répondit Jonquille : j'ai peine à croire, reprit Néadarné, que ce soit pour le vôtre. Vous ne connoissez pas ce Sauteur, dit le Génie, c'est l'homme du monde qui a le plus de talens, et qui seroit en même tems le plus heureux, s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des supplices cruels, je me suis contenté de le garder toujours dans mes jardins, occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah Seigneur ! s'écria Néadarné, daignez suspendre son supplice ! Approche, malheureux, dit le Génie à Cormoran, ose lever les yeux sur ton maître, va au Palais, et fais tes efforts pour amuser l'objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence, et prit le chemin du Palais, non sans faire encore quelques culbutes, tant est grande la force de l'habitude ! Néadarné, en remerciant le Génie, ne pût s'empêcher de le regarder, et le trouva si superieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accusa Moustache de caprice de n'avoir pas répondu à la tendresse de Jonquille. Elle en étoit même déja au point de le trouver aussi beau que Tanzaï, sans cependant que cette comparaison tirât à conséquence pour elle; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant, et elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidelle, lorsqu'on vint annoncer qu'on avoit servi.

Le lecteur voudra bien (tant pour sa commodité, que pour celle de l'Auteur) sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger, d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.





CHAPITRE VII

Où l'on verra entre autres choses combien la Musique a dégénéré.

CETTE salle à manger étoit, à ce qu'on assure, extrêmement belle, et le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie, cette situation lui déplaisoit; car enfin on regarde ordinairement devant soi; elle se voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui, de son côté, commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incommode. Néadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroître de Taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois point ici votre mets favori? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de Taupes pour que l'on pût vous en servir. Moi! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de Taupes, c'est le Gibier du monde dont je fais le moins de cas. Qui vous a donc fait ce conte-là?

On m'avoit assuré, reprit-elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux ; si cela n'est pas, à quoi vous sert-il d'en dépeupler la terre? J'ai eu des raisons essentielles pour le vouloir ainsi, Madame, reprit le Génie, mais elles ont cessé; je ne poursuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le supplice de son amant, et l'état où elle est contrainte de vivre, me vengent assez d'elle, et ma colere s'est éteinte lorsque mon amour s'est dissipé. Ceci est pour moi une énigme, reprit Néadarné. Il sera aisé de vous l'expliquer, reprit Jonquille : Ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il jouit, est l'indigne objet que l'on m'a préféré. Mais, Seigneur, dit Néadarné, puisque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpetuez-vous votre vengeance? Pour me pardonner d'être cruel de sang froid, reprit-il, il faudroit que vous sçussiez avec quelle indignité j'ai été joué, et les tourmens affreux dont mon cœur s'est vû la proie. Terminons de grace cette conversation, et n'empoisonnez pas, en me rappellant un souvenir si fâcheux, le plaisir dont votre vûe me pénétre.

Si ce plaisir étoit aussi vif que vous voulez que je le croye, répondit la Princesse, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un songe dont vous pourriez à peine vous rappeller l'idée; votre rival ne seroit plus un ennemi pour vous, et vous oublieriez, en me regardant, que quelqu'autre a pû vous inspirer de la tendresse.

Quelqu'un croira, sans doute, à ce discours, que Néadarné ne faisoit pas ce reproche au Génie sans qu'un peu de passion ne s'en mêlât. Kiloho-ée a été prêt de le croire aussi; cependant comme il faut se garder d'interprêter trop promptement en mal des actions qui peuvent

être innocentes, et que d'ailleurs on doit avant que de prononcer sur une matiere délicate, en envisager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouse, que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interprétation est vraisemblable, et le bonheur de trouver des conjectures aussi sensées, n'arrive pas à tous les Commentateurs. Néadarné n'aimoit pas assez Jonquille pour être jalouse d'un amour passé, et la tendresse qu'elle conservoit pour Tanzaï, devoit la laisser là-dessus dans la froideur que l'on a pour les choses indifférentes.

Jonquille, qui étoit aussi vain qu'un autre ne se fit pas toutes ces idées, et remercia la Princesse, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crût obligé. Ah belle Princesse! lui dit-il avec transport, si j'ai paru ne pas oublier absolument auprès de vous, la tendresse que j'ai eue pour un autre, personne du moins n'altérera jamais celle que je me sens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres discours, tous fort passionnés, et que pourtant l'Auteur ne nous a pas conservés, soit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, soit qu'il n'en ait point fait de cas, c'est ce qu'on ne sçait pas positivement.

Jonquille alloit, sans doute, continuer à ennuyer Néadarné, lorsque celle-ci pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança, et s'accompagnant de son tympanon avec une délicatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour et de ses tourmens. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre partout. Néadarné, qui avoit le cœur fort compatissant, fondoit en larmes, et

poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux, et voyant que la douleur ne discontinuoit pas : Traître! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma Princesse, et toute mon Isle? Finis la désolation publique; chante mes plaisirs, ou crains que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en musique.

Eh! ne le grondez pas, dit Néadarné, il m'a serré le cœur, je l'avoue, mais j'ai eu à pleurer un plaisir inexprimable. A peine eut-elle cessé de parler, que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air si gai, et le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, et l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gayeté, il fut impossible aux Courtisans du Génie de se contenir, et le respect qu'ils lui devoient, ne put les empêcher de former sur le champ une contredanse. Jonquille auroit bien voulu se fâcher; mais entraîné par la force de la musique, il se leva, prêt à se mettre de la partie. Néadarné charmée de le voir si sensible aux talens de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté, mais il reçut si mal cette proposition, et parut s'offenser si fort de ce qu'elle pensoit à ce Prince, quand elle auroit dû, à ce qu'il croyoit, ne penser qu'à lui, qu'elle résolut de se servir de la Pantoufle, puisqu'on n'en pouvoit rien obtenir. On leva table, et après le café, Néadarné voulant occuper Jonquille, lui proposa une partie de Berland à cinq. Soit, dit Jonquille; jouons au Berland en attendant l'Opera. Ecoutez, Cormoran, ajouta-t-il, ayez soin de tout, et songez à sçavoir mieux votre rôle que vous ne fites la derniere fois. Cormoran partit. Il est donc bon pour l'Opera, demanda Néadarné. Oui, dit le Génie; s'il ne chantoit pas faux, si ses tons n'étoient pas glapissans,

s'il paroissoit moins ſat sur le Théatre, et qu'il y minaudât moins, il seroit ſort bon Acteur En achevant ce discours, on se mit au jeu, et Néadarné ſaisant, ou tenant perpétuellement va tout, ayant sans cesse Berland ſavori, ne filant point, cavant au plus ſort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit avancé ses jambes sous la table, et Néadarné ne sçachant à qui elles appartenoient, distraite comme une Princesse, s'en fit un coussin. Bien des gens ont blâmé cette ſacilité de Néadarné, sur-tout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais qui ne sçait que ce qui tire à conséquence pour les particuliers, n'est rien pour les personnes d'un rang élevé? Une ſemme de condition ne ſait-elle pas sans risque toute la journée des choses qu'une autre qu'elle, n'oseroit seulement jamais penser? N'est-ce pas même, ce noble mépris des usages qui la distingue plus que son rang? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût sur les jambes du Génie qu'étoient posées les siennes, c'est qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, et qu'elle n'eut point de distractions : Jonquille, à la vérité, en conçut de grandes esperances, mais qu'importe? Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que seroit-ce donc! si les ſemmes étoient obligées de répondre de tout ce que la ſatuité des hommes leur ſait imaginer sur leur compte? Ne tirent-ils point parti, et des égards innocens qu'on a pour eux, et même du peu de cas qu'on ſait de leur personne? Qu'on les regarde, c'est desir. Qu'on ne les regarde point, c'est dissimulation. Les ſemmes seroient bien malheureuses, si elles pensoient, ou si elles sentoient le quart des impertinences que les hommes leur attribuent. Ordinairement ils ne les croyent ridicules que quand ce sont eux qui le sont.

Jonquille, ainsi qu'on l'a déja dû remarquer, étoit avantageux; plèin de confiance, déja il alloit demander compte à la Princesse de la faveur qu'elle venoit de lui faire lorsque le jeu finit, et qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'Opera. Jonquille y conduisit la Princesse toujours lui parlant de sa flamme, et elle, le laissant toujours faire, puisqu'il étoit écrit par le destin qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit lui imposer silence.





CHAPITRE VIII

L'Opera.

Il seroit difficile de bien décrire l'Opera de l'Isle Jonquille. Kiloho-ée en quelques endroits se plaint de la sécheresse de l'Auteur Japonois, qui, à son tour, médit du Chéchianien, ce qui suppose que sans parler des autres Traducteurs, le François se plaint de tous les trois, et que le Public se plaindra du dernier, et lui imputera, ou de s'être trop étendu sur des matieres stériles, ou d'avoir passé trop legerement sur des objets intéressans. Mais, à moins de manquer de sincerité, le Traducteur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés, et s'il les imaginoit dans les circonstances où ils pourroient être nécessaires, ne se sentiroient-ils pas du siécle où il vit, et pourroit-il en se transportant même dans des tems aussi éloignés que sont ceux où ont vêcu ses héros, rendre parfaitement des usages dont il ne reste plus aucune connoissance? N'est-il pas plus à propos qu'il en prive ses Lecteurs, que de leur débiter des

ſables dont ils sentiroient bientôt l'absurdité? Le devoir d'un Traducteur fidele n'est autre chose que de suivre littéralement son Auteur, si ce n'est que lorsqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraser, le commenter, l'ajuster; le Traducteur de ce Livre avoue ſranchement que n'entendant pas parfaitement son Auteur, il lui a prêté autant de sottises pour le moins qu'il lui en aura épargnées; qu'il est devenu long, où le Chinois étoit court; précis, où il ne l'étoit pas; obscur, où il étoit clair; railleur où il étoit moral; Galant, où il étoit Philosophe, et que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en ſait excuse, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque ſaçon que ce puisse être, puisque le Livre n'en seroit pas meilleur, et que cet avilissement ne le rendroit pas plus estimable.

Toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, feront qu'on ne sçaura qu'imparſaitement ce que c'étoit que l'Opera dont il est ici question. A qui s'en prendre? Un Historien imagine quand il écrit, que la posterité sera au ſait des usages qui regnent de son tems, et c'est ce qui ſait qu'aujourd'hui on ne sçait que par des conjectures, encore très-hazardées, quelle étoit la ſaçon de vivre particuliere des Romains, et qu'une chose de cette importance occupe mille sçavans, qui y employent, sans ſruit, leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui-là, le Traducteur doit être excusé, et s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce Livre, il ne finiroit point :

Il est donc à propos qu'il dise, pour terminer ce long raisonnement, aussi ennuyeux pour lui, que pour les Lecteurs, que dans l'Isle Jonquille, vulgairement le Poëme d'un Opera étoit ridicule, qu'il consistoit

en de vieilles Fables doucereusement rhabillées ; qu'essentiellement le style en étoit fade, et la Poësie lâche; qu'il ne s'y agissoit, ni de conduite, ni d'intérêt, que l'on y faisoit danser à tous propos, les gens du monde qui devoient danser le moins, que la personne la plus affligée y venoit chanter ses peines, et que plus d'un héros blessé à mort venoit sur le Théâtre faire son testament avec un accompagnement de flutes : Qu'il y avoit des entrées de fleuves, et que le Dieu le plus grand, souvent descendoit des Cieux uniquement pour faire, ou pour dire une sottise. Au reste, ce spectacle étoit magnifique et plaisoit sur tout par la décence qui y regnoit. Toutes les Actrices étoient Nymphes, et l'on en trouvoit, aussi-bien dans les chœurs, que dans les rôles principaux. Instruites à jouer toutes sortes de personnages, tantôt Vestales, tantôt Prêtresses de Venus, passant de la garde du feu sacré, aux doux mysteres d'Amathonte, Suivantes de la Vertu et de la Volupté, s'acquittant également bien en Public de l'un et de l'autre rôle, ce n'étoit jamais qu'en particulier, que l'on sçavoit quel étoit celui des deux qui leur coûtoit le plus. Elles ne découvroient pas, à la vérité, les secrets de leur art à tout le monde. L'amant le plus enflammé et le plus aimable auroit marqué vainement de la curiosité. Le caprice même ne pouvoit rien sur elles, l'ambition ne les séduisoit pas davantage, et il falloit qu'une divinité plus puissante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kiloho-ée nous a conservées de ce spectacle, suffisent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, et pour montrer aux Lecteurs combien ces Actrices étoient loin de la sagesse et du désintéressement qui sont aujourd'hui l'unique caractére des nôtres, et combien les Poëmes de cette

Isle et leurs agrémens perdroient auprès de ceux que l'on admire à présent. En cas qu'une si longue digression fît perdre le fil de l'Histoire, on rappellera ici que Néadarné alloit à l'Opera, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des discours dont sa pudeur étoit allarmée, et qu'elle les écoutoit avec patience, autant par politesse, que par l'impossibilité de faire autrement.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à l'Opera, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles, ils n'en furent amusés, ni l'un ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux, et voulant tout devoir aux sentimens de la Princesse, sa conquête lui paroissoit douteuse.

Néadarné de son côté, malgré sa passion pour Tanzaï, et sa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuser, ou non? Retournera-t-elle auprès de son époux comme elle en est partie? Mettra-t-elle en œuvre le secret de Moustache? N'est-il pas pour le retablir d'autre remede que celui qu'on lui propose? Peut-elle le prendre sans danger? Ce Génie est aimable, et pour comble de malheurs, il témoigne qu'il aime; sa tendresse est bien plus à craindre que sa puissance? Quel crime pour elle, si cédant enfin à la nécessité, son cœur l'approuve, et s'y conforme! on est si fragile! elle se trouve dans une situation si délicate! ce malheureux Prince, objet de toute son ardeur, languit absent d'elle : il gémit de penser seulement à ce qui lui doit arriver. Peut-être soupçonnera-t-il son aventure? Et si le secret de Moustache n'est pas bon? Cependant il doit l'être; le moyen! qu'ayant besoin d'elle, cette Fée voulut la tromper? Qu'il se trouve bon, en est-elle moins coupable? Mais, ce Prince, source de toutes ses inquiétudes, ne s'est-il pas livré aveuglément à la Fée Concombre? Ne croyoit-

il pas d'abord qu'une Déesse recherchoit ses empressemens, et quoiqu'il ait été puni de son infidelité, en a-t-elle été moins commise? il l'a à son retour payée d'un songe; n'appartient-il qu'à lui de rêver? Cependant, si elle le lui rend, la croira-t-il? Qu'importe après tout? et de quel droit, coupable comme il l'est, osera-t-il lui reprocher une faute involontaire, quand la sienne ne l'a pas été? Pourquoi a-t-il couché avec Concombre?

Cette idée fut la derniere de la Princesse, et le souvenir de son injure, lui fit presque voir la vengeance nécessaire. Tant il est dangereux d'avoir tort avec les femmes! il est pourtant vrai au fond, que tort, ou non, cela revient souvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raisonnement que la Princesse faisoit en elle-même. Il avoit observé tous ses mouvemens, et le regard qu'elle lui avoit lancé en finissant de se rendre compte, l'avoit instruit de ses dernieres dispositions à son égard. Quoiqu'il eût fait semblant avec la Princesse d'ignorer la raison qui la conduisoit chez lui, il en avoit été instruit à fond par Concombre, qui en lui faisant valoir la beauté dont elle lui assuroit la possession, ne lui avoit déguisé aucune circonstance de l'aventure. Ce n'avoit été sans doute, que pour mieux pénétrer les sentimens de Néadarné qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même son Histoire; peu accoutumé à se prendre de sentiment, il n'avoit songé d'abord qu'à se rendre heureux, malgré la répugnance de Néadarné; mais depuis, son extrême beauté, sa vertu et sa modestie lui avoient donné des idées plus délicates. L'amour qu'elle avoit pour un autre ne servoit qu'à donner plus de vivacité au sien. Il imaginoit un plaisir extrême à chasser Tanzaï du cœur dont il étoit maître, et plus la victoire lui parut difficile, plus

il fut flatté du triomphe. En effet, se disoit-il, quel plaisir seroit-ce pour moi que celui de posséder une beauté, qui, désespérée d'être entre mes bras, n'y pousseroit pas un soupir qui ne fût l'interprête de sa douleur; qui me reprocheroit mes empressemens; qui toute entiére à un autre, accablée de la violence qu'elle se feroit, ne leveroit sur moi que des yeux, qui tout baignés de larmes qu'ils seroient, m'exprimeroient son indignation, et l'horreur qu'elle auroit pour moi. Ah! quelle différence de devoir à ses soins des momens si tendres, d'étre l'Auteur de sa félicité, de faire celle d'une beauté chérie, de jouir de ses transports, de son désordre, de lui entendre bégayer qu'elle vous adore, de se sentir serrer avec volupté dans ses bras, d'égarer son ame avec la sienne, de la voir, confondue dans de si doux plaisirs, se perdre elle-même, et vous chercher encore, et de lire enfin dans ses yeux troublés, l'excès de sa sensibilité, et de son amour? Ah Néadarné! quelle autre que vous, donneroit mieux ces plaisirs? Quel bonheur de vous inspirer tout l'amour que vous faites naître! quoi! je vous verrois entre mes bras, dépouillée de cette vertu sévere que vous opposez encore à ma flamme; Jonquille! l'heureux Jonquille!... Ah! il en mouroit de joye. Mais, adorable Princesse, ne détournez pas ces yeux charmans, laissez-moi m'enyvrer de la douceur d'en être regardé, hélas! j'y lis moins de colere, mais que j'y trouve encore d'indifférence!

Pendant tout ce beau Monologue, Jonquille regardoit la Princesse, et la Princesse, en effet, ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit en cet instant un morceau de musique si tendre, que son cœur, déja disposé, ne put y résister. Le Génie lui prit la main, il la baisa, mais avec une expression si vive, que Néadarné touchée de

tant d'amour, lui serra à moitié la sienne. Ils étoient tous deux renversés dans le fond de la Loge, elle étoit peu éclairée, malheureusement pour elle, un rideau de Gâze les déroboit aux Spectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha; le baiser le plus enflammé, pris par lui sur la bouche de Néadarné. la retira de son trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce désordre dura, Jonquille pressoit amoureusement les lévres de la Princesse, et devint enfin si entreprenant, que Néadarné revenant à elle-même, se rejetta sur le bord de la Loge, et ramena sa vertu de la plus dangereuse occasion où elle se fût jamais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de risque à l'Opera !

Jonquille, au désespoir d'un retour si peu attendu, reparut auprès de la Princesse, et tous deux si égarés, que sa Cour ne put s'empêcher d'en sourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, et fut déconcertée au point, que si l'Opera ne fût venu à finir, elle auroit assurément quitté la place. Elle étoit si honteuse de ce qui venoit de se passer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena, pour lui donner le plaisir d'un feu d'Artifice superbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu ! quel est donc ton empire? Si le plaisir t'offense, si toi seule dois remplir une ame, ou chasse l'en tout-à-fait, ou ne donne pas des remords !



Livre quatrième



CHAPITRE IX

Combien il est dangereux pour les femmes d'être peureuses.

JONQUILLE étoit pourtant bien mal-adroit, ou bien hardi de proposer à la Princesse, après ce qui venoit d'arriver à l'Opera, d'entrer dans un Bosquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien? Cependant elle y entra. Elle fut choquée, à la vérité, de trouver ce Bosquet extrêmement sombre, pendant que le reste des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine

l'on pouvoit croire que le Soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle au Génie, l'endroit où vous me conduisez, est-il si obscur? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il; je n'en sçais rien, reprit-elle. N'en doutez pas, Princesse, dit-il, c'est une expérience de Physique. Elle n'insista plus, ne sçachant s'il disoit vrai ou non; mais elle résolut de le punir de sa témérité, en cas qu'il voulût abuser de l'obscurité du lieu où ils se trouvoient tous deux. Je serai bien aise, se disoit-elle, de lui faire voir combien il se trompe, s'il croit me trouver sensible. Il verra que tout aimable qu'il est, ma vertu vaut bien ses agrémens; elle étoit encore à prendre cette résolution, lorsque Jonquille la pria de s'asseoir sur un lit de gâzon et de fleurs, qui étoit la seule commodité que l'on eût dans ce Bosquet. Néadarné s'y plaça, et le Génie, en soupirant, se mit auprès d'elle. Elle étoit interdite; et Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais sentie, ne sçut d'abord que lui dire. L'amour est violent quand il inspire le respect, mais pour les plaisirs d'un amant, et pour la commodité d'une femme, c'est l'amour du monde le moins à desirer. Jamais il ne devine, ni ne saisit l'instant, toujours tendre et embarrassant, il fait des protestations de délicatesse, ou peut-être il ne seroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condescendance possible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une passion désintéressée? Exhortera-t-elle à la perdre, ou à demander une récompense, quand de soi-même l'on s'en détache? Jonquille n'ignoroit rien de tout cela, et si Néadarné étoit entrée dans le Bosquet avec l'air qu'il lui avoit vû à la fin de l'Opera, il n'auroit pas été si timide. Mais elle avoit fait ses réflexions; sa physionomie étoit redevenue austere et imposante, et il craignoit qu'en voulant la presser

trop, elle ne s'armât d'une séverité dont elle auroit d'autant plus de peine à se dépouiller, qu'elle auroit plus éclaté. Avec toute sa retenue, il avoit saisi la main de Néadarné, il soupiroit, et la Princesse impatientée de se sentir toujours la main serrée, prit son texte là-dessus pour ouvrir la conversation. Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarrasse, et je suis gênée de vous la voir tenir. Ah Princesse! s'écria-t-il, m'enviez-vous cette satisfaction? Elle n'est rien pour vous, c'est tout pour moi : si vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuser à mon respect? Il est au-dessus de toute expression. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes beautés trouvoient insensible! moi qui aurois cru les honorer en daignant les regarder! soumis auprès de vous, pénétré de l'amour le plus violent, je n'ose pas même esperer la plus legere faveur. Ce n'est pas encore assez pour vous de m'accabler de votre indifférence, vous me haïssez. Plus je montre d'amour. plus j'excite de colere. Ah! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t-il vû vos funestes charmes? Mais, que dis-je? Pourquoi me plaindre d'une passion qui toute malheureuse qu'elle est, fait encore ma félicité? Ah! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle, c'est l'amant le plus tendre et le plus passionné, qui tout entier à vous, malgré vos mépris, voudroit pouvoir retrancher de ses jours, ceux qu'il a passés sans vous adorer. Est-ce moi, cruelle! que vous devriez haïr?

Ah, je ne vous hais pas! s'écria Néadarné d'un ton attendri, mais puis-je vous aimer? Ce cœur que vous me demandez, est-il à moi? Peut-il oublier celui à qui il s'est donné? Son image, cette image si charmante! en

peut-elle être effacée? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre générosité, détruisez un fatal enchantement, n'en prétendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse : à ce prix je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas, je sens bien, un effort ordinaire, que celui que je vous propose, mais à qui, pour une si belle action, puis-je mieux m'adresser qu'à vous? Vous détournez vos yeux, vous soupirez, ah ! mes prieres ne peuvent rien sur vous. Oui, Princesse, je soupire, répondit Jonquille, et cela pourroit bien m'être permis, après ce que je viens d'entendre. Ce n'est cependant pas mon malheur qui m'arrache ces soupirs, c'est l'impossibilité où je suis de faire ce que vous desirez. Mon pouvoir, sans bornes en toute autre occasion, a dans celle-ci des limites qui me désesperent. Ne croyez pas que ce soit mon amour intéressé qui me dicte ce refus ; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, que s'il dépendoit de moi de vous rendre, sans aucune condition ce que vous avez perdu, quelque chose qu'il m'en coûtât, vous seriez satisfaite. Le Génie prononça ces paroles d'un ton si pénétré, que Néadarné ne put douter qu'il ne dît vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princesse de sa bouche, elle se l'étoit senti mouiller de larmes, et ces témoignages de la sincérité et de l'amour du Génie l'attendrissant, elle soupira, et ses résolutions s'affoiblirent. Ah Jonquille, Jonquille ! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroîtroient sincères, qu'importeroit-il pour tous deux? Pourquoi vous obstiner à toucher un cœur déja prévenu, et au point, que malgré l'attendrissement que vous lui inspirez, la passion dont il est rempli, n'en est pas un moment distraite? Je crois pour-

tant pouvoir vous avouer sans crime, que sans cette première flamme, il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entraînera point d'autre, et dans ce séjour dangereux, ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en disant ceci, ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'Opera, ou qu'elle croyoit que pourvû qu'on évite la derniere occasion, ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien, Madame, reprit le Génie, n'en parlons plus, quoique mon amour ne doive pas être récompensé, je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincere. Peut-être qu'en ma faveur, le destin révoquera cet Arrêt qui vous paroît si funeste, je n'ose m'en flatter. Mais j'y employerai tous mes soins. Je ne ferai pas du moins le sujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi, qui m'égale en puissance, et qui partage mes fonctions, sera choisi, sans doute, pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous sentirez peut-être, moins de répugnance pour lui, que pour moi. Ah Jonquille ! s'écria la Princesse, qu'avec un autre que vous, ma guérison seroit impossible.

Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pû entendre de si douces paroles sans remercier la personne qui les lui adressoit ; aussi Néadarné, qui les lui avoit dites sans penser que cela tireroit à conséquence, fut très étonnée lorsque Jonquille la pressant tendrement entre ses bras, plus vif qu'il n'avoit été respectueux, voulut se livrer à toute son ardeur. Cette situation étoit d'autant plus embarrassante pour la Princesse, qu'elle étoit dans cet instant extrêmément touchée, et de la tendresse du Génie, et des sentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'est si dangereux pour les femmes qui sont nées avec un cœur sensible, que cet état d'attendris-

sement où Néadarné se trouvoit alors. Le malheureux, qui dans ce moment ose les presser, arrache quelquefois autant de leur compassion, que leur amant obtient de leur tendresse. Le triomphe n'en est pas si doux, mais il s'en faut peu qu'il ne soit le même. Qui sçait encore, si ce qu'alors elles appellent pitié, n'est point amour? Dans un état aussi violent, peuvent-elles connoître bien la nature du mouvement qui les agite? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvenient, son ame n'est pas capable d'une si tendre impression, il n'appartient qu'à une femme estimable d'en être susceptible. Néadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne sçavoit plus que dire à Jonquille; l'irrésolution dura quelque tems, mais la vertu revint et le Génie sentit par la vive résistance de Néadarné, qu'en vain il prétendroit se la rendre favorable. Qu'on est embarrassé avec une femme vertueuse! c'est bien pis encore avec celles qui font semblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une situation digne de pitié. Néadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colére, s'amusoit des fusées qui commençoient à s'élever dans les airs, il n'osoit plus s'approcher d'elle; Concombre attentive à tout ce qui se passoit, invisible pour Néadarné, s'approcha du Génie, et après lui avoir reproché son impertinente timidité, profite, lui dit-elle, du secours que je vais te donner. Acheve ma vengeance et tes plaisirs. Prends garde à ce que je vais faire.

Prenant, à ces mots, la figure d'une grosse Araignée, elle se glissa sous la robe de la Princesse. Néadarné ne la sentit pas plutôt, qu'elle poussa des cris horribles. Ah Seigneur! dit-elle à Jonquille, je me meurs, une Araignée! Ah! secourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi évanouie. Jonquille qui ne doutoit pas qu'il n'y

eût plus de sottise que de sentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, sçachant le chemin que l'Araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put se faire sans offrir à ses regards, des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pû les imaginer, des beautés qui perdroient tout à être décrites, le fussent-elles par l'amour même! Le plaisir que cette vûe lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas senti par la Princesse, qui, encore évanouie, lui laissoit tout le tems dont Concombre avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï. Déja l'enchantement de Néadarné étoit à demi dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit euë de l'Araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisit, lorsqu'elle vit Jonquille entre ses bras; il ne s'étoit pas préparé à un retour si prompt, et ce fut sans peine qu'elle se déroba à ses emportemens. D'autant plus malheureuse en cela, qu'un instant plus tard, elle était désenchantée sans offenser sa vertu, et qu'elle n'eut pas un assez grand usage du monde pour faire durer son évanouissement autant qu'il auroit été nécessaire.

Ah traître! dit-elle à Jonquille, sont-ce là les effets de cette délicatesse que tu m'avois tant vantée! la confusion du Génie ne lui laissa pas la force, ni de demander pardon à Néadarné, ni de la retenir lorsqu'elle voulut sortir du Bosquet. Il ne fut pas plus prompt à resoudre s'il devoit lui laisser le tems de se calmer, ou s'il devoit la rejoindre; il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore, et à la lueur qu'il répandoit de tous côtés, il vit Néadarné peu loin du Bosquet, appuyée contre une statue, et dans l'attitude de quelqu'un qui rêve tristement. Il fut plus tôt à ses genoux qu'elle ne l'eût apperçu,

et les embrassant d'une façon tout à la fois timide et suppliante; voici le coupable, dit-il : Divine Princesse, votre courroux est juste, je mérite toute votre indignation. Ah laissez-moi, perfide! s'écria-t-elle, laissez-moi, je ne dois plus, je ne veux plus, ni vous voir, ni vous entendre! Oui, repeta-t-il, je suis coupable, je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place, personne n'auroit pû s'empêcher de l'être, mais je ne sens que trop que ma justification seroit inutile, et qu'il est tems que je vous délivre d'un objet odieux; je pars, mais daignez plaindre quelquefois le sort de l'amant le plus tendre. Il vous auroit moins offensée, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille, en effet, disparut. Néadarné, enflammée de colere, ne voulut pas le retenir, et resta appuyée contre la statue; elle croyoit que sa haine ne pouvoit pas finir; mais voyant après une demi-heure que le Génie ne reparoissoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter. Elle songea au but de son voyage, et en maudissant la nature du remede, elle n'en reconnut pas moins la nécessité. Prince! s'écria-t-elle, cher époux! objet unique de toute ma tendresse! tu me fais sans doute, à présent l'injustice de penser, que plongée dans les plaisirs les plus vifs, infidelle à ton souvenir et à notre amour, si dans les bras d'un autre, je me rappelle ton idée, ce n'est que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours, pendant que toi seul me réduis dans l'état le plus affreux! ah, cher Prince! reçois mes soupirs, hélas! je n'en ai encore poussé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t-elle par un retour sur elle-même, Jonquille ne paroit pas. Etrangere en ces lieux, qu'y deviendrai-je? Il est coupable, mais l'est-il tant, et dans l'état où je me suis mise avec

lui, pouvoit-il se contenir? C'est ma peur que j'en dois accuser, peur si vive! que malgré ce qu'elle vient de me causer, la première Araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah Jonquille revenez! Si vous m'aimiez encore, ne seroit-ce pas assez pour vous retrouver que je vous désirasse? Revenez! je vous pardonne. A des paroles si pressantes, le Génie reparut. Néadarné, en le revoyant, poussa un cri de surprise; il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit passé; en personne noble, elle lui accorda sa grace, et ils reprirent tous deux le chemin du Palais, sans que Jonquille osât lever les yeux sur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occasion ont donné plus de tort à Néadarné qu'à Jonquille, ils trouvoient qu'elle avoit autorisé l'insolence du Génie, en le mettant à une épreuve à laquelle il n'y a personne qui n'eût succombé. Cela pourroit cependant demander plus de réfléxion; et avant de condamner Néadarné si décisivement, il faudroit faire juger la chose par une belle qui eût une horreur invincible pour les Araignées, et qu'elle dît de bonne foi, si, en pareil cas, elle auroit pris l'animal, ou si ayant son amant auprès d'elle, au reste amant maltraité, elle lui auroit ordonné de le prendre.





CHAPITRE X

Qui prépare à de grandes choses.

La modestie de Néadarné et la timidité de Jonquille, leur faisoient jouer un bien pitoyable personnage, d'autant plus sot encore, qu'il falloit que cela finît, et que les façons sont ridicules, où elles ne servent de rien. Car, que l'on permette une réfléxion toute simple : ou elle vouloit être désanchantée; ou elle ne le vouloit pas? Si elle étoit contente de sa situation, ou du moins qu'elle la supportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille, et puisqu'elle l'avoit cherché, pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui ? Mais la délicatesse, dira-t-on, vouloit qu'au moins elle combattît; et puis, ce Jonquille qu'on lui propose pour une chose de cette nature, est un homme qu'elle n'a jamais vû. Passe encore si c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu; d'ailleurs, il veut du sentiment; c'est le cœur qu'il attaque, et d'une affaire passagere, il en veut faire une réglée : On ne peut pas s'en sauver à moins, et

quand même on voudroit se rendre, doit-on se rendre tout d'un coup? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette derniere idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadarné, et cela, par des raisons qu'on trouveroit ici, n'étoit qu'elles sont déja dans un autre endroit de ce Livre.

Jonquille, qui devinoit, à peu près les mouvemens qui agitoient la Princesse, ennuyé d'une si longue résistance, et ne doutant pas, que plus il lui marqueroit d'empressement, plus elle s'armeroit de sévérité, resolut de lui paroître moins amoureux, et d'attendre que la nécessité inspirât à Néadarné une résolution conforme au bien de ses affaires. Ce ne fut pas sans peine qu'il gagna sur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la Princesse dans l'aventure du Bosquet, avoient augmenté ses desirs, mais plus ils étoient ardens, plus il crut que pour les satisfaire, il devoit les dissimuler. Il connoissoit le cœur, et il étoit sûr qu'en blessant la vanité de Néadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe, en la ramenant au Palais, il affecta de jetter dans ses excuses un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il se justifie, et en jurant à Néadarné un respect éternel, il mit dans ses protestations une sorte d'ironie qui lui fit croire que le Génie avoit apparemment trouvé des raisons pour être plus retenu. Cette réfléxion lui donna de l'aigreur, elle répondit au Génie avec sécheresse, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas, et lui, sans témoigner qu'il s'en apperçût, la quitta après qu'il l'eut reconduite dans son appartement, et sortit d'un air si détaché, que pour le coup, elle s'abandonna à son indignation. Toute la Cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne put un moment la distraire.

Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de son manque de respect, elle n'avoit pas douté un instant qu'il n'en fût devenu plus amoureux ; elle se rappelloit ses transports avant l'Araignée, et en les comparant à l'insultante froideur dont après il l'avoit accablée, les choses les plus mortifiantes lui passerent dans l'esprit. Ciel ! se disoit-elle, être méprisée à ce point ! Voir tant de desirs s'évanouir, après une occasion qui auroit dû leur donner tant de vivacité ! quelle peut donc être la cause d'une indifférence si subite? Tanzaï me louoit tant ! Seroit-il possible qu'il ne s'y connût pas, et n'est-ce donc uniquement qu'à son amour, que j'ai dû ses éloges? Mais que m'importe après tout le dégoût que j'inspire au Génie? Ne suis-je pas trop heureuse de ne lui plaire plus ? Sans doute, c'est l'unique moyen de ne point offenser mon époux. Ah Moustache ! Moustache ! que vous vous trompiez, quand vous croyiez que ce Génie seroit si dangereux pour moi, et que votre secret me sera ici de peu d'usage !

Elle rêvoit encore profondement, lorsque Jonquille rentra ; il avoit fait de son côté des réfléxions nouvelles ; il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier long-tems la Princesse, et qu'en lui laissant croire plus long-tems qu'il étoit refroidi, elle prendroit de l'aversion pour lui. S'il n'étoit pas sûr d'être aimé, il étoit certain du moins de n'être pas haï. Il falloit cultiver ces heureuses dispositions, et il n'étoit pas encore assez bien dans le cœur de Néadarné pour pouvoir sans risque pousser loin ce manége. Il n'appartient qu'aux amans favorisés d'avoir des façons méprisantes ; et d'ailleurs, il commençoit à être sûr de sa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit, il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit passé entre eux deux, Néadarné ne resisteroit

pas tant, que les libertés qu'il avoit prises avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes, et qu'une femme enfin que l'on a mise une fois dans une situation hazardée, n'est presque plus en droit de se fâcher qu'on l'y remette. Jonquille aborda donc la Princesse avec un air animé; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de passion, et malgré la vertu qui l'obsédoit encore, elle ne fut pas fâchée de s'être trompée dans ses conjectures. Je ne vous fais point d'excuses, lui dit-il, de vous avoir quittée; vous ne m'en faites point de reproches. J'ai pensé, répondit-elle, que vous aviez vos raisons pour le faire. Ah que vous me justifiez aisément, Madame! reprit-il. Eh quoi! dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvasse coupable quand vous ne l'êtes pas? Cela seroit injuste. Oui, je le voudrois, reprit-il; une injustice de cette nature me prouveroit de la sensibilité, et plus vous me trouveriez criminel, plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas, reprit-elle, avoir besoin de vous chercher des crimes, et si pour vous satisfaire, il ne faut que vous gronder, je n'ai besoin que de mémoire pour le faire long-tems. A propos de cela, répondit Jonquille, je suis bien trompé si je ne me suis excusé plus que je ne devois, ce n'est pas que je n'aye eu tort, mais c'est qu'il étoit impossible de ne pas l'avoir, et qu'à mon sens, je serois bien plus coupable envers vous, si je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame, à être respectueux! continua-t-il, que de graces! que de charmes! non, il n'est rien qui vous égale! Finissez vos éloges, dit-elle en rougissant, laissez-moi oublier, oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner, tant que nous nous en souviendrons tous deux. Mais, est-il bien vrai, reprit Jonquille, que votre rigueur subsiste encore? Si je ne puis me flatter d'un sort plus doux, que vous me

rendrez malheureux ! et qu'il vaudroit bien mieux pour moi, si je dois toujours être l'objet de votre haine, ignorer tous les attraits dont vous me défendez de parler ! Jamais, Madame, je n'en perdrai le souvenir ; toujours occupé d'un moment qui auroit été si doux pour moi, si vous l'aviez voulu, en me rappellant les plaisirs dont il me combla, je me plaindrai sans cesse de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien, répondit-elle en souriant, ne vous exagerez point ce dont vous avez joui, et ce qui vous a manqué ; vous n'aurez plus rien à désirer. Je ne m'exagere rien, Princesse, répondit vivement Jonquille, et mon imagination, sans doute, est bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire ; au nom des Dieux, consentez-y. Non assurément, dit-elle. Eh bien, continua-t-il, permettez-moi d'agir sans votre consentement. Ce seroit bien pis, reprit-elle, si cela arrivoit, vous ne me devriez point de reconnoissance, et du moins je voudrois... Mais de quoi vais-je m'inquiéter ! Il vaut mieux que vous ne me deviez rien, vous en serez moins ingrat. Moi ingrat ! s'écria-t-il, ah Madame ! si vous sçaviez combien vos bontés redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déja dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement, que voulez-vous que je vous donne ? Que tout ce que le destin veut que vous me donniez, reprit-il, me soit donné par vous, et que je n'aye point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous seule. Eh bien... Nous verrons, repartit-elle, embarrassée, de cette conversation, mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir.

Néadarné, en finissant ces paroles, alla prendre un Luth qu'elle vit dans le salon, et résolut de s'en occuper,

croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de son côté se prépara à l'écouter, content de l'avoir rassurée sur ses charmes, et sûr que ce n'étoit pas peu d'avoir pû l'entretenir de l'affaire du Bosquet, sans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le Luth; mais si tendrement, et elle chanta en même tems avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir son ardeur, et que Cormoran enchanté de la Princesse, fut obligé d'avouer que sa Vielle et son Tympanon étoient bien au-dessous du Luth, quand cet instrument étoit touché avec autant de précision, de brillant et de délicatesse.

Le souper vint interrompre ces plaisirs, et en fournir d'une autre espece. Néadarné, qui commandoit en Souveraine, voulut que Cormoran se mît à table, et le Génie, pour plaire à sa divinité, le permit. Cormoran qui avoit beaucoup d'esprit, quoiqu'il l'eût singulièrement tourné, fut très-amusant. Néadarné, qui commençoit à prendre du goût pour cette espece d'esprit, et qui cherchoit à s'étourdir sur sa situation présente, lui répondit très-bien dans le même genre, et Jonquille prenant le même ton, ils pousserent si loin le rafinement des expressions, et la singularité des idées, qu'à la moitié du repas, aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princesse avoit de prolonger le souper, il finit ; et après une partie de Berland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduisit dans son appartement; et en l'assurant d'un prompt retour, il la laissa entre les mains de ses femmes, à qui il ordonna d'user de diligence, et de mettre bientôt Néadarné en état de répondre à sa flamme,





CHAPITRE XI

Distraction de la Princesse.

NÉADARNÉ frissonna en entrant dans cette Chambre fatale ; il n'étoit plus question pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle sentoit avec douleur qu'elle ne le haïssoit pas, et se craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle se présentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvoit se dissimuler les graces de Jonquille, et sa

superiorité en tous genres sur le Prince de Chéchian. Quelquefois, elle pensoit qu'elle devoit s'abandonner à sa situation, puisque rien ne pouvoit l'en sauver, mais la vertu reprenant le dessus, lui faisoit rejetter cette idée; souvent aussi, elle s'y abandonnoit avec plaisir.

Quand cela m'arriveroit, se disoit-elle, qui en instruira mon époux? Le secret de Moustache ne me met-il pas à l'abri de ses soupçons? Mais, quand je pourrois lui cacher mon deshonneur, puis-je me le dérober, et des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime? De mon crime! ai-je cherché à le commettre? N'est-ce pas un oracle qui m'envoye dans ces lieux? En proie aux désirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée sans partager ses transports; et quand même je les partagerois, seroit-ce ma faute? Puis-je répondre des mouvemens de la nature, sa sensibilité est-elle mon ouvrage? Si l'ame devoit être indépendante des sentimens du corps, pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions? Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre? Ah sans doute! Cette bizarrerie n'est pas de la nature, et nous ne devons qu'à des préjugés, ces distinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, soumises à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumiere qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'est-elle pas assez puissante pour nous guider? Quel avantage est-ce pour moi que ce discernement qu'elle me procure, si me laissant toujours en liberté de choisir, son impulsion ne me détermine pas? Et si ce choix est en ma puissance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords? Non, les Dieux ne sont pas assez injustes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre : Puisqu'ils sont les auteurs de la nature, ils connoissent, sans

doute, son pouvoir ; c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin ; cette ſorce interieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors se seroient conſondus avec nos mouvemens ; cette tyrannie salutaire nous auroit rendu plus parſaits, plus dignes d'être leur ouvrage. Ont-ils craint en nous éclairant, que nous ne ſussions trop près d'eux, ou ont-ils voulu se réserver le plaisir barbare de nous demander compte des déſauts dont ils ont accompagné notre existence ? Mais que dis-je ? malheureuse ! et d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille ? S'ils ne m'avoient pas soutenue, auroit-il encore à desirer ? L'amour que je me sens pour Tanzaï, tout fort qu'il est, ne me jetteroit pas dans un si grand desordre. Ah ! les Dieux nous éclairent plus que nous ne croyons ; si nous étions attentiſs à cette voix secrette qui nous parle, si nous ne la faisions pas taire, nos mouvemens se decideroient tout d'un coup ; et nous éprouverions moins de combats dans notre ame, si cette voix étoit moins puissante. Mais, après tout, que m'importe ce Génie ? Quand je cederois à ses desirs, ne puis-je pas toujours, occupée de mon époux, ne m'entretenir que de sa tendresse ? Eh ! l'ame ne s'égare-t-elle pas ? Et malgré ma vertu, n'ai-je pas été dans ce Bosquet, près de succomber ? Voyois-je Jonquille ? Pensois-je à mon époux ? Ne m'étois-je pas perdue moi-même ? Qui me répondra que je ne m'égare plus ? Je me suis arrachée au péril, mais quels efforts ne m'en a-t-il pas couté ? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'est emparée de mes sens, ces mouvemens conſus ne me disent-ils pas tout ce que j'ai à craindre ? Et qui combats-je ici ? Le plus aimable des Génies ! Ah ! tâchons d'en perdre l'idée, ſermons les yeux sur son mérite ; que seroit-ce pour moi qu'un plaisir qui me couteroit tant de

larmes, et qu'est-il auprès de cette satisfaction si pure, qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher ?

Pendant que Néadarné faisoit ces réfléxions, ou d'autres semblables, ses femmes l'avoient deshabillée ; il ne lui restoit plus qu'une robe legere qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorsqu'elle ordonna à ses femmes de se retirer. On lui représenta respectueusement qu'il falloit qu'elle se couchât, elle répondit, en se jettant sur un canapé, qu'elle ne vouloit point se coucher, et témoigna tant d'opiniâtreté sur cet article, qu'à la fin ses femmes se retirerent. Elles étoient à peine sorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de sa chambre. Elle se croyoit bien en sûreté contre Jonquille, et reprenoit le chemin de son canapé, lorsqu'elle apperçut auprès d'elle, celui contre qui elle prenoit tant de précautions. Elle en fut d'autant plus effrayée, qu'elle se voyoit dans un état où il lui seroit difficile de se défendre contre lui, et qu'elle se doutoit bien qu'en cas qu'il employât la violence, personne ne viendroit la secourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit sur son canapé, toujours des précautions contre moi ? Et vous, lui répondit-elle, prétendez-vous toujours me persecuter? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions, vous sçavez que je ne veux que vous servir, vous reconnoissez mal mon zéle. Ce zéle, repliqua-t-elle, m'est suspect, et vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteste pas la source. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il, je pourrois vous répeter que pour vos intérêts même, vous devriez me montrer moins de rigueur, mais vous les consultez si peu, que, sans doute, vous ne m'en croiriez pas. Jouissez donc du plaisir que vous

donne votre séverité, et des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï, en vous retrouvant si fidelle, s'applaudisse de vous revoir, et qu'il imite votre exemple, si jamais le bonheur de sa destinée le ramene entre les bras de Concombre. (Ici la Princesse devint fort attentive, et fronça un peu le sourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bizarrerie que je ne connois pas, plus je vous en témoigne, plus vous me montrez d'aversion. Auriez-vous mieux aimé qu'usant du privilege de mon emploi, je vous eusse traitée comme une femme ordinaire? Mais non, dit plus doucement la Princesse. Ce sont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, et j'aurois surmonté cette fierté si farouche si je l'avois moins ménagée? Je cherche à vous rendre votre situation moins pénible; je crois qu'il est mieux pour vous, puisqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins de repugnance, et ce procedé, dont toute autre que vous auroit sans doute été touchée, vous revolte. Ah Princesse! ajouta-t-il en s'asseyant sur le canapé, je méritois de vous moins d'injustice, et plus de complaisance. (En cet endroit, Néadarné commença à rêver.) J'ose dire, que si vous aviez pû être touchée de quelque-chose, vous l'auriez été de mon amour, et que vous ne lui auriez point opposé une si cruelle ingratitude; ce n'est pas, continua-t-il, en posant doucement sa main sur la jambe de la Princesse, ce n'est pas que je croye avoir mérité de vous aucune récompense, mais vous vous lasserez de l'état auquel Concombre vous a réduite; il ne me sera plus permis de vous revoir, et le Génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce service que vous aurez refusé de moi. (Alors la Princesse le regarda assez long-tems, rebaissa les yeux, soupira assez

tristement, et Jonquille s'avança sur le canapé, et lui prenant la main, poursuivit ainsi son discours): Si vous me haïssiez moins, vous ne vous verriez pas sans horreur obligée de recourir aux soins d'un autre, qui moins sensible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejetté les miens. Je ne me souhaite pas même cette consolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, et j'aime mieux en être privé à jamais. A ce discours si tendre, Néadarné serra la main de Jonquille, qui tenoit la sienne, et le Génie avançant à diverses reprises celle qu'il avoit d'abord posée sur la jambe de la Princesse, en fit usage assez indiscretement pour qu'elle s'en fût offensée, si elle n'avoit été plongée en cet instant dans la plus profonde rêverie. Ah Princesse, dit-il d'une voix entre-coupée, qu'il me seroit doux de vous voir répondre à ma flamme! Mes sentimens sont dignes d'une aussi grande félicité; mais cette bouche si charmante, ajouta-t-il en la baisant avec ardeur, et vos yeux, sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votre silence.

Il n'a tenu qu'au Lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siége de Néadarné, si bien, et avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, et qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement à la derniere, mais le Génie avoit si bien pris ses mesures que quelques fussent le efforts de Néadarné, ils ne lui servirent à rien. A peine se fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille dans les termes les plus supplians de ne pas pousser plus loin ses entreprises; mais le Génie, aussi distrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ses

prieres que par de plus grands efforts : Elle recommença sa resistance, mais elle éprouva pour lors que si la vertu peut toujours combattre, elle n'est pas toujours sûre de vaincre. Les obstacles que le Génie opposoit à sa suite, et ses transports, exciterent enfin sa fureur. Barbare, s'écria-t-elle, ah traî...! Le cris les plus douloureux l'interrompirent, et par la peine qu'elle eut à être desenchantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement.

L'affront qu'elle essuyoit, et sa résistance l'avoient accablée de douleur et de fatigue, et la firent tomber dans une espéce d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux, et lui déroba en même tems, le desagrement d'être témoin de ses transports. Jonquille! le victorieux Jonquille! loin de la secourir, goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fiere qu'il adoroit, étoit enfin devenue la proie de ses desirs, il attachoit sur elle des regards enflammés, il l'accabloit des plus tendres caresses, et lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés, il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes, lorsqu'un profond soupir lui annonça que Néadarné reprenoit ses sens. Il crut qu'il seroit plus décent que la Princesse en ouvrant les yeux, le vît à ses genoux; il s'y jetta en l'admirant. Le désordre dans lequel il l'avoit mise, la rendoit encore plus charmante; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi-fermés, elle les ouvrit enfin. La situation où elle se retrouva, augmenta ses larmes, et donna de nouvelles forces à son indignation ; elle se releva avec fureur, et courant aux portes pour sortir, son désespoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit.

Ah monstre ! s'écria-t-elle, monstre indigne du jour ! ose-tu t'offrir encore à mes regards ? Ose-tu me retenir ?... Pour bien exprimer la colere de la Princesse, et rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même situation: On laisse donc aux Lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuisa; il l'avoit prévû, et dans une contenance hypocrite, il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il, quand il vit qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toujours punir de mon zéle, et vous opposerez-vous sans cesse à ses effets ? Est-il dit que vous ne voudrez jamais consentir à ce desenchantement qui vous est si nécessaire ! Ah traître ! s'écria-t-elle, plût aux Dieux que je fusse encore à le souhaiter ! Si vous n'avez que cette raison pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un sentiment moins rigoureux : Quelque chose que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez, et sans un consentement formel de votre part, vous ne pouvez sortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord, parce que je ne voulois devoir qu'à vous seule, le plaisir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point, et qu'irritée contre moi, comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre ; mais il vous est aisé de vous convaincre par vous-même que ce que j'avance n'est point faux. Je ne prétends, au reste, vous assujettir à rien ; maîtresse de rester, ou de partir, si je vous rends graces de l'un, vous ne me verrez point fâché de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néadarné on ne sçait comment, reconnut qu'en effet, son desenchantement n'étoit point réel ; elle ne pouvoit en accuser le secret de Moustache, puisqu'elle n'avoit point prononcé les trois

paroles qui le composoient, et elle retomba dans une nouvelle perplexité, quand elle ne put plus douter de la nécessité de permettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque chose au Prince. Enfin, Madame, reprit le Génie, la nuit se passe, et vous ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorsqu'un Génie de la Cour de Jonquille parut dans la Chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, si je viens troubler ton repos, mais deux Dames que la Princesse seule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux, elles implorent ton secours avec tant de vivacité, et leurs maux exigent des remedes si prompts, que j'ai crû devoir t'avertir des plaisirs qui t'attendent.

C'en est assez, Topâze, dit le Génie, sortez ; et vous, Princesse, dit-il à Néadarné, vôlerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous mes pas auprès de vous? C'est à vous de vous décider, et à seconder le penchant qui m'attache à vos charmes. Topâze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte est-elle, demanda-t-il, la seule qui vous occupe? Elle soûrit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais, et dans l'instant, la vertu et le scrupule bannis tous deux d'auprès d'elle, céderent en soupirant leur place aux plaisirs.





CHAPITRE XII

Qui apprendra aux Prudes qu'il est des occasions dangereuses.

S'il est flatteur de triompher d'une beauté sévere, il faut avouer aussi qu'il en coûte bien pour en venir là. Une chose qui doit surprendre, c'est que depuis que les femmes sçavent qu'il faut ceder, elles n'ayent point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains fats dans le monde qui soutiennent qu'on ne leur a jamais opposé de résistance, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils se vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les a accablé de mépris; heureusement pour les femmes, cela ne tire pas à conséquence et les honnêtes gens n'en ont pas moins à soupirer: quelque jour peut-être elles penseront mieux, ou plus mal; je dis plus mal, car Jonquille auroit eu moins de plaisir, si Néadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainsi qu'à présent tout le monde le sçait, à la tenir de son aveu. Toute autre que la Princesse

n'auroit pas révoqué son consentement, mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finissoit pas sur ses bienséances, et à qui les sottes delicatesses de Jonquille en faisoit sans cesse imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en dise, ce Génie étoit moins adroit qu'on ne nous l'a peint. Passe qu'il demandât à Néadarné la permission de la porter dans son lit. Une chose de cette nature vaut au moins une politesse, encore est-il des occurences où il est plus poli et plus sûr de ne rien dire. La vertu n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le tems de l'être, et il n'est pas décent d'obliger une belle à refuser ce qu'elle laisseroit prendre, si on s'avisoit de cette voie. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la Princesse de lui permettre d'approcher d'elle, et la Princesse sur le champ ne manqua pas de le prier de n'en rien faire; il se révolta à ce refus injuste, et s'avisant enfin de ses bévûes, il approcha malgré elle, et par ce coup d'autorité, lui en imposa si bien, qu'elle n'osa plus rien dire. Il se hazarda alors à lui donner de ces noms tendres en usage parmi les gens qui sont parfaitement bien ensemble. Si elle ne les lui rendit point, du moins ne s'offensa-t-elle pas qu'il les lui donnât. De là, en homme qui connoît le prix de gradations, il la prit dans ses bras, l'y serra voluptueusement, et par des caresses faites à propos, lui donna insensiblement une idée assez vive du plaisir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre chose. L'amoureux Jonquille, enfin payé de sa délicatesse, reçut autant qu'il donnoit, et vit sa Princesse ennyvrée de volupté, se prêter de bonne grace aux soins qu'il prenoit pour son desenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux, et pour le prévenir, il crut ne devoir pas laisser à la Princesse le tems de la réflexion, et s'épargner les intervalles. Cette ruse fit son

effet, et une fantaisie de Néadarné en rendit le succès entier : elle alla s'imaginer que Jonquille ressembloit à Tanzaï, et en s'étonnant fort en elle-même que cette ressemblance ne l'eut pas frappée plutôt, elle se livra à son erreur, et par amour pour le Prince, ne laissa rien à desirer à l'ardeur du Génie. Propos charmans, caresses tendres, soupirs enflammés, transports voluptueux, abandon de soi-même, rien ne lui manqua. Tout grand Enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir fasciné les yeux de la Princesse, un tems considérable, qu'il laissât reposer le charme. Néadarné sentit tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison, il lui vint des idées tristes; son descenchantement ne l'occupoit plus, elle voyoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille, c'étoit une chose faite, elle y étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidelité, et trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit elle cessé d'adorer le Prince, et n'étoit-ce pas l'ouvrage de la passion la plus forte, que de lui avoir fait ressembler Jonquille ? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incertitude où elle étoit sur le secret de Moustache. Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occasion de l'éprouver? déterminée à sçavoir absolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles mystérieuses; elle les avoit oubliées, et Jonquille avoit tellement brouillé ses idées, qu'elle crut pendant longtems qu'elle ne s'en ressouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier sur lequel elles étoient écrites : qu'en auroit pensé Jonquille ? Il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit, et si elle l'avoit perdu tout-à-fait, le moyen de reparoître auprès de Tanzaï ? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras,

Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la presser et l'interdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mis ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse, elle prit son secret, et s'en servit si à propos, que Jonquille crut la Princesse plus enchantée que jamais, s'en plaignit, et la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire, et plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princesse, plus il s'empressa d'y remedier. Néadarné, qui, quoi que le Genie eût dit de sa sensibilité, n'avoit pas compté sur un si grand zéle de sa part, ne sçavoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude ; le laisser éclater davantage, n'étoit-ce pas manquer trop à Tanzaï. Il étoit singulier qu'elle fît cette derniere réflexion, mais les femmes sont délicates ; et Néadarné, qui croyoit avoir fait assez pour le Prince, se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus ; elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité, lorsqu'une seconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé) la détermina autrement. Elle ne pouvait plus douter que le secret de Moustache ne fût bon, mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répeter autant de fois qu'on le vouloit, et si cela n'étoit pas, et qu'elle s'en fût servie trop précipitamment, quelle ne seroit pas la fureur de Tanzaï! Il fallut donc, pour ne plus douter de la bonne foi de Moustache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup, elle eut lieu d'être contente. Le Génie parla si avantageusement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause, elle le félicita de ce miracle, et le rejetta entierement sur lui. Quelque flateur que fut ce propos, il s'en défendit avec toute la modestie possible, et s'obstina à n'en donner l'honneur

qu'à elle seule. Un combat aussi poli ne pouvoit pas finir promptement, et quelque civile que fut la Princesse, Jonquille s'opiniâtra avec tant de fureur, qu'elle fut obligée de prendre tout sur elle. La nuit cependant s'avançoit, et la Princesse qui avoit suffisament essayé son secret, et qui n'avoit plus rien à désirer pour elle-même, se crut obligée de penser à Cormoran ; elle ne sçavoit comment s'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroissoit pas d'humeur à s'assoupir si-tôt, et il lui paroissoit impossible de se servir de la Pantoufle tant qu'il seroit éveillé.

Seigneur ! lui dit-elle, dans quatre heures je pars, je voudrois bien pouvoir donner au sommeil le reste de la nuit, j'ose attendre de votre complaisance... Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi cette complaisance que vous me demandez ; je ne mériterois pas le bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point ; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir... Moi, interrompit-elle promptement, ah Seigneur ! vous ne l'esperez point ! et je ne conçois pas comment vous osez me faire une semblable proposition. J'ai cru, répondit-il, que sans manquer au respect, je pouvois vous la faire, et que nous avions été assez bien ensemble ici, pour que vous me regardassiez au moins comme connoissance. Et c'est précisément, Seigneur, par cette raison même, que, de toutes les personnes de la terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus : l'Amour que je ressens pour Tanzaï, et mon devoir, ne me permettent pas même de penser à vous. Jusques ici, je ne suis point criminelle ; les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux, mais je mériterois leur colere, et le mépris de mon époux, si je

me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission, Princesse, reprit-il, c'est parce que jusques au bout, je voulais vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance, vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne pusse vous voir quand je le voudrois, et obtenir même de votre tendresse, toutes les faveurs que vous réservez à Tanzaï. Maître de prendre sa figure, c'est sous ses traits que vous me verrez, et vous ne sçaurez jamais si c'est à lui, ou à moi que vous livrerez votre cœur. Ah grands Dieux ! quel supplice ! s'écria la Princesse.

Elle se seroit sans doute affligée beaucoup, si le Génie la voyant dans de si tristes dispositions, ne se fût crû dans l'obligation de les dissiper. Néadarné lassée de ses transports auroit bien voulu les éviter, mais comme elle avoit été la victime de son amour pour Tanzaï, il fallut encore qu'elle le fût de ses égards pour Moustache. Il étoit nécessaire de provoquer le Génie au sommeil, et sans cela, elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raison qu'elle se servit encore de son secret, une victoire aisée auroit moins coûté à Jonquille, et il falloit amener la Pantoufle ; le tems de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, et en disant à Néadarné les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer; elle, lui faisant dans l'instant sentir la Pantoufle, le plongea dans le sommeil le plus profond ; et sortant brusquement du lit, s'habilla avec la derniere promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçut pas d'abord que les habits dont elle se couvroit n'étoient pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'Isle. L'amoureux Génie qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié pour rendre superbes, et dignes de la beauté

qu'il en paroit, ceux dont Néadarné se couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cause : elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au Prince qu'elle avoit rêvé, et n'imaginoit rien pour le tromper là-dessus. Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtemens la plongeoient, elle ne put refuser à Jonquille, l'estime que méritoient ses procedés. Elle s'approcha du lit où il dormoit si profondément. Elle le considera long-tems, sa beauté l'émût. Adieu, lui dit-elle en soupirant, adieu, aimable Génie, puissent tes jours éternels couler dans les plaisirs! puisse-tu perdre à jamais le souvenir de la triste Néadarné! puisse-t-elle elle-même t'oublier! elle se seroit cru trop heureuse de pouvoir répondre à ton ardeur, et tu ne l'aurois pas prévenuë, si son cœur et sa main avoient été à elle. Adieu, elle ne peut rien pour ta félicité, daigne ne jamais troubler son repos! En achevant ces paroles, elle le baisa doucement au front, et s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle sentit murmurer sa vertu.





CHAPITRE XIII

Où le Lecteur lira des choses qu'il prévoit depuis long-tems.

La Princesse, armée de la Pantoufle, traversa, sans être vûe, tous les appartemens du Palais. Le Soleil étoit déja levé; elle craignit comme elle n'avoit pas pû avertir Cormoran de son dessein, qu'elle ne mît beaucoup de tems à le chercher, et que le Génie en s'éveillant, ne dérangeât toutes ses mesures : Heureusement, elle n'alla pas loin. Cormoran que ses malheurs rendoient inquiet, loin de s'abandonner au sommeil, rêvoit tristement sur la terrasse : Elle se découvrit à lui. Ne perdons point de tems, Seigneur, lui dit-elle, sortez de votre esclavage, et venez dans les bras d'une Fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah Princesse! s'écria Cormoran, seroit-il possible que Moustache pensât encore à moi? N'en doutez pas, Prince, répondit-elle : Oui, son cœur prévenu pour vous de la passion la plus vive, souffre autant éloigné de vous, que vous souffrez absent d'elle. Est-elle toujours Taupe? de-

manda-t-il : Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eût en sa puissance! Echappée tous deux à son courroux, repliqua-t-elle, venez jouir d'un sort plus heureux, et lui rendre cette figure charmante qui vous inspiroit tant d'ardeur. Mais, avez-vous encore la Pantoufle de la Fée? Oui, reprit Cormoran, mais il ne m'a pas été possible, depuis dix ans que je la possede, de la regarder une seule fois; occupé sans relâche à faire la culbute, ou à travailler aux plaisirs du Génie, ou je n'ai pas eu le tems de la baiser, ou je n'ai osé le faire, de peur que le Génie, me sçachant possesseur de ce trésor, ne me le ravît encore. En connoissez-vous la vertu? demanda Néadarné. Non, reprit-il, et quelle est-elle? De vous rendre invisible. Ah! que ne l'ai-je sçu plutôt! s'écria-t-il, que cette connoissance m'auroit épargné de tourmens! Peut-être aussi, dit-elle, que plutôt, elle ne vous auroit servi à rien. L'intention des Dieux étoit sans doute que vous fussiez malheureux dix ans, et avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté : Mais, finissons ces discours, craignez encore la colere du Génie, vous êtes perdu s'il s'éveille, prenez votre Pantoufle, et suivez-moi. Ce n'est donc pas lui qui finit mes peines? demanda-t-il : Non, reprit la Princesse, en vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes-vous guérie? Paix, répondit-elle, que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiscretion ne vous échappe, et s'il en est besoin, soutenez que je n'ai vû le Génie qu'une minute, et encore devant vous; autrement, vous me perdriez; vous sçaurez un jour les raisons qui doivent vous forcer au silence sur cet article, ou à appuyer mes discours. Ne craignez rien, Princesse, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable.

Alors il tira la Pantoufle de sa poche, et suivant la Princesse, il passerent devant les Gardes de Jonquille sans qu'aucun d'eux les apperçut; ils parvinrent au Port sans rencontrer plus d'obstacles que dans le Palais, prirent une des barques de Jonquille, et quitterent l'Isle, non sans que Néadarné ne regardât souvent, et avec un peu de tristesse, l'endroit du Palais où elle avoit laissé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas, sa vertu avoit assez éclaté pour qu'elle se permît cette legere satisfaction, et c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui, que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât, mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit passé entr'eux, et ne pouvoit raisonnablement le regarder que comme son liberateur. Toutes ces idées s'effacerent de son esprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ses gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre, elle fit monter Cormoran avec elle dans son Palanquin, et reprit le chemin de la Ville Bleuë, en s'occupant seulement du plaisir de revoir Tanzaï. Elle n'étoit plus inquiete sur le secret de Moustache; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille, ne lui laissoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé.

Avant même de sortir du Palais du Génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les secourables paroles; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la Ville Bleuë sans émotion. La nécessité où elle étoit de mentir à Tanzaï; la crainte que, malgré ses discours, il ne découvrît la vérité de l'aventure, ou que Jonquille ne fut indiscret; la honte dont en elle-même, elle se sentoit couverte, excitoient dans son cœur les mouvemens les plus cruels, et y balançoient le plaisir d'être réunie à son époux : Ce n'étoit pas sans raison qu'elle craignoit sa présence.

Tanzaï, malgré l'esprit de Moustache, et les consolations qu'elle lui avoit apportées, avoit pensé mourir de chagrin. Quoi! disoit-il à la Fée, j'ai pû consentir qu'elle allât trouver Jonquille; il manquoit à mes maux de faire moi-même mon deshonneur, et de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidelle à son retour? Hélas! en cet instant peut-être elle oublie dans les bras du Génie, mon Amour, et mon desespoir. Pour vous oublier, dit Moustache, je suis bien sûre que non, et je répondrois bien que si, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, sa vertu n'en aura pas été offensée. Oh, sans doute! reprenoit-il, on se souvient beaucoup de sa vertu, et il dépend d'une femme de la voir présente à son idée dans ce moment-là! En ce cas, repartoit Moustache, quels reproches pourriez-vous donc faire à la Princesse : Et si par hazard elle revient de l'Isle, telle qu'elle est partie, laide et inutile, de quel œil la reverrez-vous? Je n'en sçais rien, dit Tanzaï, vous prenez bien votre tems pour me faire de ces argumens-là; vous raisonnez les passions avec une exactitude impatientante, et pourvû que vous fassiez un beau et long discours, le reste vous est de rien. Je hais aussi de vous voir injuste, reprit Moustache, et je voudrois que vous fussiez moins bizarre. Encore un coup, comptez un peu plus sur ma puissance, et que les soins de Barbacela pour vous, vous rassurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter sur votre protection ou sur la sienne, je puis garder mes inquiétudes, et à juger de ses soins pour moi, par une occasion où je me suis trouvé, je ne dois pas esperer qu'elle soit utile à la Princesse. Vous-même si votre pouvoir est si grand, que n'avez-vous empêché son départ? Vous sçavez, dit la Taupe, qu'on ne peut s'opposer aux ordres suprêmes du destin. Fort

bien, reprit-il. Et si les ordres suprêmes du destin sont que Néadarné ne puisse me revenir telle que je la souhaite, que par l'entremise de Jonquille. Puisqu'on ne peut s'y opposer, de quel biais userez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent? Vous qui aimez tant les raisonnemens, en voilà un, répondez-y. La chose n'est pas difficile, répondit-elle : Filles du Destin comme nous le sommes, ce qui seroit impossible aux mortels, nous devient aisé; s'il ne peut révoquer ses arrêts en notre faveur. il les adoucit du moins, et nous laissant sous lui la conduite de l'Univers, nous permet de favoriser les objets sur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je crois, de mon amitié, et vous devez vous souvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit, qu'en cas que Jonquille n'en agit pas généreusement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puisque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez-vous pas fait pour vous? Qui vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran; et de terminer par là sa pénitence? Jonquille s'en seroit apperçu, reprit-elle, Cormoran devoit rester si long-tems en son pouvoir, et il l'a employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas été possible de le tromper là-dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la Princesse, le rend plus aise à être trompé. En vérité! le Destin votre Pere ordonne d'étranges sottises, et vous les réparez par de singuliers moyens. Oh! répondit Moustache, vous ne méritez pas d'être rassuré, ni que Néadarné vous aime avec tant de délicatesse; quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous siéroit mal de le lui reprocher; et quand il fut question pour vous de passer une nuit avec Concombre, vous fites

moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crûtes ridiculement que le plus bel objet de la terre vous tendoit les bras, vous vous livrâtes en insensé à tout ce que vous dit la Chouette; et si la Princesse sçavoit à quel point vous lui fûtes infidele, je ne répondrois pas, que, malgré sa vertu, elle ne sentît quelque douceur à vous en punir. Au nom de Cormoran! Moustache, dit Tanzaï confus, ne lui parlez jamais de cette détestable Isle des Cousins; elle ne fut que trop bien vengée, et si, comme je n'en doute point, vous sçavez le reste de l'Histoire, vous devez me rendre justice, et vous n'ignorez pas que le desir de la revoir, m'en fit plus faire que celui de mon rétablissement. Je vous garderai volontiers le secret, dit la Fée, mais soyez plus tranquille, et ne m'outragez pas au point de douter toujours de mon pouvoir, il va plus loin que vous ne pensez. Le Prince lui promit tout ce qu'elle voulût; mais son inquiétude étoit si forte, qu'il ne put un moment la suspendre, et que la Fée impatientée de ses plaintes, fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée, encore n'auroit-il fait que de mauvais songes, si Moustache, pour l'interêt de la Princesse, ne lui en eût procuré d'agréables.





CHAPITRE XIV

Plus nécessaire qu'agréable.

Tanzaï sortoit à peine d'une de ces gracieuses illusions, que la Fée lui présentoit, lorsqu'il vit arriver la Princesse; il venoit, en rêvant, de la voir insensible aux ſeux de Jonquille, refuser sa guérison, et le Génie touché de tant de vertu, la lui procurer sans en prétendre aucune reconnoissance. Ce songe l'avoit disposé à bien recevoir Néadarné : il courut au-devant d'elle, mais quand il la vit couverte des présens de Jonquille, et menée par Cormoran, il imagina que la délivrance de ce Prince lui avoit coûté plus d'une complaisance, et que si elle avoit été si vertueuse, Jonquille l'auroit plus estimée mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute sa jalousie se réveilla, il la regarda sombrement, et répondit avec hauteur aux civilités de l'amant de Moustache. A peine cette Fée eut-elle entrevû Cormoran, que sa Métamorphose cessa, et que sous les habits les plus galants, Tanzaï et la Princesse virent une femme grande, un peu séche,

l'air coquet, minaudier et précieux, qui se précipita dans les bras de Cormoran : Elle avoit réellement du côté gauche, une Moustache à la Chinoise, qui fut la premiere chose que baisa Cormoran, et qui, selon Tanzaï, faisoit sur le visage de la Fée, un effet assez ridicule. Comme il étoit de mauvaise humeur, il examina Cormoran pour le critiquer.

Après le portrait charmant qu'en avoit fait Moustache, il s'attendoit à voir une personne miraculeuse, et ne fut pas fâché quand il vit dans ce Prince si vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle et contrainte, et qui ne lui parut avoir pour tout agrément qu'un air fade et doucereux, qui annonçoit le caractere de son esprit, et la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espece de la Fée. Dans un autre tems, Tanzaï s'en seroit plus diverti, mais la colere où il étoit contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette Princesse s'étoit approchée de lui en tremblant, et pendant que les deux amans réunis se disoient tout ce qu'un amour long-tems malheureux, et enfin satisfait, peut inspirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, et dans un morne silence, se refusa à ses embrassemens. Que vous êtes cruel! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendresse! je n'ai point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver Jonquille, et oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle, vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage, je ne vois pas pourquoi... En vérité! Prince, dit Moustache, qui, à leur querelle, s'étoit rapprochée d'eux, vous êtes bien injuste de toutes façons : et si vous sçaviez combien vous aurez à rougir de votre jalousie, vous ne la témoigneriez pas si haute-

ment. Ecoutez-moi, continua-t-elle, en le tirant à part, vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre ; je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je vous prouverai l'innocence de la Princesse; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette Isle, vous inquiète, il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran, qui n'a pas quitté un instant Néadarné, que plus délicat que vous, ce Génie, malgré sa beauté et sa puissance, en a été rebuté : Mais voulez-vous des preuves plus fortes, et dont l'évidence confonde votre incrédulité? Vous sçavez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qu'elle est aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embrassemens cette sombre jalousie que la Princesse ne vous pardonneroit peut-être pas si elle duroit plus long-tems, et souvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos soupçons, que de tous les hommes du monde, vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte et le reproche seroient le moins permis. Allez expier à ses pieds le crime de l'avoir si injustement outragée, et sans perdre du tems à l'interroger, disposez-la doucement à vous donner des preuves complettes, et de sa vertu et de sa tendresse pour vous.

Tanzaï ne sçachant que répondre à la Fée, revint à Néadarné d'un air aussi soumis qu'il l'avoit eu fier, et Moustache étant sortie avec Cormoran avec qui elle avoit aussi à s'éclaircir de bien des choses : Si j'en crois Moustache, et l'estime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahie, mais pardonnez à ma délicatesse, si j'ai pû douter de votre vertu : Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous eusse point aimée, et je me

suis trouvé dans des circonstances si cruelles pour mon amour, si dangereuses pour vous, qu'il ne m'a pas été possible d'être sans inquiétude. Ce fatal Oracle qui ordonnoit que vous allassiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raisons pour trembler! et qu'il me seroit doux que votre tendresse pour moi vous eût fait surmonter tant d'obstacles! Ah Seigneur! répondit Néadarné en pleurant, je n'ai pas cessé un moment de vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré ses soins, n'a pû toucher un cœur que vous possedez tout entier. Ce Génie, sans doute, étoit pressant; reprit Tanzaï, il sembloit que vous lui fussiez destinée, il vous aura trouvée belle, il étoit maître! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précédé mon départ, et croyez-vous, qu'en cet état, je dûsse lui inspirer des desirs? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparoître cette laideur, que seul il avoit causée, et j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette Ville, qui étoient dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confondue avec elles, répondit la Princesse, et sans sçavoir à qui je dois le retour de ma beauté (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ses yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu besoin d'implorer son secours, mais en quel état revenez-vous? Portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, et le Génie vous a-t-il été pour cet article aussi inutile que pour l'autre? Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi qui me suis apperçûë de ma premiere métamorphose, ce n'est pas encore à moi à décider s'il

ne nous reste plus rien à desirer à l'un et à l'autre. Vous sçavez du moins, continua Tanzaï, si Jonquille a été sensible à vos peines, et vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous *sa sainte volonté*, pour m'exprimer selon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par loüer avec exagération le peu d'agrémens que je puis posseder, il m'a forcée de lui apprendre quel étoit le sujet de mon voyage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, et m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ses desirs. Eh bien? interrompit Tanzaï en rougissant. Eh quoi! Seigneur, dit-elle, vous sçavez que je vous aime, et vous m'interrogez! mais enfin, qu'avez-vous répondu, repliqua le Prince? Tout ce que ma passion pour vous, a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette premiere tentative, continua Tanzaï, a-t-il été découragé; n'a-t-il pas cherché à vaincre vos rigueurs? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir, et je sens qu'à sa place je ne serois pas resté insensible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle malgré le peu que je vaux, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçû comme il s'en étoit flatté, il a crû que ses soins pourroient me faire accepter son hommage; il m'a tenu les discours les plus tendres; et plus touché, à ce qu'il disoit, de gagner mon cœur, que des plaisirs dont des beautés plus faciles le laissent jouir, sans qu'il lui en coûte des soins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait sur lui la plus forte impression. Les fêtes les plus superbes m'ont déclaré son amour. Plus souveraine dans son Isle que lui-même, j'ai vû ses Sujets, à son exemple, s'humilier devant moi, l'amant de Moustache qui languissoit dans la plus cruelle captivité, a vû tomber ses chaînes et finir

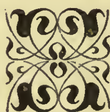
ses tourmens, je l'ai enfin délivré... Mais, ce Génie pour prix de tant de soins, n'a-t-il rien exigé de vous? interrompit Tanzaï : Soumise à son pouvoir suprême, dans le tems même qu'il le déposoit entre vos mains, n'a-t-il pas cherché à l'exercer sur vous? Comment enfin votre guérison vous a-t-elle été procurée? Le Génie, reprit-elle, s'est lassé de mes refus autant que je me lasse de vos questions : Plus amoureux que vous et moins injuste, il a respecté mes pleurs; je ne sçais sur qui sont tombés ses transports, je ne sçais moi-même en quel état je suis sortie enfin de son Isle : Je me retrouve avec vous, vous me faites subir le plus injurieux examen; sans mémoire et sans reconnaissance, vous ne vous souvenez pas que vous seul m'avez envoyée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obéir. Eh bien, consommez vos injustices, rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre, et puisqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr... Ah Princesse! dit Tanzaï, en se jettant à ses genoux, je reconnois tous mes torts, épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui de tous, seroit pour moi le plus affreux. Oui, je crois que toujours tendre et fidelle, vous n'avez pas cédé aux transports de Jonquille, mais que vouloit donc dire l'Oracle, et si vous êtes telle que mes transports vous souhaitent, par quel moyen suis-je échappé à l'affront qui sembloit m'être destiné? Je vous ai déjà dit, Prince, reprit Néadarné, que je ne sçais si Concombre n'est plus à craindre pour nous, j'ai cependant lieu de soupçonner que sa colere ne pourra plus troubler nos jours.

Jonquille ennuyé de ma résistance, après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut suggérer de séductions, me laissa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un appartement dont je fermai toutes les portes

sur moi; couchée sur un canapé, j'y déplorois ma situation; je me mis à rêver profondément à mes malheurs, je m'endormis, et après le songe le plus funeste pour ma pudeur et pour mon amour, songe! qui toute éveillée que je suis, me remplit de terreur et de honte, je crus m'appercevoir d'un changement considérable.... Ah Singe barbare! s'écria Tanzaï, il ne me manque plus rien, et ce songe fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient justes. Je ne conçois pas bien, reprit la Princesse, d'un air de courroux, d'où peuvent naître ces transports, et quelle peut être l'offense que j'ai commise envers vous? jusques ici, telle a été la conformité de nos aventures, que j'ai cru que vous ne deviez pas vous étonner qu'un songe finit les miennes. Punis tous deux de la même maniere, pourquoi ne nous auroit-on pas donné le même remede? Ah! s'écria Tanzaï, plût aux Dieux cruels qui me poursuivent, que je n'eusse point à leur reprocher ce remede affreux qui vous coûte si peu de remords! Eh bien, Seigneur, répondit Néadarné, livrez-vous à votre colere, vous ne cherchez qu'à me trouver coupable, je consens à l'être. Faites une réalité de mon songe, oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre si digne de vos desirs : oubliez que j'aurois pû sans crime me livrer à Jonquille, mais laissez-moi aussi vous fuir pour toujours, et puisque vous ne me jugez plus digne de votre estime, ne me parlez jamais de votre amour.

La Princesse prononça ces paroles d'un ton si absolu, et marqua tant de courroux, que Tanzaï dominé par sa tendresse, cessa ses reproches, et se souvenant de l'épreuve que Moustache lui avoit conseillée, voulut calmer Néadarné, et l'embrassant avec transport, la réduisit au point de ne lui rien refuser, malgré sa colere.

Ah barbare! lui dit-elle tendrement, laissez-moi, vous ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à satisfaire son amour et sa curiosité, ne lui répondit qu'en redoublant ses caresses, et Néadarné vaincuë par sa passion, ne s'opposa plus à une épreuve qui assuroit pour toujours sa gloire et sa tranquillité.





CHAPITRE XV

Comme quoi les plus fins y sont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différens sur l'Écumoire terminés à l'amiable. Fin de l'Histoire.

C'EST pourtant une belle chose que les enchantemens, car il est de notoriété publique, que la Princesse n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve et il est tout aussi vrai que Tanzaï, qui ne sçavoit rien du secret de Moustache, fut obligé d'avouer que sa défiance avoit été injuste. Aussi, Néadarné qui n'avoit pas un médiocre intérêt à lui calmer l'esprit, avoit-elle avant de sortir de l'Isle, prononcé trois fois sur sa personne les paroles mystérieuses : Pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'Isle à la Ville Bleuë, elle les avoit redites, et l'on peut penser que dans la situation où elle se trouvoit, elle ne crut pas hors de propos de s'en servir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répeté tant de fois, sans imaginer qu'il tirât à une certaine conséquence, l'avoit déguisée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore besoin du secours du Génie. Tanzaï

impatienté de tant d'obstacles, fit d'inutiles efforts pour les surmonter; ni sa tendresse, ni son courage, ne lui servirent. Transporté d'amour et de plaisir : ah Princesse, s'écria-t-il, quel est mon malheur! mais quelle est votre vertu!

Eh quoi! Prince, lui dit-elle tendrement, toujours des plaintes! Auriez-vous mieux aimé que je vous eusse mis hors d'état d'en faire de cette espece? Ah! pourquoi, dit Tanzaï, qui ne sentoit alors que sa passion, pourquoi avez-vous tout refusé à Jonquille? Quelles seront nos ressources? Hélas! après ce songe que vous venez de me reprocher, je n'eus pas besoin du moins de recourir à un second voyage, y serez-vous condamnée? Mais dites-moi, je vous en conjure quel est donc ce songe, qui, chez Jonquille, s'est offert à vos esprits. Permettez-moi plutôt, répondit Néadarné, d'en oublier toutes les circonstances. Quoique convaincu à présent que ma fidelité a été réelle, vous avez trop de délicatesse pour entendre, sans émotion, le détail d'une chose aussi désagréable, et je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette Isle fatale, et daignez ne m'en rappeller jamais le souvenir. Au reste, ne soyez plus inquiet sur ma guérison, Moustache aujourd'hui rentrée dans tous ses droits, s'opposera à Concombre, et Barbacela, sans doute, nous aidera de sa puissance; ainsi, ajouta-t-elle, allons retrouver la Fée, et ne vous obstinez pas davantage à mon desenchantement, vos efforts seroient inutiles. Tanzaï, qui étoit le Prince du monde le plus opiniâtre, ne fut pas d'abord de cet avis, mais obligé bientôt de reconnoître que Néadarné lui avoit dit vrai, il sortit avec elle pour rejoindre Moustache et Cormoran. Il seroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occasion il disoit de tendre à la Prin-

cesse : Qu'on se figure un homme éperduement amoureux et jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, et qui est convaincu de toutes façons, qu'il est échappé au péril qui le menaçoit. Ils ne furent pas long-tems sans rencontrer Moustache, qui penchée nonchalamment sur son spirituel Cormoran, sortoit du jardin. La Fée s'apperçut aisément à l'air satisfait de Tanzaï, que Néadarné étoit dans son ame, hors de tout soupçon ; et pendant que les deux Princes se renouvelloient leurs politesses : eh bien, dit Moustache à Néadarné, en la tirant à part, comment s'est passé l'éclaircissement? A cet égard, reprit la Princesse, je n'ai rien à souhaiter, mon époux se croiroit criminel de me soupçonner : Mais, Moustache, je ne me consolerai jamais de ce qui s'est passé avec le Génie, et je me reprocherai toujours l'artifice dont je viens de me servir avec Tanzaï. Je conçois, répondit la Fée, que les deux choses dont vous me parlez sont pour une personne aussi vertueuse et aussi sincere que vous, ce qui peut arriver de plus cruel, mais l'une et l'autre étoient nécessaires; ne vous en occupez donc plus. Ah, Moustache! repliqua-t-elle, eh le moyen que je ne m'en occupe pas? Jonquille m'a menacée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs, et je suis si frappée de la crainte qu'il n'execute ses menaces, qu'à l'instant même je doutois si c'étoit lui, ou Tanzaï qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte ? Quand il arriveroit que Jonquille useroit de ce stratagême pour vous voir, reprit la Fée, qu'en couteroit-il à votre vertu? D'ailleurs vous ne pourrez jamais que le soupçonner. Ah! n'en est-ce pas assez, s'écria Néadarné? Au nom des Dieux! délivrez-moi de cette crainte. Je ne puis, répondit Moustache; le Génie qui vient de sortir de la

léthargie où vous l'aviez plongé, au désespoir de votre ſuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours, et ne se console de vous avoir perduë que par la certitude où il est de vous revoir. Mais, continua-t-elle, n'allez pas découvrir au Prince, les craintes que vous inspire Jonquille; soupçonneux comme il l'est, il vous observeroit sans cesse, et vous rendroit malheureuse à ſorce de délicatesse. Il ſaut cependant que vous haïssiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige; la nuit derniere, il vous étoit moins odieux. J'ai succombé, repartit la Princesse, à la rigueur de mon sort, mais mon cœur toujours fidele, n'a pas perdu un instant l'image de Tanzaï : il y auroit bien, reprit Moustache, quelque chose à vous répondre là-dessus, mais une plus longue conversation seroit peut-être suspecte à votre époux, et je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles se rapprocherent des deux Princes, qui, déja les meilleurs amis du monde, dissertoient ensemble sur l'harmonie de la Vielle. Ils reprenoient tous le chemin du Palais où ils étoient logés, lorsqu'un char brillant et traîné par des Papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienſaisante Barbacela. Tanzaï courut au-devant d'elle avec d'autant plus de joie, qu'il crut en la revoyant, tous ses malheurs terminés. Cette Fée embrassa avec tendresse Moustache et Cormoran, et les ſélicita tous deux d'une réunion si long-tems désirée. Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien souffert depuis mon absence, et la Princesse n'a pas été exempte de tourmens. Le Destin irrité de votre désobéissance, à ma priere enfin s'est calmé; je revois avec plaisir sur vous l'Ecumoire enchantée, et si

Saugrenutio consent à ce qu'on lui demande, à l'abri des persécutions de Concombre, vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tanzaï, que vous veniez à bout de le persuader, il est sur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâtreté invincible : En vain tout l'Etat s'est armé contre lui, rien n'a pu le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moyen sûr pour le faire obéir. Mais montez dans ce char, nous allons tout-à-l'heure être transportés à Chéchian, et c'est là que vous jouirez d'un plein repos. Tous les amans obéirent à la Fée, et le char secondant leur impatience, leur fit voir bientôt la capitale de la Chéchianée. On ne peut exprimer la joie de Céphaès en revoyant les deux époux : Après bien des caresses et des questions, la Fée manda Saugrenutio. Pendant l'absence du Prince, les choses avoient changé de face, le Patriarche étoit mort. Le Grand-Prêtre aspiroit secretement à cette dignité, mais comme elle dépendoit entièrement du Roi, il voyoit peu de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devînt docile sur l'article de l'Ecumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Ecumoire l'effrayoit moins depuis qu'il y voyoit attachée une aussi grande place. Malgré sa rebellion, il n'auroit pas hésité alors à la lécher, si elle n'eut été que d'une grosseur ordinaire; mais à la honte qu'il trouvoit à se rétracter, se joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui causeroit, et la perte totale de sa bouche. Ces deux motifs étoient les seuls qui l'empêchassent d'obéir.

Le Roi qui n'avoit pas de plus cher intérêt que le salut de son fils, consentoit à nommer Saugrenutio, Patriarche, s'il se rangeoit à son devoir. Un Négociateur habile, député par Céphaès au Grand-Prêtre, lui avoit fait indirectement des ouvertures sur cette affaire,

et Saugrenutio étoit en pour-parler lorsque la Fée arriva; il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit long-tems couru que cette Fée l'avoit aimé, et que ce fait fût vrai, ou non, il est certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette sorte de considération que l'on conserve pour les personnes avec qui on a vécu amicalement. Aussi avoit-t-on été extrêmement surpris quand on sçut que cette Fée l'avoit destiné à lécher l'Ecumoire, et l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faisoit, à quelque dépit secret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplut cependant pas à Saugrenutio, et il se rendit à ses ordres dans l'instant qu'il les eut reçus. Approchez, lui dit Barbacela, je sçais quel est le motif qui vous empêche d'obéir, et d'écouter vos véritables intérêts. Je puis en votre faveur lever l'obstacle qui vous gêne : La grosseur de l'Ecumoire vous effraye, ne la craignez plus, je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des desagrémens qui vous révoltent contre elle, et j'ai obtenu du Roi qu'il vous feroit Patriarche, pour vous payer de votre obéissance. Consentez-vous à ce que je vous propose? Oui, dit Saugrenutio, et dès demain en présence de la Noblesse et des Sacrificateurs, je lécherai l'Ecumoire, puisqu'enfin il en faut passer par-là. Alors le Prince le complimenta fort civilement, et le Roi le nomma sur le champ, Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les Sacrificateurs seuls accuserent Saugrenutio de lâcheté, et ne conçurent que du mépris pour un homme, qui, à ce qu'ils disoient, vendoit l'honneur de la Religion; pendant qu'il n'y en avoit pas un, qui, pour un moindre prix, ne l'eût vendu bien plus tôt. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de se voir possesseur de Néadarné, demanda au Grand-Prêtre s'il ne pourroit pas sur

le champ lécher l'Ecumoire; il y consentoit, mais la Fée ayant assuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le Prince se vit encore contraint d'attendre ; et par le conseil de Barbacela, il passa la nuit éloigné de sa Princesse, à qui Moustache tint compagnie, comme Cormoran la tint au Prince. Néadarné avertit Moustache qu'elle croyoit avoir trop répeté le secret, et cette généreuse Fée, on ne sçait comment, y mit ordre. Enfin ce jour si desiré arriva. La Fée, le Roi et les quatre amans se rendirent de bonne heure au Temple, où Saugrenutio revêtu des ornemens de sa nouvelle dignité, lécha l'Ecumoire avec une grace surnaturelle, en présence de la Noblesse et des Sacrificateurs. Dans le fonds de l'ame, il étoit outré de s'avilir à ce point, et pour s'en consoler, il ordonna par son premier Decret, qu'aucun Sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçû, sans lécher aussi l'Ecumoire. On imagine aisément que ce Décret ne passa pas sans opposition, et qu'il fut dans tous les tems, une source de discorde dans la Chéchianée. Après cette auguste cérémonie, chacun retourna au Palais : Barbacela, après avoir assuré les deux époux d'une constante protection, et de l'impuissance de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'Isle Babiole. Tanzaï se vit au comble de ses vœux, amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne se souvint plus des allarmes que lui avoit causées Jonquille, et la tendre Néadarné perdit dans les bras de son époux le souvenir de Concombre, et peut-être encore celui du Génie. Moustache et Cormoran, après être restés quelque tems à Chéchian, pour partager les plaisirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir souvent. Céphaès, las de sa Couronne, la céda à son fils, qui, toujours amoureux, se fit le plus

d'héritiers qu'il pût. Néadarné, si elle revit Jonquille, n'en dit rien, et tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample Chronique, finira une des plus extraordinaires histoires que peut-être on se soit jamais avisé d'écrire,





Table des chapitres

LIVRE SECOND

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 10 mai 1884,



PAR A. LEFEVRE, A BRUXELLES

POUR

Henry KISTEMAECKERS, Editeur

à Bruxelles.





